

5 CTS — 40 PAGES — 5 CTS

Le Samedi

Vol. XI. No 35
Montreal, 27 Janvier 1900

Journal Hebdomadaire Illustré

Prix du numero, 5c



GALLERIE CANADIENNE — UNE BEAUTÉ MONTRÉALAISE.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centimes

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

POIRIER, BESSETTE & Cie,
Éditeurs-Propriétaires.

MONTRÉAL, 27 JANVIER 1900

UN EXPERT



Vous avez, chère Malmoiseille, un fort joli timbre de voix... et je m'y connais en timbres, j'en fais collection.

CAUSERIE

(Pour le SAMEDI)

Un tout jeune de Québec—un écolier, comme il me l'apprend lui-même—s'est essayé en vers et demande au SAMEDI de trouver pour eux un petit coin.

Le ton de sa lettre, le goût marqué de l'auteur pour le travail et les vers eux-mêmes me convainquent que le SAMEDI aurait tort de refuser.

On trouve dans cette pièce, à côté d'une candide inexpérience, plus d'une preuve d'un talent véritable.

Et puis, en me rendant à cette demande, je prêterai un peu moins le flanc à l'accusation de me refuser à encourager les jeunes.

LE SERMENT D'UNE INDIENNE

A mon amie Blanche.

C'était après l'heure d'une belle soirée;
Sur les bois s'étendait la vaste obscurité;
Le lac était plongé dans d'épaisses vapeurs.
Un Indien, à l'air vif, était seul à cette heure;
D'un pas lent il marchait devant sa hutte enfumée.
La tête dans ses mains, il paraissait songer.
Il s'arrêta soudain, entendant au lointain
Une voix soude, chantant un chant indien,
Et qui se rapprochait lentement du rivage.
Une joie subite parut sur son visage.
Alors, d'une voix pure, il reprit ce couplet.
Déjà dans l'eau du lac, la lune se plongeait;
Quand il vit s'avancer sur l'eau l'embarcation
Que menait une Indienne, avec un aviron.
Il l'avait reconnue: c'était sa fiancée.
"Ma fiancée souffre, car sa voix est changée!"
"Je souffrais, mais la vue du puissant Aiglon-Noir
"A conduit dans mon cœur le plaisir et l'espoir!"
"Est-ce que Fleur-de-Thé quelques fois a pensé
"Garder pour un autre le cœur à lui donné?"

"Depuis bien des lunes, Fleur-de-Thé veut n'avoir
"D'autres songes que pour le vaillant Aiglon-Noir
"Qui vient de se saisir de ses armes de guerre
"Pour aller combattre les tyrans de nos pères!
"Je voudrais le suivre pour combattre à mon tour!
"Pour lui garder ma foi, je lui dis tous toujours!"

Un matin l'on apprit la mort du fiancé.
Sa dernière parole était pour Fleur-de-Thé.
Et, avant d'expirer, il l'avait fait venir
Afin de lui remettre un de ses souvenirs.
C'était un beau poignard, tout ciselé d'argent.
"Pour me garder ton cœur," dit-il en lui donnant.

On trouva, vers le soir, un corps ensanglanté,
Par un poignard d'argent la poitrine percée.
C'était le cadavre saignant de Fleur-de-Thé.
Elle était demeurée fidèle à son serment.
De son cœur elle avait gardé la chasteté,
Victime de son cœur et de son dévouement.

* * *

Un confrère parisien nous apprend qu'une querelle assez amusante vient de surgir entre le propriétaire d'un élégant immeuble et l'un de ses nouveaux locataires, homme très répandu dans le monde et qu'il appelle M. de N...

M. de N... a loué au deuxième étage de l'immeuble en question un très bel appartement sur le palier duquel s'inscrit la mention: *premier*

étage. Il en fait la remarque. On lui répond qu'il habite le premier étage, en effet, l'étage inférieur portant la désignation *d'entresol*.

—C'est ce que je n'admets pas, dit M. de N... cette désignation créée dans un grand nombre de maisons des confusions absurdes, et je ne la tolérerai pas chez moi. Le dictionnaire définit l'entresol: "un logement pris sur la hauteur d'un étage." Or votre entresol n'est pas "pris sur cette hauteur" puisqu'il occupe cette hauteur tout entière, c'est un *étage* véritable; l'élévation du plafond le prouve. Je vous somme donc de donner à chaque appartement sa *vraie* désignation; je demande donc à pouvoir dire que je demeure au "second", et à n'être pas obligé d'employer la formule "premier au-dessus de l'entresol", que je trouve trop longue, incommode, et mensongère par-dessus le marché.

Et comme le propriétaire hésite à faire gratter et repeindre ses murs, M. de N... le menace d'un procès!

MISTIGRIS.

UNE SOLUTION

Brigitte.—Monsieur! malgré ma bonne volonté je dois vous déclarer qu'il ne m'est pas possible de supporter le caractère de Madame.

Le maître de maison (sarcastique).—Je ne puis que regretter, ma fille, de ne pas avoir réussi à faire choix d'une femme qui vous convienne. Je vous en demande pardon!

Brigitte (conciliante).—Mais, Monsieur!... il y a le divorce!

DISCRETION GARANTIE

—Es-tu homme à garder un secret?

—Parbleu!

—J'ai absolument besoin de cinq piastres...

—Sois tranquille! c'est absolument comme si je n'avais rien entendu...

SÉVÈRE MAIS JUSTE

Deux financiers se querellent.

—Apprenez, dit l'un d'eux, que je suis incapable de commettre une mauvaise action.

—C'est bien assez d'en émettre, répond l'autre.

DEUX CATÉGORIES

—Il a partagé les tailleurs de la ville en deux catégories.

—Lesquelles?

—Ceux à qui il doit de l'argent et ceux qui ne veulent pas lui faire crédit.

AU MOINS

Madame (à son mari).—Si tu t'arrêtes jusqu'à demain devant les affiches, nous mettrons bien une heure à faire le trajet.

A LONDRES

—Pourquoi tant t'exciter au sujet des nouvelles de la guerre?

—Comme j'aurai à en payer ma part, j'aime bien à en avoir pour mon argent.

ÉDUCATION PRATIQUE

—Quelle idée avez-vous eue de choisir une nourrice boiteuse?

—Nous destinons notre fils à la marine; c'est pour l'habituer au roulis.

PAS LE TEMPS

—Maintenant que vous voilà résident à la campagne, je suppose que l'été prochain vous allez consacrer vos loisirs au jardinage?

—Impossible. Je les consacrerai à ne pas manquer ce satané train du matin qui, ma foi! me fait l'effet de ne pas exister certains jours.

UTILISATION DES RESTES

CONSEIL LUMINEUX

—Je voudrais avoir son adresse.

—Ecris-lui pour la lui demander.

FAUSSE ALARME

—Ce M. Doucet, qui a l'air d'un bien brave homme, bat cependant sa femme tous les soirs.

—Grand Dieu! est-ce possible?

—Oui, il la bat, mais au casino.

RÈGLEMENT DE COMPTE

Le propriétaire.—Tenez, je vous abandonne la moitié de ma créance!

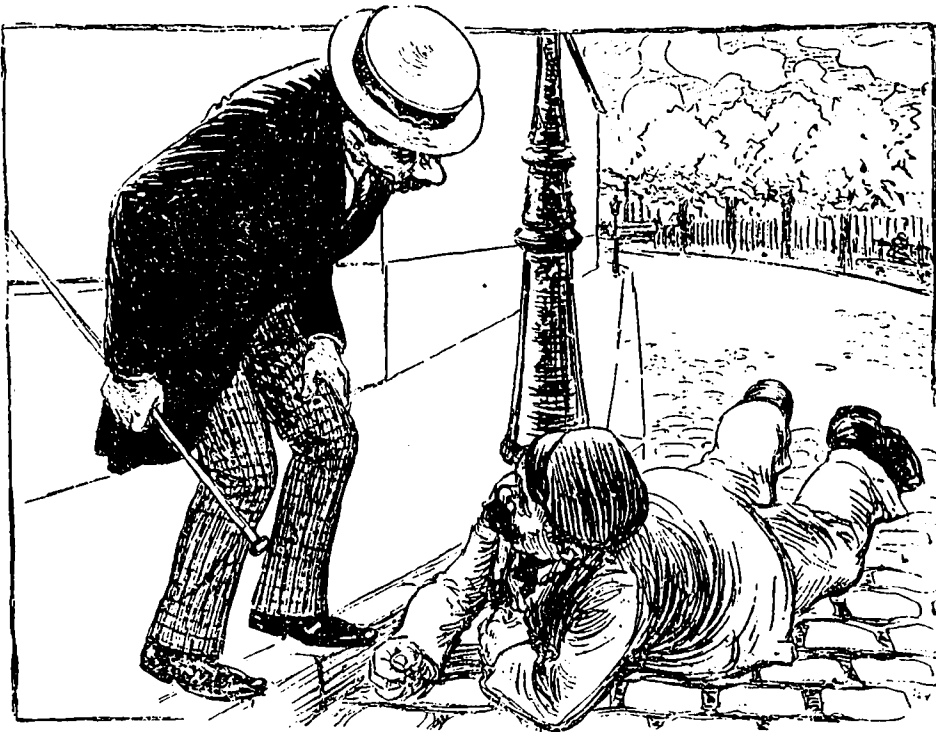
Le locataire.—Je ne veux pas être en reste avec vous, je vous abandonne l'autre moitié.



—Quel magnifique jardin!

—Oui, n'est-ce pas? J'ai utilisé ainsi les vieux chapeaux de ma femme.

LOGIQUE DE POCHARD



—Voyons, mon ami, vous avez tard de boire comme ça, vous le voyez, vous ne pouvez plus rentrer chez vous, vous tombez à chaque pas...
—Savez pas c' que v' dites ; si j'ai eu tort, c'est pas de boire, c'est de vouloir rentrer chez moi, j'aurais dû rester où j'étais et continuer.

MOSAÏQUE

J'avais parié, raconte un confrère, que 1900 serait bissextile. J'ai perdu. Un ami m'éclaire sur ce point :

« Tous les quatre ans, le mois de février a 29 jours et l'année est bissextile ; l'année 1896 ayant été bissextile, l'année 1900 devrait l'être également ; il n'en sera pas ainsi.

« La révolution de la terre autour du soleil s'accomplissant en 365 jours 5 heures 48 minutes 47 secondes, cela ne fait pas exactement 365 jours. Il n'y a donc pas exactement 1 jour à ajouter tous les 4 ans et si on l'ajoutait, on serait, au bout d'un certain nombre d'années, en retard sur la nature. Il a donc été décidé, en octobre 1582, lors de la réforme du calendrier par le pape Grégoire XIII, que l'on supprimerait trois années bissextiles séculaires sur quatre et qu'en conséquence 1700, 1800 et 1900 ne seraient pas bissextiles. L'an 2000 le sera. La prochaine année bissextile sera 1904.

La première réforme opérée par les Américains dans l'île de Cuba a été une réforme philatélique.

L'administration des postes vient, en effet, d'émettre à Cuba de nouveaux timbres qui, dorénavant, serviront pour la correspondance, à l'exclusion de tous les anciens timbres espagnols.

Les nouveaux timbres cubains forment six séries ; chacune de ces séries porte une vignette différente, fort artistiquement composée : une statue de Christophe Colomb, un groupe de palmiers, une figure allégorique représentant Cuba, un bateau marchand, une plantation de tabac et, enfin, un facteur monté sur une bicyclette.

Ces timbres portent le mot *Cuba*, et la désignation du prix en langue espagnole *1 centavos*, *2 centavos*, etc.

C'est le prince de Galles qui détient le record de la photographie dans les maisons princières. Il en a des milliers. On prétend très sérieusement que chaque fois qu'il arbore une nouvelle cravate, il pose devant l'objectif.

Après lui vient l'empereur Guillaume, qui ne possède pas moins de six cents portraits militaires, à pied et à cheval. Il étudie lui-même ses poses devant une glace.

L'impératrice n'aime pas de se faire photographier seule ; elle préfère les groupes, qu'elle sait arranger merveilleusement.

L'empereur François-Joseph est un excellent modèle ; il adore les poses naturelles.

Par contre, le tsar est tellement nerveux devant l'objectif, qu'il est presque impossible d'obtenir de lui un cliché ressemblant. Il existe dans le commerce plusieurs photographies du tsar qui ne sont pas de lui, mais du duc d'York, dont on connaît la ressemblance frappante avec le souverain russe.

Le sultan déteste la photographie. Avouons qu'il n'a pas tort. Son dernier portrait date du séjour que Guillaume II a fait à Constantinople, lors de son voyage en Palestine. Il n'en existe que vingt exemplaires.

La jeune reine Wilhelmine voudrait se faire "tirer" tous les jours. Jolie comme elle l'est...

La reine de Roumanie, Carmen Sylva, excelle dans ses poses à effet : Carmen Sylva en train de peindre, Carmen Sylva perdue dans une rêverie de poète, etc. Il faut les voir.

Vent-on savoir, maintenant, quels sont les portraits qui se vendent le mieux ? Voici : Le pape, 18,000 par an (sans parler des chromos) ; la princesse de Galles, 16,000 ; l'empereur allemand, 15,000 ; le tsar, 11,000 et... tristesse du souvenir ! — l'impératrice Eugénie, dont les traits trouvent encore aujourd'hui 800 acheteurs par an. OMBUS.

ENVOI

Vous souhaitez, ma chère, un almanach nouveau ;
De cet an voilà le plus beau.
S'il vous est souvent nécessaire,
Ah ! du moins, en l'ouvrant, souvenez-vous toujours
Qu'il n'est point de mois, point de jours
Où je ne pense à vous et n'aspire à vous plaire.

« Puissent, Anna, ces petites étrennes,
« Vous engager à me donner les miennes. »

EN ROUTE POUR LE CLUB

—Comment as-tu pu échapper à ta femme, ce soir ?
—Oh ! très facilement. Son nouveau chapeau venait d'arriver...

LA PERLE DE SON RÉPERTOIRE

—Eudoxie, puisque Madame est connaisseuse, joue-lui donc ton grand morceau à quatre main, tu sais, celui qui imite le bateau en détresse et fait enrager les voisins d'au-dessous.

DISCUSSION TECHNIQUE

Toto.—Rien de plus facile à faire qu'une locomotive. On prend d'abord un "sifflet" et...

Flippo.—Non, on prend d'abord une clochette et...
(La discussion dégénère en trois rondes.)

ENTRE ALLIÉS

Le citoyen de Chicago.—Vous vous croyez bien gros parce que vous êtes duc, marquis ou quelque chose de semblable. Mais sachez que je suis autant que vous, car vous voyez en moi un citoyen américain.

Lord Bubble (ajustant son monocle).—Vraiment ? Comme c'est intéressant... Et de quelle tribu, s'il vous plaît ?

GATIENNERIE

—Non, messieurs, je n'admettrai jamais qu'un fonctionnaire reçoive d'une main l'argent du gouvernement, et de l'autre lui crache à la figure.

DEUX PENSÉES

Au sommet du Calvaire, on est si près des cieux ! — SYLVANE DE KERHALVÉ.

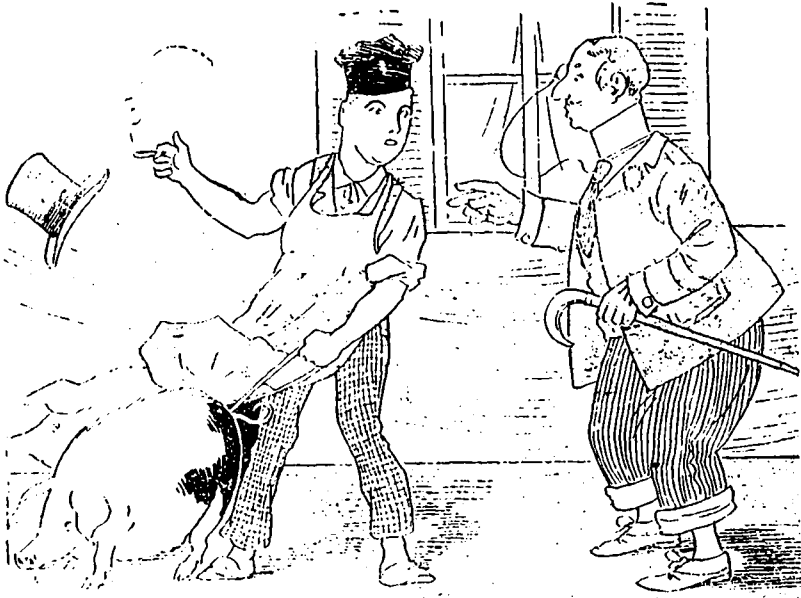
Le bonheur, c'est l'amour, mais l'amour transformé. — LOUIS MONOD.

TROUVAILLE OPPORTUNE



L'hyppopotame.—Quelle chance ! Le médecin qui m'a recommandé de prendre des pilules de fer...

UN COUP DE VENT



— Jeune homme, voulez-vous me rapporter mon chapeau ? ...

FIANCÉE AUX ÉTOILES

*Jeune fille à l'œil noir,
Qui cherche ta pensée ?
Serais-tu fiancée
Aux étoiles du soir ?*

*Où va ta rêverie ?
Cherches-tu le soleil,
A nul autre pareil
Sur la terre fleurie ?*

*Je pour mener les pas
Vers le bonheur suprême,
Te faire un diadème
Qui ne se fane pas.*

*Où dois-je te conduire ?
Aimes-tu les flots,
Aux chants des matelots,
Sur quelque beau rivage ?*

*Aimes-tu les forêts
Où gronde la tempête,
Le fracas de la fête,
La crainte et les regrets ?*

*Aimes-tu la musique
De ta voix la nuit,
Quand vient sonner minuit
Cette heure fatidique ?*

*Aimes-tu sur nos fronts,
Comme une fleur éclose,
Que la parole y repose,
Jeune fille — réponds !*

*— Je suis la fiancée
Des étoiles du soir,
Mon âme aime à les voir,
Au ciel en ma pensée.*

ERGÈNE C.

LE SPECTRE D'UN PORTRAIT

Par la pluie humide après midi, je marchais dans la boue d'une petite rue sordide qu'habitaient en grand nombre des marchands d'objets d'art anciens. Le matin même, Ingomar, peintre hongrois, m'avait fait présent d'une ébauche longtemps désirée ; j'étais sorti malgré le brouillard, dans le but d'acheter un cadre concordant aux dimensions de la toile, et j'allais d'étalage en étalage. En dépit de mon pardessus bien boutonné, le vent mouillé courait sur ma peau comme une sueur froide ; il me semblait qu'il pleuvait dans ma tête à travers ma chapeau. C'était une de ces journées où l'on a l'hiver dans le corps, comme on dit. Je me hâtai d'acheter, sans trop le regarder, un petit cadre ovale encore muni d'une vitre poussiéreuse : quant au pastel que cette vitre abrita, le marchand l'avait, me dit-il, vendu quelques jours auparavant. Puis, mon emplette sous le bras, le collet de mon pardessus relevé jusqu'aux oreilles, je me pris à courir vers ma maison, frôlant les piétons, frôlé des roues, élaboussant, élaboussé, et singulièrement maussade.

Rentré enfin, je plaçai le cadre contre un des pieds de mon piano et m'enfonçai dans un fauteuil, qui, plus heureux que moi, n'avait pas quitté le coin du feu.

Devant la flamme bienfaisante, une vapeur s'éleva de mes habits collés à mes membres par l'humidité ; j'avais l'air d'un parapluie qui sèche ; et bientôt les pieds sur les chenets, les mains croisées derrière mon cou, je sentis mes nerfs se détendre dans une dilatation béate.

Il était, je pense, cinq heures. Le soir venait, ce soir triste de Paris, qui prend la couleur des murailles le long desquelles il monte. Tout s'éteignait peu à peu dans ma chambre, à l'exception du cadre ; mes regards se concentrèrent sur cette chose qui luisait encore.

J'avais eu le main heureuse. Quoique d'un dessin vulgaire, la boiserie dorée ne manquait pas de quelque agrément. Une guirlande de colombes aux bees amoureux courait à travers des branches circulaires, où s'épanouissait ça et là une fleur de sainte Gudule. Le fini de l'exécution permettait d'attribuer cette sculpture à quelque habile artisan du dix-huitième siècle, en même temps que la profusion des ornements chers à madame de Pompadour, précisait plus particulièrement l'époque où mon cadre avait dû être destiné à faire sortir le teint de perle rose de quelque jeune marquise. Car le front d'une aieule, ou le profil d'un capitaine, se serait mal accommodé, d'un voisinage de colombes ou de fleurs languissantes. Qu'il avait dû être joli l'original du portrait inconnu ! Laide, on ne se fait pas

peindre. Puis je crois volontiers à la beauté de celles qui vécurent jadis. C'est de charmants visages que mon rêve s'obstine à peupler les siècles passés ou les pays inconnus. De loin, je vois en beau. J'en arrivai à me demander sérieusement quels étaient l'âge, le rang, le nom de celle qui avait permis à son image de sourire entre les ors touffus de la boiserie. "Vingt ans, pensai-je, elle avait vingt ans. Plus jeune, elle eût été moins jolie ; plus âgée, elle aurait trop cru à sa beauté. A vingt ans, la grâce se complète d'un peu de candeur encore. Noble, elle l'était, je le jurerais. Son nom ? ah ! le joli nom qu'elle avait ! Mais il ne faut pas le dire.

Mais, au moment où j'allais raconter à un auditeur imaginaire une histoire de haut goût dont, à vrai dire, je ne savais pas le premier mot, il se passa quelque chose qui me fit pousser un cri et bondir sur mon fauteuil. Est-ce que je m'étais endormi ? Pas du tout. Eh bien ! j'avais vu certainement, j'avais vu, je voyais encore, à travers la pénombre de la chambre, un jeune visage, au teint de perle rose, un sourire derrière la vitre poussiéreuse du cadre. Il s'agissait de ne pas devenir fou. Cloué à mon fauteuil par un étonnement voisin de l'épouvante, je pris ma tête dans mes mains et je raisonnai ainsi : "Je ne dors pas. Je suis sûr qu'il n'y avait pas de portrait derrière la vitre. Personne n'est entré ici depuis que j'y suis. D'ailleurs, il n'y a pas assez de place entre le cadre et le piano pour le passage d'un vivant. Donc, j'ai mal regardé, ou bien j'ai aperçu dans la vitre le reflet d'un tableau accroché au mur." Là-dessus, je dégageai ma tête, rassuré. J'allais cette fois, ou ne rien voir ou me rendre un compte exact de ce que je verrais.

Je revis, comme dans un lointain pâli, la tête d'une jeune femme aux cheveux poudrés, qui se tenait immobile derrière la vitre. Impossible de croire à une illusion momentanée, due à la faiblesse de mes sens énervés par l'automne, car la vision persistait ; impossible de l'attribuer au reflet d'un tableau dans le verre, car je savais bien qu'il n'y avait autour de moi ni toile ni gravure, ayant le moindre rapport avec l'image qui me hantait.

Oh ! oh ! qu'était-ce que ceci ? La vision délicieusement vague, me regardait en souriant. Je voyais les langueurs du pâle azur de ses yeux, sa joue décolorée, sa lèvre à peine rose. J'avais peur, mais ma peur était mêlée de délices, tant l'apparition était charmante. Ce n'était pas seulement l'effroi qui me retenait dans mon fauteuil, c'était le désir de ne pas effrayer par un geste l'étrange visiteuse. Que voulait-elle ? Mo prouver, la coquette défunte, que je ne m'étais pas trompé en la supposant belle et jolie ? ou me reprocher d'avoir tenu sur elle des propos ? Elle allait parler sans doute... mais non, le doux fantôme me regardait avec un sourire immuable. Je compris alors : ce que je voyais ne vivait pas, non, pas même de la vie posthume. Ce n'était pas une femme, c'était une peinture, — moins qu'une peinture même, et, après avoir longtemps considéré, dans le mystère du soir qui allait s'épaississant, les teintes fanées et les lignes indécises de l'image, il me vint dans l'esprit que j'avais devant les yeux le spectre d'un portrait.

Cet assemblage de mots, qui ne paraîtra sans aucun doute qu'obscur et bizarre, était si absolument concordant à mon impression que j'éprouvai,



— Oui, si vous voulez bien tenir mes cochons un instant.

après le travail mental dont il fut le résultat, un soulagement analogue à celui dont s'accompagne dans l'esprit d'un mathématicien, la solution d'un problème. Exprimer, cela délivre. De là l'affaissement bienheureux qui suit l'enfantement poétique.

Cependant, le soir accumulait ses ombres dans ma chambre. Seul, devant mon feu éteint, dans mon fauteuil d'où je n'osais bouger, je contemplais avec avidité l'apparition lentement blémie par l'envahissement des ténèbres. Elle se faisait peu à peu plus étrangement vague. D'abord s'éteignit le rose mourant des lèvres, puis le bleuissement du regard, puis le fard pâle des joues. J'assistais à une métamorphose sinistre, analogue à celle qui s'opère dans les cercueils. Ce qui avait paru une tête à peu près vivante prit l'air d'un crâne sans chair ni peau. Plus d'yeux, des trous.

Bientôt il ne demoura derrière la vitre qu'un contour terne et dépouillé ; après avoir vu un fantôme, encore voisin de l'existence, je voyais un squelette.

N'étant plus mitigée par la séduction des couleurs, ma terreur devint intense. Et, tout à coup, les dernières lueurs du jour s'éteignirent ; un nuage passait sans doute entre le couchant et ma fenêtre. Il n'y avait plus rien autour de moi que l'invisible. L'ombre, en me dérochant la cause de mon effroi, aurait dû le calmer, Oh ! elle ne le calma point ! je ne voyais plus, mais je sentais ! J'éprouvais clairement que la surnaturelle image n'avait point cessé d'être là, près de moi. Cette cohabitation était lugubre. Certainement le fantôme allait profiter de l'obscurité pour se rapprocher, pour me frôler. Et, pendant que j'entendais craquer le bois

UN COUP DE VENT — (Suite et fin)



III
— Certes ! qu'à cela ne tienne...

de mon fauteuil sous la pression terrifiée de mes deux mains, j'étais obsédé de l'idée que j'entendrais bientôt un bruit plus formidable, celui de la vitre volant en éclats et livrant passage au spectre du portrait !

La porte s'ouvrit brusquement, et une voix joyeuse cria : " Êtes-vous là ? " C'était la voix du peintre Ingomar. Il alluma une bougie, jeta une bûche au feu, s'assit près de moi, et me dit : " Qu'avez-vous donc ? Vous êtes tout pâle."

Tremblant encore, et n'osant point tourner les yeux du côté du cadre, je racontai l'hallucination qui m'avait obsédé.

Le peintre se leva, prit la bougie, en fit tomber la lumière sur la vitre du cadre et poussa un grand éclat de rire.

— Qu'y avait-il derrière ce verre ? me demanda-t-il.

— Un portrait, m'a-t-on dit.

— A l'huile ?

— Non. Au pastel.

— Eh bien, tout s'explique. Un pastel ressemble à ces papillons qui teignent d'un peu de poudre blanche ou jaune les objets sur lesquels ils se posent ; le portrait, trop bien appliqué au verre, lui a laissé son image affaiblie, mais exacte, qui, cons dérée dans un jour favorable, a pu vous paraître le portrait lui-même. Tenez, regardez.

Il y avait, en effet, derrière la vitre, une légère poussière de couleurs qui figurait le visage et le buste d'une jeune femme.

— Eh bien, êtes-vous rassuré ?

— Sans doute, répondis-je.

— Et convaincu ?

— Oh ! absolument.

— Alors rien n'empêche que je place mon esquisse dans ce cadre que vous avez acheté pour elle ?

Et le peintre se disposait à épousseter de son mouchoir la vitre où transparaisait l'image, mais j'arrêtai sa main.

— Mon ami, lui dis-je un peu honteux, j'achèterai un autre cadre. Laissons en paix les morts.

ÉCHO ÉLECTORAL

Le candidat. — Cet homme-là ment de la façon la plus effrontée !

Le partisan. — Pouvez-vous le lui prouver ?

Le candidat. — Si je le peux ! Tenez, pour commencer... Il prétend que j'ai fléchi le genou devant Baal. Eh ! bien, c'est la première fois que j'entends parler de cet homme-là.

AUX DERNIÈRES COURSES

Madame qui voit une des montures s'enlever au-dessus d'un fort obstacle :

— Ah ! mon Dieu !... C'est affreux, j'en suis toute sens dessus dessous !

— Et moi, j'en suis de cent sous dessus, répond monsieur qui a parié et gagné.

LES EXAMENS MILITAIRES EN CHINE

On ne connaît en Chine que deux sortes d'examens : les examens littéraires (dissertation et composition en vers) et les examens militaires, dont les épreuves consistent à tirer de l'arc, à lever des poids et autres belles choses. Maîtres ni élèves ne paraissent se douter que l'arc a été depuis remplacé par des armes assez différentes ; et un mandarin qui, vers 1861, avait eu l'audace de proposer à l'empereur de modifier les programmes d'examens pour les rendre un peu plus conformes aux principes de la guerre moderne, a été destitué pour impiété envers les ancêtres.

Ces examens comportent trois degrés, qui correspondent assez bien à nos grades universitaires : baccalauréat, licence, doctorat. Le baccalauréat chinois a pour examinateurs les mandarins du district ; la licence est présidée par le vice-roi de la province ; enfin le doctorat a lieu à Pékin, sous les yeux de l'empereur.

On peut concourir à tout âge et échouer indéfiniment, sans perdre l'espoir du bouton qui décore les élus. Un vice-roi de Canton fut destitué parce qu'il avait fait passer par pitié un vieil étudiant de quatre-vingt-quatre ans, qui, battu chaque année, revenait toujours à la charge.

A part la différence des examinateurs, le programme de ces trois épreuves est le même ; seulement ces épreuves deviennent plus difficiles à mesure que le candidat monte en grade. Après avoir accompli leurs dévotions à Confucius, dans quelque temple voisin, les étudiants viennent subir les épreuves, qui consistent à tendre l'arc, lever des poids, brandir de longs couteaux qu'ils lancent en l'air et reçoivent dextrement sans se blesser, etc. En outre, ils doivent écrire par cœur de longs fragments tirés du " Livre de la guerre ".

Dans chaque sous-préfecture ou district, le nombre annuel des candidats au baccalauréat est de 60 à 200. Le doctorat, par contre, qui attire à Pékin les licenciés de toutes les provinces de l'Empire, y compris les plus reculées, fait sur 5437 candidats 135 élus et des milliers de refusés, qui désormais mèneront la vie misérable de déclassés ou de candidats perpétuels.

Et ces 135 favorisés eux-mêmes, quel profit retirent-ils de leur grade, à part le stérile honneur d'avoir " battu le sol du front " devant le " Fils du Ciel " qui leur a décerné les trois boutons de porcelaine ? Quelques-uns deviennent mandarins ; la plupart meurent de faim sans trouver d'emploi. Le prolétariat des intellectuels n'est, hélas ! pas une chose exclusivement européenne, — ou réciproquement, si l'on préfère, l'Europe n'a plus rien à envier à la Chine en fait d'examens minutieux et stériles.

RETOUR DE LA CHASSE

— Bredouilles ! C'est ça qui est embêtant !

— Hélas ! mais vous du moins, docteur, vous avez vos clients comme compensation !

CONTRARIA CONTRARIIS

— Chouette ! Auguste ! Crois-tu qu'il en a, du beau linge ! ce monsieur là...

— T'épate pas, Ugénie. Quand i' sont si prop', c'est qu' c'est des prop' à rien !

CHARMANTE SOIRÉE

— Ce morceau est délicieux. C'est de la musique... liturgique, je crois.

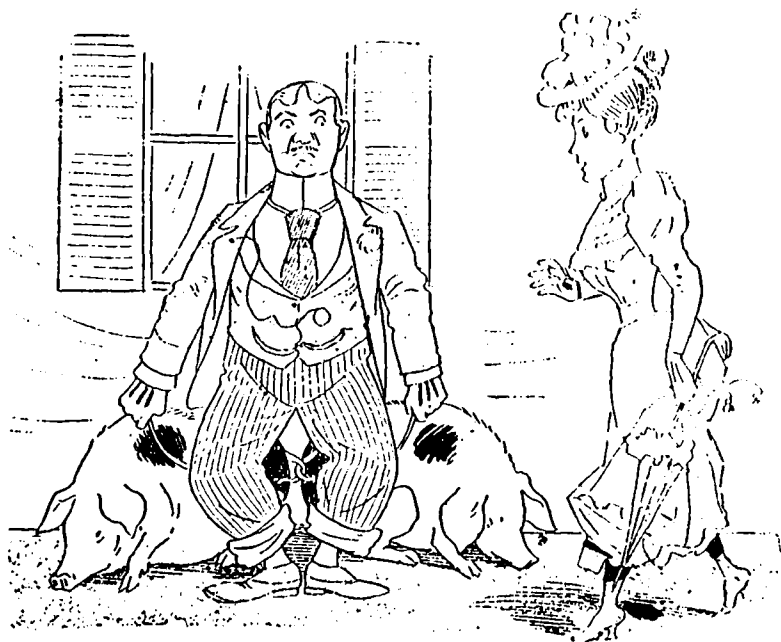
— Hum !... léthargique, vous voulez dire...

LE TANT POUR CENT

M. Moser. — Quelle leçon avez-vous eue à l'école ?

Le petit Moser. — L'intérêt, papa.

M. Moser (avec enthousiasme). — Poursuis cela, pénètre-le, rappelle-t en, c'est de la plus haute importance pour ta vie future !



IV
— Ciel ! ma charmante fiancée !...

CHRONIQUE

(Pour le SAMEDI)

Presque chaque jour les journaux à nouvelles nous apprennent qu'un mécanicien, un chauffeur ou un conducteur de train de chemin de fer a perdu la vie. Et c'est de même partout, bien que les précautions imposées

À PROPOS DE SUPERSTITION



I

Gatien.—Et vous ne croyez pas qu'il soit malchanceux pour deux amis marchant ensemble de laisser passer une autre personne entre eux ?

Damien.—Je ne crois pas à ces blagues-là. Tenez ! j'entends marcher derrière nous quelqu'un que je vais laisser passer entre nous deux.

ou d'un mauvais établissement de la voie. A quoi cela tient-il ?

Faut-il croire que le cerveau humain est moins résistant que la machine qu'il crée et qu'il dirige à l'incessant travail, si minutieux et si compliqué,

qu'exige la bonne marche des trains qui s'entrecroisent le long des voies ferrées de plusieurs centaines de kilomètres. Le service actif est cependant confié à des hommes éprouvés et intelligents. Mais on peut se demander si leur nombre est toujours proportionné aux besoins de l'exploitation ; et si l'on a toujours consulté suffisamment leurs forces physiques pour n'exiger d'eux que la somme de travail qu'ils peuvent normalement accomplir. De récents arrêtés du ministère des travaux publics portant réglementation des heures de travail témoignent que, sur ce dernier point, il a été souvent fait abus des efforts de l'homme.

Pronons les mécaniciens.

Pendant toute la durée d'un voyage continu de six à huit heures pour les trains de voyageurs, de douze heures pour les trains de marchandises, leur corps et leur esprit sont constamment occupés. Leur attention doit être toujours en éveil, les yeux alternativement fixés au loin sur la voie qu'ils parcourent et sur la machine qu'ils conduisent. Leurs oreilles, attentive aux bruits lointains, entendent sans cesse les mouvements retentissants des pistons et les éclats stridents de la vapeur.

Appuyés sur le sol de la machine, ils reçoivent tous les chocs inévitables dans un mouvement rapide, et ils ne peuvent se tenir en équilibre que par des efforts musculaires incessants. A leurs pieds s'ouvre le foyer dont ils ressentent la chaleur. Le reste de leur corps est exposé aux ardeurs du soleil, aux rigueurs du froid, à la pluie, à la neige, aux vents.

C'est grand-pitié que d'avoir à condamner des hommes soumis à une telle contention d'esprit et de corps pour une minute d'inattention durant laquelle a passé devant leurs yeux, comme un éclair, un signal d'arrêt qu'ils n'ont pas aperçu, devant ainsi la cause involontaire de collisions de trains dont ils sont, d'ailleurs, en général, les premières victimes.

La gravité des blessures ne dépend cependant pas toujours de la gravité de la cause ; car on voit parfois une cause légère occasionner une véritable catastrophe.

Ainsi, qu'une machine déraile sur un terrain ordinaire, par une cause quelconque, il n'y aura souvent que quelques contusions. Mais qu'elle déraile cent verges plus loin, sur un remblai élevé, sur un viaduc, sur un pont, la locomotive et les wagons vont rouler dans l'abîme, et il est rare que l'on n'ait pas alors à déplorer la mort de plusieurs voyageurs et celle du mécanicien ou du chauffeur.

Dans beaucoup d'accidents on voit ces derniers blessés ou tués sans qu'il y ait des victimes parmi les voyageurs. Dans d'autres, au contraire, ces derniers seuls sont atteints et, par un hasard providentiel, le mécanicien et le chauffeur sont réservés.

Il est reconnu que la mauvaise ou fausse manœuvre des disques ou des lanternes de couleur employés pour les signaux peut être et a été assez

souvent la cause unique d'accidents. Il est donc du plus grand intérêt que les divers agents de la voie et de la traction ne soient pas sujets à cette affection particulière dans laquelle certaines couleurs, ne pouvant être appréciées, se confondent avec celles qui restent seules perceptibles. On l'appelle daltonisme, du nom du célèbre chimiste Dalton qui, en ayant éprouvé lui-même les effets, en fit l'objet d'observations, complétées, dans la suite, par d'éminents médecins oculistes.

Dans certains cas de daltonisme, plusieurs couleurs différentes — brun clair, vert foncé, rouge foncé — ne se distinguent que comme nuances d'une même couleur.

Dans d'autres cas — plus restreints, il est vrai — l'on ne perçoit que deux couleurs ; toutes les teintes claires paraissent blanches, toutes les teintes colorées noires.

On comprend aisément combien ces fausses appréciations de couleurs constituent un fait important pour la sûreté de l'exploitation, étant donné que les signaux signifiant les trois mots : *arrêt, précaution, voie libre*, sont représentés par trois couleurs différentes : rouge, vert et blanc.

Or, il aurait été constaté que, dans cette affection, beaucoup moins rare, au dire de certains, qu'on ne le croit généralement, le rouge et le vert, qui servent de signal d'arrêt ou de danger, sont précisément les couleurs dont les nuances se confondent le plus entre elles, et on ajoute que cette affection non seulement empêche de distinguer les couleurs, mais donne aussi une appréciation imparfaite de la disposition naturelle des objets que l'on regarde.

Les appréhensions qu'a fait naître cette affection, pour la sûreté de vue des agents qui pouvaient en être atteints, semblent exagérées. En effet, si le rouge et le vert sont, comme il le paraît, les couleurs dont les nuances se confondent le plus entre elles, il est incontestable aussi qu'elles ont dans la pratique la même signification. Dès que, du haut de sa locomotive, le mécanicien aperçoit un signal, il ralentit sa marche avant même de distinguer s'il s'agit d'un danger ou d'un obstacle passager.

Le signal vert est moins usité que le signal rouge que l'on présente d'abord immédiatement, par surcroît de précaution. Les inconvénients, par le fait de fausse perception des nuances de ces deux couleurs, ne seraient réels que dans le cas où l'agent ne reconnaît ni l'une ni l'autre de celles-ci.

Il y a une bien plus grande attention à donner à ce fait que, chez les mécaniciens et les chauffeurs, la vue baisse assez souvent avec l'augmentation du nombre d'années de service. L'affaiblissement de leur vue est surtout attribuée à l'obligation où ils sont d'ouvrir fréquemment la porte du foyer, de regarder dans cette fournaise pour savoir s'il y a besoin d'ajouter du combustible. Lorsqu'ils cessent de regarder dans ce brasier, ils voient tous les objets colorés en rouge, et pour ne plus éprouver cette perception, aussitôt qu'ils ont fermé la porte du foyer, ils ferment les yeux pendant une demi-seconde, et généralement cela suffit à faire disparaître cette fâcheuse impression visuelle.



II

L'autre.—Pardon, messieurs...

Damien.—Il n'y a pas de quoi...

mes élèves qui le mangent. Mais il est trop cher. Ne pourriez-vous pas me vendre une qualité inférieure et diminuer votre prix ?

Fournisseur.—Monsieur, je n'ai rien à refuser à un excellent client comme vous ; je diminuerai mon prix ; quant à diminuer la qualité de mon beurre, cela m'est tout à fait impossible.

???

—Cet individu prend des choses qui ne lui appartiennent pas...

—Est-ce un amateur photographe ou un voleur ?

UN RISQUE

La fille.—Ne pensez-vous pas que c'est un grand risque de le refuser ?

La mère.—Ça vaut la peine de courir le risque afin d'avoir la satisfaction de lui rappeler le fait tout le temps de votre ménage.



III

Gatien.—Et vous ne croyez pas que ce soit malchanceux ?

Damien.—Jamais de la vie !

Gatien.—Eh bien, regardez

UN ILLUSIONNISTE

Toto.—J'ai un appétit énorme, grand-maman. Voulez-vous me prêter vos lunettes ?

Grand-maman.—Pourquoi ?

Toto.—Pour rendre les morceaux plus gros.

KODAK.

IMPOSSIBLE

Maître de pension.—Monsieur, le beurre que vous me fournissez est exécrable, ce qui, d'ailleurs, m'est égal puisque ce sont mes élèves qui le mangent. Mais il est trop cher. Ne pourriez-vous pas me vendre une qualité inférieure et diminuer votre prix ?

Fournisseur.—Monsieur, je n'ai rien à refuser à un excellent client comme vous ; je diminuerai mon prix ; quant à diminuer la qualité de mon beurre, cela m'est tout à fait impossible.

???

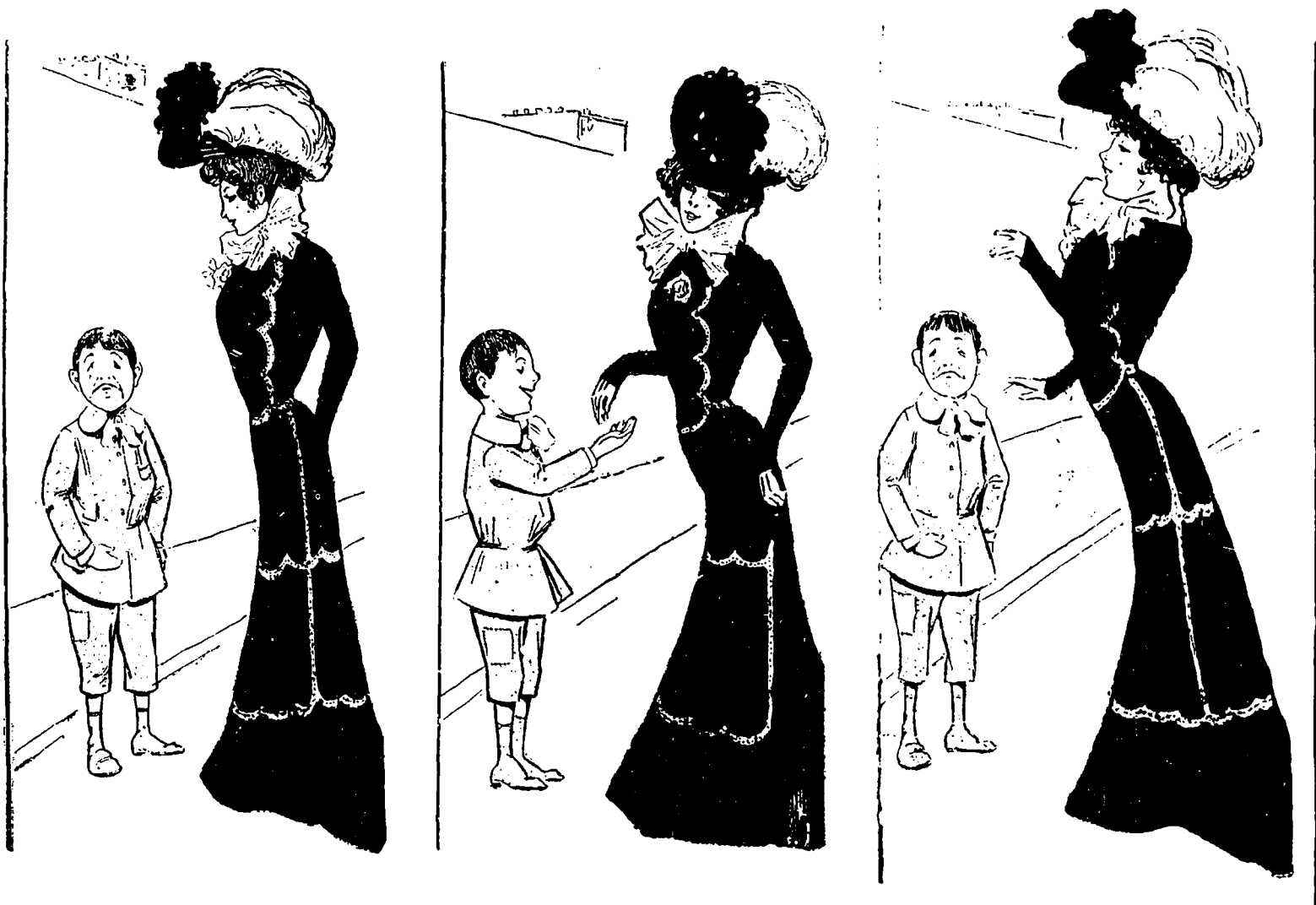
—Cet individu prend des choses qui ne lui appartiennent pas...

—Est-ce un amateur photographe ou un voleur ?

UN RISQUE

La fille.—Ne pensez-vous pas que c'est un grand risque de le refuser ?

La mère.—Ça vaut la peine de courir le risque afin d'avoir la satisfaction de lui rappeler le fait tout le temps de votre ménage.



—Voyons, mon petit garçon, pourquoi pleures-tu ?
—J'ai perdu une pièce de dix sous.

—Tiens, en voilà une autre.

—Mais enfin, pourquoi pleures-tu encore ?
—Je pense que si j'avais encore la pièce de dix sous que j'ai perdue avec celle que vous m'avez donnée, cela me ferait vingt sous !..

COURRIER FEMININ

Peut-être n'usons-nous pas assez du symbole tout moderne qu'est l'ordinaire calendrier. Il est entendu que la clepsydre (horloge spéciale), seule, est noble pour rappeler que les jours sont brefs. Et, cependant, je ne sais rien de plus mélancolique qu'un calendrier presque achevé ; mélancolie teintée de grandeur, quand on songe, que ces lignes fines furent des jours d'efforts, de joie ou de douleur, qu'on sut traverser... Car, ce n'est pas une boutade que rien n'est difficile quo de vivre.

Les femmes, ces impressionnables créatures, connaissent le pouvoir attristant de ce morceau de carton au coloris criard ou savant dont le prix oscille de quelques sous à plusieurs piastres, et qui représente pour elle mieux qu'une partie de l'existence : un peu de leur beauté et de leur jeunesse.

Sait-on que des Américaines ont eu l'idée charmante et amère de collectionner ces calendriers des années défuntés, portant en marge la brève indication des joies légères ou des deuils profonds ? Et de les relire, de les faire glisser jaunies et fanés sous le doigt qui tremble, ce doit être un peu comme une passagère résurrection du Passé...

* * *

Un confrère parisien prenant pour thèse : Les jeunes filles ont-elles généralement du goût pour les sots ? a penché pour l'affirmative, et donné les raisons suivantes :

1° Un sot étant un être sans importance, on le prend et on le quitte au gré d'un caprice, quand on en a assez ou qu'on éprouve le désir du changement.

2° Un sot, ne sachant rien, ne peut dire que des sornettes, des balivernes, des calembredaines, c'est ce qui plaira toujours au beau sexe.

3° Un sot est toujours de première force sur le grand art de mettre sa cravate et très faible en fait d'analyse, ce qui fait qu'il n'a pas recours aux conversations fatigantes.

4° Un sot, étant invariablement doublé d'un bellâtre plein de suffisance, n'a jamais l'idée d'être jaloux des rivaux qu'il est porté à croire bien inférieurs à lui, et c'est encore là une chose qui plaît aux petites filles d'Eve.

* * *

Aimez-vous les microbes, on en a mis partout.

Un vent de folie souffle dans les régions de la science d'où les rafales gagnent le public, le secouant en tous sens au point qu'il ne sait où se diriger pour sauver sa tête si chère que chacun de nous porte sur ses épaules. Les médecins, je les comprends encore ; ils exagèrent le danger

afin de nous inspirer la prudence. Mais s'il fallait les en croire, nous n'aurions plus le droit ni de boire ni de manger, ni de dormir dans une chambre, ni même et surtout d'échanger les moindres caresses : les baisers sont formellement interdits.

—Surtout n'embrassez pas vos enfants, écrit l'un d'eux dans ses "Conseils à une mère".

—Et vous, jeune homme, dit un autre, gardez-vous de rechercher les lèvres de celle que vous aimez : les ptomaines vous guettent dans l'écrin rose aux trente-deux perles, dont l'éclat vous fascine...

—Qu'est-ce que vous lisez là, s'écrie un troisième ? Êtes-vous bien sûre qu'un autre que vous n'a pas feuilleté ce livre, déposant sur ses marges les germes des maladies les plus redoutables ? Imprudente ! je gagerais que vous penchez sur une plaque de téléphone avant de l'avoir soigneusement nettoyée. Avez-vous seulement dans vos poches une solution concentrée d'acide phénique et des petits tampons de ouate pour désinfecter les mains amies qui se tendent vers vous ?..

Les médecins feront tant et si bien dans cette guerre aux microbes, qu'ils nous rendront la vie impossible ; d'autant qu'à vouloir combattre à outrance ces infiniment petits, on risque d'anéantir les bons avec les mauvais, le microbe-gendarme n'étant guère facile à distinguer du microbe-sclérat. Le : "Tuez tout, Dieu reconnaîtra les siens !" des anciennes formules, ne m'inspire qu'une médiocre confiance : c'était bon du temps des Albigeois

XXX.

N. B. — Une fois par mois le SAMEDI donnera une explication illustrée de coiffure.

UNE DES DEUX CHOSES

—Gatien semble avoir un fort ressentiment contre moi.

—A propos de quoi ?

—Je ne me rappelle pas. Ou il a voulu m'emprunter de l'argent, ou c'est moi qui ai voulu lui en emprunter.

QUELQUES DÉFINITIONS

GARE.—Bureau de placement.

ASILE DE NUIT.—Chalet de nécessiteux.

VOITURE D'AMBULANCE.—Paniers à malades.

FAUT UNE AUTRE RAISON

La maîtresse.—Marie, d'où venez-vous encore ?

La servante.—De chercher des allumettes, madame !

La maîtresse.—Ma fille, faudra trouver autre chose ; avec moi les allumettes ça ne prend pas !

CARESSES INTÉRESSÉES



La mère. — Yvonne, ton frère est beaucoup plus gentil que toi, vois comme il me dit gentiment bonjour.
Yvonne. — C'est vrai, mais moi je n'ai pas cassé le beau vase bleu du salon.

CHANSONNELLE

Chanson faite pour dame douce et belle :
Amour le veut, amour ! et c'est assez,
Pour le roman de cette chansonnette :
Va, ma chanson, à celle que je sais !

Va, ma chanson qui de mes pleurs est née,
Comme l'oiseau qui pète avant le jour,
Trouver au loin la blonde couronnée,
Et coule lui ma tristesse d'amour.

Dis mon amour à la comtesse blonde,
Ce que je souffre et me plaît à souffrir,
Pour la plus noble et la meilleure au monde,
Et fier serai si j'en devais mourir :

N'oublierais rien que son mépris peut-être :
Pent-être aussi ses regards courroucés
S'attendaient, ne pouvant mieux connaître :
Va, ma chanson, à celle que tu sais !

HENRI DE BORNIER.

LA PLAQUE

On comprendra — et peut être même consentira-t-on à la partager — la profonde stupeur en laquelle je me sentis soudain précipité lorsque, dernièrement, traversant la petite ville de Malbec (Calva los) où m'appelaient certaines affaires d'ailleurs assez louches, j'aperçus, collée sur la façade d'une très vieille maison, une superbe plaque de marbre noir portant cette inscription en lettres d'or :

C'EST DANS CETTE MAISON QU'EST NÉ
L'EMPEREUR NAPOLEON I.

Tout d'abord, je me crus le jouet d'une hallucination, demeurant là, dans la rue, les pieds comme collés au sol et, d'une main peu rassurée, me frottant les yeux et la cervelle (une façon de parler, bien entendu).

Puis, je relus l'inscription.

Nul doute, elle était conçue dans les termes que je viens de reproduire.

Alors, quoi ?

Me trouvais je réellement à Malbec (Calva los), sur les bords de la Manche, ou bien si quelque manière de folie déambulatoire ne m'avait pas poussé, inconscient, jusqu'à Ajaccio ?

La situation devenait inquiétante.

Et je ne pouvais détacher mon regard de cette sacrée plaque de marbre noir et de ces mots en lettres d'or : *C'est dans cette maison qu'est né l'empereur Napoléon I.*

Si, tout de même, je me trouvais à Ajaccio !

C'est une dévotion assez répandue, paraît-il, que celle là, grâce à laquelle vous filez de chez vous et marchez, marchez, marchez jusqu'au moment où vous vous réveillez, ahuri, dans le plus inattendu des patelins.

De mon air en apparence le plus indifférent, j'engageai la conver-

sation avec plusieurs boutiquiers qui échangeaient de vagues propos sur le pas de leur porte, et je fus immédiatement rassuré : ces gens n'avaient l'accent pas plus corse que vous et moi (Capazza excepté) ; j'avais bien affaire à des Normands.

Alors, re-quoi ?

Ne fallait-il donc voir en cette fallacieuse inscription que l'œuvre ridicule de quelque bas mystificateur provincial ?

Devant, malgré moi, mon bien légitime ahurissement, les susdits bourgeois se hâtèrent à projeter sur les ténèbres de ma stupeur la lumière profuse de la fort simple explication.

Au cours de l'été dernier, il se tint à Malbec une de ces braves petites expositions ethnographiques qui suffisent à sortir pour cinq ou six mois les chefs-lieux de canton de leur torpeur fétide.

Fort intéressante, au surplus, et des mieux réussies, m'affirme-t-on, cette exposition communiqua à tous les Malbecquois une fièvre inconnue jusqu'alors.

Tout fut à l'ethnographie.

Une boucherie alla jusqu'à s'intituler *Boucherie ethnographique*.

L'illustre Servani débaptisa son café et l'appela désormais : *Au rendez-vous des ethnographes malbecquois*.

Etc., etc., etc.

Le goût pour les choses du passé devint du délire.

C'est à qui sortirait des coins les plus reculés de ses vieux greniers mille objets d'un innommable hétéroclitisme.

Des commissions, des sous-commissions travaillaient à la mairie, dans les paroisses, dans les confréries, à l'hospice, exhumant les archives multi-centenaires.

Ce qu'on découvrit de vieux grands hommes nés à Malbec et jusqu'alors inconnus dépasse l'imagination : un évêque, du temps de Louis XIV ; un sous-surintendant des Beaux-Arts sous Louis XV ; de hardis marins de toutes les époques qui, chacun, avait le premier débarqué aux Grandes-Indes, au Canada, au Brésil, etc., etc. : jusqu'à un cométable de je ne sais plus quel siècle !

Non seulement on découvrait de vieux grands hommes, mais encore on retrouvait la maison en laquelle ils avaient vu le jour ou bien vécu.

Et les plaques de marbre noir avec inscriptions en or s'étaient sur la façade des demeures historiques.

Ce fut un gros crève-cœur pour ceux des propriétaires malbecquois dont la maison n'avait abrité la naissance ou la vie d'un seul personnage en vue.

Incapable de supporter ce qu'il appelait une véritable humiliation, un de ces malheureux fit preuve de curieuse ingéniosité.

Il commanda une plaque semblable aux autres, mais avec une inscription conçue en ces termes et dans cette forme :

C'EST DANS CETTE MAISON QU'EST NÉ
plus d'un contemporain de
L'EMPEREUR NAPOLEON I.

Par surcroît de précaution, il ordonna qu'on garnit ces mots "plus d'un contemporain de" avec une sorte de dorure bon marché, une de ces dorures qui est, comme disent les gens, un véritable déjeuner de soleil.

Maintenant, il est content, le bonhomme !

Il a sa plaque.

Et quelle plaque !

ALPHONSE ALLAIS.

UN EXCITANT

— Je suis vraiment enchanté des progrès que fait mon fils en écriture, dit Calino à son ami Guibollard. Il écrit de deux à trois heures par jour.

— Ah ! lui répond Guibollard, et comment s'est opéré cet heureux changement ?

— Je lui ai dit de me dresser une liste de ce qu'il voudrait pour sa prochaine fête, et depuis lors il n'arrête plus.

SON DÉFENSEUR



— Si vous faites un pas de plus, je vous fais dévorer par mon chien.

LEÇON DE SAVOIR-VIVRE



—Annette, il ne faut pas se frotter le nez avec une cuillère.
—Mais, maman, faut-il prendre une fourchette ?

EN VOYAGE

Ne vous est-il jamais arrivé de traverser en voiture une de ces petites villes assises au penchant d'un coteau, sur le bord d'une rivière, à l'ombre d'un bouquet de bois ? La rue est à peu près déserte, mais vous voyez pourtant ça et là un enfant qui joue, une servante qui tricote, un bourgeois qui ne fait rien (principale occupation de tous les bourgeois de province) et c'est la meilleure figure de bourgeois que vous ayez jamais vue. Les maisons ont un air fruste et vénérable ; elles sont silencieuses, elles semblent faites pour l'étude et pour la prière, comme un couvent, et le rebord des fenêtres est chargé de parterres aériens. Une percée vous laisse apercevoir l'église, vous longez une promenade plantée de vieux arbres, vous rasez les murs d'un château gothique, portes festonnées, croisées à petites vitres, toitures aiguës, au sommet desquelles les belles vieilles girouettes tournent encore ; vous sortez enfin de la ville, et ce ne sont que capricieux chemins dans les prairies, haies vives, peupliers au bord des rigoles, grands chênes dans les lointains, buissons charmants sur les côtés de la route. Tout cela est si frais, si paisible, si peuplé d'oiseaux qui chantent, et si profusément semé de belles simples fleurs, qu'on se demande où l'on va, et quelle affaire si importante vous force à courir le monde, et s'il ne serait pas beaucoup plus sage de rester dans ce petit pays inconnu au fond d'une de ces maisons respectables, tout près de cette vieille église, de cette belle promenade tranquille et de ce placide bourgeois ? On voudrait au moins s'arrêter un instant, casser un rameau de ces chers buissons, emporter une de ces fleurs, demander l'heure qu'il est à cette bonne servante qui tricote, et qui ne pourrait pas le dire bien certainement : en effet, à quoi bon s'inquiéter des jours ? le bedeau ne sonne-t-il pas la messe tous les matins, et le prône de M. le curé n'est-il pas de tous les calendriers le plus sûr ? N'importe, on voudrait s'arrêter ; mais la diligence ne va jamais vite que quand vous avez de ces désirs-là. Le postillon fait claquer son fouet, les chevaux galopent, comme s'ils savaient ce que c'est que de galoper, les roues brûlent le pavé. Vous passez, vous êtes déjà bien loin, et vous dégagez avec un gros soupir votre cœur, accroché là-bas aux buissons disparus "chantants et florissants buissons, dit un vieil auteur, buissons, portant perles en la matinée, et sur le vespre, feuillage d'or".

Et cependant bien heureux êtes-vous, de ne vous pouvoir arrêter : car en passant, on admire ; en restant, on regrette. Moi, un jour, j'ai fait cette folie, d'en croire mes yeux et de rester. Le paysage était le plus séduisant du monde : la ville toute singulière, l'église du meilleur gothique, la promenade tapissée de mousse et mêlée de grandes herbes comme un bois sacré. Trompeuse enseignes ! Au portail de l'église, que je visitai d'abord, tous les saints étaient décapités, et l'on avait peint l'intérieur moitié en bleu de perruquier, moitié en rouge de cabaret ; à la place de l'orgue, présent magnifique d'une âme pieuse, détruit pendant la Révolution et fondu sur la motion expresse d'un étameur patriote pour en faire des cuillères destinées aux défenseurs de la patrie, une exécration manivelle jouait faux des airs du *Cheval de bronze* et de la *Muette*. Sur la promenade, nous vîmes des estimateurs municipaux, calculant le prix de ses arbres magnifiques, qu'il était question d'abattre et de vendre pour habiller *gratis* la garde nationale de l'endroit. Ces messieurs se montraient enchantés de leur idée. La promenade n'était point de leur goût ; ils la trouvaient irrégulière ; la garde nationale n'y pouvait manœuvrer ; ils préféraient de tout point un carré planté de tilleuls nains et difformes, où s'élevait à une autre époque l'*Autel de la patrie*.

Bref les vieux arbres furent condamnés, et je ne saurais dire combien de projets semblables fermentaient dans ces têtes municipales. Mais ce sont là de légères circonstances. C'est l'homme qu'il faut étudier pour comprendre à quel point la vie est devenue imbécile, fatigante, stupide

dans toutes ces petites localités. Là le journal,—toujours le journal, il faut le voir partout où quelque chose de bon se déruit,—là le journal règne ; il impose ses idées, ses passions, sa morale, sa littérature ; il divise, il irrite, il arme les uns contre les autres ces infortunés citadins, dont l'existence pourrait être si douce et qui trouvent moyen de se créer dans leurs bourgades presque autant d'ennemis acharnés et d'envieux qu'elle compte d'habitants. Oui, ce bourgeois que nous avons vu tout à l'heure en passant si bénin, si tranquille en apparence sur le piédestal de son gros ventre et de ses trois mentons, il a des ennemis, des envieux, il est envieux lui-même.

Il intrigue pour être quelque chose, quand Dieu lui permet de n'être rien ! Et vous ne pouvez imaginer les peines qu'il se donne, les angoisses qu'il endure, les avanies qu'il supporte, les mensonges qu'il fait pour être, que sais-je ! adjoint au maire ou capitaine de la garde nationale de ce chétif lieu.

LOUIS VEUILLOT.

DIPLOMATIE FÉMININE

Mme X.—Je crois être à la veille de réussir à avoir le chapeau que je désire. J'ai servi hier à mon mari un pauvre souper.

Mme XX.—Mais vous n'avez pas l'intention de le réduire à la famine ?

Mme X.—Oh ! non, mais voyez-vous, il n'y a rien que les maris aiment tant que de pouvoir poser en martyrs.

JUSTIFICATION

—Vous ne devriez pas mettre d'eau dans le lait que vous vendez.

—Mais... c'est pour noyer les microbes.

AU RESTAURANT

—Si monsieur trouve déjà le potage trop salé, qu'est-ce que monsieur dira de l'addition !

CRITIQUE

—Vous connaissez, sans doute (je vous le demande), le style souvent ridicule des romans-feuilletons ?

On y trouve des choses dans ce genre-là :

Le prince entra. Il était pâle, défait. Sa femme en le voyant devint livide.

—Vous ! fit-elle.

—Moi, dit-il.

Donnez vite.

—Quoi ?

—Le revolver.

—Quel revolver ?

—Le mien.

—Vous voulez vous battre ?

—Que vous importe ! dépêchez-vous...

—Mon Dieu ! Mon Dieu !

—Vous tremblez ?

—Moi ?

—Oui, vous.

—Mais, prince, vous êtes fou !

—Vous avez peur, maintenant ?

Et Maria (c'est le nom de la femme) dardait sur son mari ses yeux de vipère.

—Moi, peur ! fit-elle encore.

—Oui, vous avez, vous avez peur, etc...

On peut continuer ainsi indéfiniment. Cette scie peut durer des pages entières.

—Au profit de qui ?

—De l'auteur, pardi !

—Pourquoi ?

—Parce qu'il est payé à la ligne.

—Oui, c'est un procédé révoltant.

—J'en conviens, mais n'est-il pas plus révoltant encore, le procédé de ce monsieur qui, n'ayant pas le courage de faire un long article, utilise les procédés de ces romanciers, sous le fallacieux prétexte de les critiquer.

Et qui signe.

MODE A L'HORIZON



Pourquoi ces dames n'adopteraient-elles pas ce chapeau pour aller au théâtre ? Tout en contentant leur goût pour les formes élancées, elles ne gêneraient pas ceux qui sont placés derrière elles.

C'EST POUR RIEN



Colonstein. — J'ai acheté ces marchandises à des conditions merveilleuses.
Isaacs. — Quel est le prix ?
Colonstein. — Je ne l'ai pas demandé. Je les ai eues à soixante jours.

LA VOITURE ENGLOUTIE

*C'est qu'un pauvre cochi avec son conducteur
qui gravit un moment la montagne étouffée :
Des cornilles s'éplacent au fond de la rampe
Et de l'air somnolent le présage est mutuel...*

*Mais là-haut l'objectif se découvre, enchanteur,
Au postillon dont l'âme vibre ainsi qu'une aile !
L'attelage et le char, à sa voix fraternelle,
D'un même élan fougueux montent vers la hauteur !*

*Et soudain, oh ! ce cri de l'homme qui s'hébéte !...
L'essieu rompt, on entend comme un bruit de tempête,
L'équipage a sombré dans le val frissonnant...*

*Malheur !... Quel est le Doigt sinistre qui nous mène !
Tout à l'honneur, on touchait aux cieux — et maintenant ?...
Le Néant s'accroûtit sur l'Espérance humaine.*

LUCIEN BARDES.

LA MOUCHE

La gare Saint-Lazare est une gare gaie, en plein centre, à trois pas de l'Opéra et du Boulevard à cinq minutes des Champs-Élysées, à vingt minutes du bois de Boulogne. Dans la salle des Pas-Perdus, il y a toujours, faisant queue devant les guichets, une foule de jolies filles, en costumes clairs, avec des chapeaux merveilleux et des cheveux jaunes extravagants.

De tout ceci, il résulte que les voyages à Saint-Germain et à Versailles sont, pour l'observateur, de véritables parties de plaisir. Hier, j'avais, moi, à me rendre à Versailles et, fort de l'expérience acquise par une longue garnison dans cette ville, je me promenais, sans me presser de choisir un compartiment.

Je cherchais une jolie voyageuse. Je pourrais presque dire que je n'avais que l'embaras du choix : on dirait que la Compagnie de l'Ouest commande un service spécial. Mais, hélas ! je n'en voyais pas une qui fût seule.

J'étais donc assez perplexé lorsque, dans un des derniers compartiments de première, j'aperçus une petite femme brune — ce qu'on appelle la brune piquante — avec des yeux de velours, frangés de longs cils, une bouche un peu chuyotée et, au-dessus de la commissure gauche des lèvres, une petite mouche noire — ô souvenir du siècle dernier ! — que nos galantins d'an-

cêtres eussent certainement trouvée *assassine*. Elle avait une blouse en bengaline mais garnie de guipure, et sur sa tête était campé un grand chapeau avec des ailes blanches déployées qui donnaient à la voyageuse un peu l'aspect d'une walkyrie, mais d'une walkyrie gaie. A côté d'elle, un gros monsieur, décoré, moustachu, à l'air militaire et orné de sourcils terribles, lisait le journal ; mais, de temps en temps, il levait les yeux soupçonneux — des yeux de propriétaire qui défend son bien. Il était évidemment le mari.

Je montai dans le wagon et je m'assis discrètement en face du couple, mais dans le coin opposé. Bien que j'eusse esquissé un salut en entrant, je n'eus pas le bonheur d'obtenir le plus petit regard de la dame, qui paraissait distraite et penchait la tête en dehors de la portière, d'un air préoccupé, comme si elle attendait quelqu'un.

Le monsieur moustachu, au contraire, me rendit mon coup de chapeau le plus poliment du monde. Sans doute il me savait gré d'avoir laissé libre la place devant lui. Mais, au moment où le train allait partir, je vis arriver, haletant, un blond, très joli garçon, avec une serviette de maroquin sous le bras. Il échangea rapidement avec la dame un sourire d'intelligence, puis il s'assit en face d'elle.

— Tiens, tiens, pensai-je, cela va devenir intéressant !

Bien entendu, le gros monsieur, absorbé par la lecture de son journal, n'avait rien observé. Un coup de sifflet violent retentit, le train se mit en marche, et le blond, sans doute pour paraître occupé, se mit à feuilleter les pages d'un volumineux dossier contenu dans la serviette : mais, par moments, il levait les yeux, et alors il était facile de voir que la dame à la mouche souriait imperceptiblement. Il était vraiment impossible d'être plus imprudent, et ce petit manège, assez mal dissimulé, courait grand risque d'être remarqué par l'homme aux terribles sourcils.

J'ai, d'instinct, l'âme compatissante aux faiblesses humaines et je voulus donc, dans la mesure du possible, venir en aide aux amoureux et attirer l'attention du mari. Sous un prétexte futile, j'amorçai la conversation avec lui. Comme nous approchions d'Asnières, je lançai une réflexion qui me venait tout-à-coup à l'esprit :

— Et dire qu'on avait coupé ce pont en 1870 ! A quoi cela servait-il, avec le mont Valérien juste en face ?

— C'était idiot, me riposta le monsieur décoré. J'étais à cette époque officier d'ordonnance de l'amiral La Roncière Le Noury, et vous n'avez pas idée, monsieur, de toutes les bêtises qui ont été commises pendant ce siège de Paris. Figurez-vous...

Ici, le monsieur passa par-dessus le champignon pour se rapprocher obligeamment de moi, laissant la jolie brune toute seule en face du beau blond, et il continua un cours de stratégie en me montrant, avec de grands gestes, l'horizon magnifique, la Seine, formant comme un ruban argenté au bas des coteaux verdoyants de Courbevoie, et, tout au fond, dans une espèce de vapeur bleuâtre, Paris avec ses maisons et ses monuments, sur lesquels se détachait la silhouette gigantesque de l'Arc de Triomphe, déshonorée par des échafaudages, et le dôme doré des Invalides.

— Figurez-vous, continuait le monsieur décoré, que nous occupions le secteur de Clichy...

Mais je ne l'écoutais guère, car je voyais avec terreur que, profitant de ma manœuvre, nos deux amoureux s'étaient mis à chuchoter. Le dossier était toujours déployé sur les genoux, pour la forme, mais il était facile de voir que l'on ne s'en occupait pas du tout. Et le train filait, filait, et le soldat, tout entier à ses souvenirs, continuait son cours d'histoire militaire, que je feignais d'écouter avec un soin scrupuleux, de manière à attirer son attention du côté gauche de la voie.

Nous arrivons à Saint-Cloud, nous pénétrons sous le tunnel, et, dans l'obscurité complète, je crois, ma parole, entendre le bruit d'un baiser. Et, quand nous reparaissons à la lumière, je regarde le monsieur blond, qui s'était replongé dans la lecture de son dossier. Et voilà que, sur sa narine gauche, j'apercevais comme un drôle de petit point noir. Sapristi de sapristi ! C'était la mouche, la mouche assassine, qui, dans un contact inconsidéré, s'était décollée et était passée des lèvres de la voyageuse sur le nez du voyageur.

Je ne devais pas me préoccuper d'un drame épouvantable, car mon tacticien en chambre promenait un regard interrogateur et soupçonneux sur la dame, comme s'il lui eût trouvé dans la physionomie quelque chose de changé, sans trop savoir quoi.

J'aurais voulu souffler tout bas au beau blond : « Mais enlevez donc cette mouche accusatrice, malheureux ! enlevez donc cette mouche bien vite !... »

STRATÉGIE FÉMININE



I
Mme Philidor. — J'en suis certaine... Ce compte de \$25, va arriver demain et Philidor va faire une scène. Quoi imaginer ?...

II
...Tiens ! une idée. Un peu de stratégie et je parie que je vais le réduire au silence. Julie, vite ! mon chapeau et mon manteau...

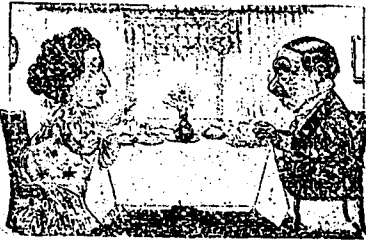
III
...Monsieur Ciseaux, je crois que mon mari vous doit quelque chose pour un complet et deux habits perdus en paris d'élection. Veuillez donc envoyer le compte demain matin...

STRATÉGIE FÉMININE -- (Suite)



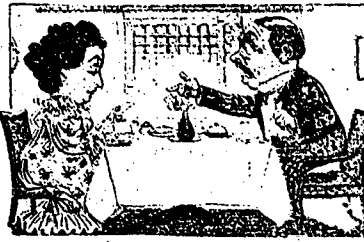
IV

... (Trois heures après.) Maintenant récapitulons. Je suis allé chez son tailleur, son chapelier, son corlomnier, son fournisseur de vins, son marchand de tabac et son chemisier. Ils vont tous envoyer leurs comptes demain matin.



V

M. Philidor (au déjeuner). --Sapristi ! Le courrier est volumineux ce matin.
Mme Philidor. --Ne te dérange pas. Je vais ouvrir les lettres pour toi.



VI

M. Philidor (après avoir lu la première). --Qu'est-ce ? Un compte de \$25. pour un chapeau à toi ! (L'écrit.) Ceci est souverainement absurde. Tu me ruines. Je ne te paierai pas, entends-tu ?
Mme Philidor (doucement). --Nous parlerons de cela plus tard. Voyons les autres lettres...

Par malheur, il n'y avait pas moyen à la distance où je me trouvais assis, et il me parut préférable de rappeler l'esprit du militaire sur la guerre de 1870... et sur les hauteurs de Viroflay. Mais c'est lui qui ne m'écoutait plus : il ricanaît dans sa grosse moustache d'un air sinistre en regardant le nez moucheté du monsieur blond ; quant à la femme pourpre, décontenancée, elle s'éventait désespérément : son trouble faisait peine à voir. Qu'allait-il se passer ? Quelle vengeance terrible le justicier allait-il tirer des coupables ? Allais-je assister, dans ce wagon étroit, à une provocation, à un pugilat, peut-être à une boucherie, à un carnage ?

Tout à coup, non sans une vive satisfaction, j'aperçus les trois petits îfs taillés en pain de sucre qui annoncent l'entrée dans la ville du Grand Roi, et un employé cria : "Versailles ! Versailles !" Le train s'arrêta. Je descendis, très décidé à ne pas m'éloigner du militaire pour savoir ce qui allait se passer. Mais jugez de ma stupeur lorsque je vis le blond et la dame qui s'en allaient bras dessus, bras dessous, tandis que le monsieur décoré me disait, en les regardant s'éloigner :

—Ils sont gentils. Je les connais. Ils demeurent tout près de chez moi, dans la rue Duplessis. Le mari est avocat. Ils sont en pleine lune de miel, monsieur, en pleine lune de miel, et ils se sont rudement bécotés sous le tunnel de Ville-d'Avray.

UN CURIEUX LAC

Les riches placers du Klondike ne sont pas la seule curiosité des pays traversés par le Yukon. Il y a dans l'Alaska, non loin de Dawson, un lac vraiment extraordinaire qui a été baptisé du nom de Salawik par son découvreur, le R. P. Tossi, missionnaire chez les sauvages. Ce lac, qui mesure environ 95 kilomètres de largeur, est peut-être le seul dans tout l'extrême Nord qui ne gèle pas l'hiver. On ne lui connaît pas de communication avec la mer, et cependant quand la marée monte sur les côtes de l'Océan Glacial, le niveau du lac s'élève pour s'abaisser aussitôt que la mer baisse. Cette sympathie avec la mer ne va pas cependant jusqu'à faire du Salawik un lac salé ; ses eaux sont excellentes à boire. Mais une de ses particularités autrement étonnantes est que sa température s'élève en hiver pour s'abaisser en été. Ainsi quand tous les cours d'eau du voisinage se congèlent de part en part, le lac Salawik devient chaud à se point qu'il est réellement plaisant de s'y baigner. Par contre, en été, ces eaux sont d'un froid qui transite.

Cette particularité lui vaut de devenir en hiver comme la Mecque de la gente poissonnière qui s'y rend en pèlerinage de tous les cours d'eau qui y aboutissent. L'affluence du poisson est telle qu'on peut s'y prendre à la main et en tuer une quantité considérable avec un bâton. De ce chef s'ouvre pour les mineurs une source d'approvisionnement sur laquelle ils n'avaient guère compté et qui contribuera puissamment, croyons-nous, à diminuer le prix de la vie, principalement en hiver, dans ces régions inhospitalières. Rien qu'en une heure, un homme peut s'approvisionner de poissons pour plus d'un mois et de poissons de la plus belle venue : saumons de 20, 30, 40 et 50 livres.

Il n'y aurait rien d'étonnant qu'on vit surgir un beau jour, sur les bords du lac Salawik, l'un de ces hôtels fashionables qui sont la gloire des places d'eau américaines.

COINCIDENCE

—N'avez-vous jamais remarqué que la taille des femmes a généralement trente pouces de circonférence ?

—Oui, et par une curieuse coïncidence le bras des hommes a généralement cette longueur.

La grande misère de ce temps, c'est de ne pas savoir être pauvre. J. MICHELET.



VII

...Voici un compte de ton tailleur pour \$250 ; un autre du chapelier pour \$45. Il y inclut les chapeaux perdus à la dernière élection...



VIII

(Encore plus méllamment.) Un autre compte du fournisseur de vins pour ce petit dîner que tu as donné aux "boys". Puis cet autre pour...



IX

M. Philidor (se levant avec un soupir furieux). --Chère petite, ne te fatigue pas à lire ces comptes. Je vais les apporter au bureau. Et puis voici les \$25. pour le chapeau. J'y pense, pendant que tu seras chez ta modiste, achète donc ce chapeau de théâtre qui te plaît tant.

CENTRE D'AFRIQUE

Premier anthropophage. C'est dégoûtant, il ne vient plus d'Européens dans nos parages : si ça continue nous n'aurons plus qu'à nous remettre aux herbages.

Deuxième anthropophage. Si on mettait une annonce dans le journal ?

LE POCHARD A SON CHAPEAU

Si je te ramasse je tombe, si je tombe tu ne me ramasseras pas ! ... j'te laisse !!!

NERVOSITÉ

S'est-il mis à genoux pour faire la grande demande ?

—Non. Il était si nerveux qu'il a marché sur la queue du chat et qu'il a piqué une tête dans le vide.

LE VÉRITABLE ARTICLE

—Avez-vous du pain qui soit bien blanc et léger ?

—Oui, nous en avons qui ne pèse que neuf onces à la livre.

DANS LE TEMPS COMME DANS LE TEMPS

—Pourquoi la victoire est-elle toujours représentée sous la figure d'une femme ? demanda Calino à son ami Guibollard.

—Tu comprendras pourquoi quand tu seras marié, lui répondit celui-ci.

RIEN QU'É CELA

—Non, monsieur, je n'ai pas le mal de mer, dit un passager au capitaine d'un ton plein de fierté, c'est le rotis de votre méchant bateau qui m'écoeure, voilà tout !

AU FOND DE LA RIVIÈRE

Le scaphandrier (à son assistant). Je reste encore un peu ici ; il y a là-haut un brouillard qui vous pénètre... je craindrais de m'enrhumer du cerveau.

IL S'AGIT DE S'ENTENDRE

—Vous ne sauriez croire, monsieur, ce que je suis heureux de voir la jeunesse atteinte de cette fièvre de production littéraire.

—Ah ! Monsieur cultive les belles-lettres, la poésie ?

—Pas précisément, je suis fabricant de sacs en papier pour marchands de pommes de terre frites.

LA LOI DES CONTRASTES

—Tiens, ce vieux Taupin ! Que fais-tu donc maintenant ! Tu as l'air lugubre...

—Je suis dessinateur humoristique. Et toi qui as l'air si gai !

—Je suis employé aux pompes funèbres.

CAUSETTE SUR LES FEMMES

(Pensées et Bons Mots recueillis par Jules Bourbonnière.)

La femme est le bien nécessaire du monde social parce qu'elle est comme la pierre angulaire de la famille. —Mme DROMOJOWSKA.

x

Les vieilles femmes galantes sont plus folles que les jeunes, et cela se comprend : elles le sont depuis plus longtemps.

x

Les femmes sont semblables aux chats, elles sont gracieuses, domestiques, et elles savent égratigner.

STRATÉGIE FÉMININE -- (Suite d'ici)



VII

...Voici un compte de ton tailleur pour \$250 ; un autre du chapelier pour \$45. Il y inclut les chapeaux perdus à la dernière élection...



VIII

(Encore plus méllamment.) Un autre compte du fournisseur de vins pour ce petit dîner que tu as donné aux "boys". Puis cet autre pour...



IX

M. Philidor (se levant avec un soupir furieux). --Chère petite, ne te fatigue pas à lire ces comptes. Je vais les apporter au bureau. Et puis voici les \$25. pour le chapeau. J'y pense, pendant que tu seras chez ta modiste, achète donc ce chapeau de théâtre qui te plaît tant.

COMPTABILITÉ CAPILLAIRE



—Encore un cheveu dans mon potage, ce ne peut être de moi, je viens de le recompter.

LA PETITE NINI

LÉGENDE

*Au jour du repos, un dimanche,
Deux chérubins, enfants des cieux
Regardaient une rose blanche
Croissant près d'un lis rickieux.*

*Dieu qui voit tout eut un sourire
En les entendant ainsi dire :
Il prit la rose, il prit le lis
Dans sa tunique aux rastes plis,*

*“Moi, disait l'un, j'aime la rose !”
“Et moi, disait l'autre, le lis !”
Chacun défendait sa cause
Et l'on pouvait craindre un conflit.*

*—La grâce qui touche et qui charme,
Avec la beauté qui désarme —
Et dans son amour infini
Pour les unir il fit... Nini !*

L'Indépendance de Dewey

Il y a des gens qui font tout leur possible, et même l'impossible, pour conquérir la popularité...

Et une fois qu'ils sont en possession d'icelle, ils la conservent avec le soin jaloux qu'un avare a pour son trésor.

La popularité, c'est la gloire en gros sous !

disait Victor Hugo qui, cependant, ne négligeait rien pour soigner la sienne... sans préjudice de ses droits d'auteur...

Un homme qui ne semble pas avoir la même préoccupation, en ce qui concerne du moins la popularité, c'est l'amiral américain Dewey qui remporta l'année dernière, à Manille, une victoire, en somme assez facile, sur l'escadre espagnole...

Quand je dis qu'il n'a pas le plus mince souci de sa popularité, je me trompe !... Il s'ingénie à la perdre aussi obstinément que d'autres s'efforcent de l'accroître.

Devenu un des héros de l'impérialisme américain, le grand favori du jingoïsme yankee, on lui décerna, à son retour dans la mère-patrie, les honneurs du triomphe.

Il eut une popularité bruyante et qui n'était pas exclusive de ces gros sous dont parle le poète.

Ce sont, là-bas, des gens pratiques, et il ne leur répugne pas de monnayer la gloire, ce dont je ne saurais les blâmer.

Avec le produit d'une souscription publique, les compatriotes et les admirateurs de l'amiral achetèrent une maison.

Le vainqueur accepta... et rétrocéda l'immeuble, prix de la victoire, à sa femme.

Le comité qui s'était chargé de recueillir les fonds demanda au triomphateur des explications qu'il se refusa à fournir.

Il avait fait cadeau de la maison... comme il l'aurait mise dans la corbeille de la jeune épouse... — car il faut dire qu'il venait de se marier tout récemment.

Pour un peu, l'amiral eût déclaré :

La maison est à moi... j'en fais ce que je veux !

Sans même considérer qu'il eût pu en faire un plus mauvais usage, les souscripteurs prirent fort mal cette acte — notarié — de galanterie conjugale, et ils vont jusqu'à redemander leur argent.

Les journaux entonnent un concert qui n'est pas de louanges, mais l'amiral n'en a cure, ainsi qu'il convient à un homme que les tempêtes de l'Océan ont bronzé depuis longtemps...

Il vit confortablement, dans l'immeuble en question, auprès de sa femme, sans s'attrister de voir ainsi sa popularité évanouie.

Dans tous les cas, il ne rend ni la maison, ni l'argent.

Heureux qui, retiré dans le temple des sages,
Voit en paix, sous ses pieds, se former les orages !

Car c'est un sage... il n'y a pas à dire le contraire !...

La popularité s'en va ; une maison, ça demeure — comme son nom l'indique, — et ne se rend pas.

TERRIBLE CHATIMENT

Dans une soirée, une affreuse vieille demoiselle reste isolée dans son coin. Tout à coup, on attend un grand bruit.

—Lâchez-moi ! s'écrie le jeune Gatién, que deux messieurs entraînent malgré lui en lui chuchotant :

—Ah ! mon chéri ! Ça t'apprendra à refuser un service de cinq malheureux dollars à des amis éprouvés...

Puis, s'inclinant devant la délaissée :

—Mademoiselle d'Antan, notre ami Gatién brûle du désir de vous être présenté.

A LA SALLE D'ARMES

—Et vous, monsieur, tirez-vous l'épée ?

—Assez, pour être témoin...

ENTRE COURTIER ET CONFESSEUR

—Dites-moi bien tout, mon fils : ayez confiance en Dieu et vos bonnes actions seront comptées à votre actif.

—Hélas ! mon père, répond le financier, je n'en ai jamais eu que de mauvaises, et mon bilan ne comporte qu'un passif !

ENTRE AMIS

—Très distinguée, la petite brune. Tu l'as connue dans le monde ?

—Non, en tramway.

LA NUIT TOUS LES CHATS SONT GRIS

A la tombée de la nuit, un professeur de l'Université, cherchant à lire le nom d'une rue qui s'efface dans l'obscurité, s'approche d'un individu :

—Pardon, mon ami, je suis incapable de lire le nom de cette rue. Pouvez-vous me le dire ?

L'autre regarde, hésite et finit par dire :

—Moi non plus, je ne sais pas lire.

PAS MÊME CELA

—La civilisation n'a pas fait grand-chose pour les Indiens, après tout.

—C'est vrai ; ils ne distillent pas même leur eau-de-feu.

L'EXCEPTION

—Ah ! ah ! Pris de dyspepsie, hein ? Et que mangez-vous ?

—De tout, excepté ce qui est mangeable.

ETHNOLOGIE ILLUSTRÉE



BARBARIE ET CIVILISATION.

FEUILLETON DU "SAMEDI", 27 JANVIER 1900 (1)

L'Enfant du Mystère

XV

MARCEL.

(Suite)

N'y avait-il pas de quoi faire réfléchir le pauvre Marcel ! Ainsi donc, la destinée ne lui réservait que des emplois incompatibles avec son caractère.

Lui, si peu pratique, si passionné d'idéal, il aurait pour mission de prêcher le contraire de ce qu'il pensait ; on lui infligerait l'horrible corvée d'endurcir le cœur d'enfant, de lui fermer les yeux sur les souffrances humaines, de lui enseigner le culte du Moi, d'en faire un exploiteur de ces masses méprisées par son père !

C'était à y renoncer d'avance.

Mais peut-être Don Juan Lardiguez, misanthrope aigri par la maladie et par quelque chagrin intime, s'exagérât-il les travers de son cousin d'Amérique !...

Cette supposition rendit un peu de courage à Marcel.

Il s'y rattacha par amour d'Augusta.

Pour vivre auprès d'elle, que ne supporterait-il pas, s'il ne s'agissait que de lui-même ; mais agir contre ses principes, se maintenir en place à force de concessions hypocrites, sa nature d'honnête homme le lui interdisait.

Il en était si préoccupé qu'il ne chercha même pas à pénétrer le sens du rébus par lequel se terminait le billet de Don Juan Lardiguez. Il considérait cet Espagnol comme ne jouissant pas de tout son bon sens et rien ne l'étonnait de sa part.

Quelques jours après, ce fut avec une émotion indescriptible que, présenté par Briollet, il affronta le terrible Clakay.

L'Américain les reçut dans la somptueuse pièce qui lui servait de bibliothèque et de cabinet de travail.

Il était assis devant son bureau et compulsait des papiers.

Au-dessus de son bureau se trouvait une haute et large vitrine, renfermant les innombrables dossiers des affaires dans lesquels il avait engagé des capitaux :

— Bonjours, messieurs, dit-il d'un ton bref, hautain. Veuillez vous asseoir, je suis à vous dans un instant.

Et, rapidement crayon à la main, il acheva l'addition d'une interminable colonne de chiffres.

— Trois millions cinq cent douze mille quarante-trois francs, murmura-t-il, c'est bien cela.

Puis, tout haut :

— Messieurs, je suis à vous. Quel dur métier que celui de Crésus ! Il y a des jours où j'envie le sort du commissionnaire du coin de rue, qui fume sa pipe sans penser à rien en attendant la clientèle. Tous les matins, levé à la pointe du jour, j'en ai pour jusqu'à midi à me noyer dans ces paperasses. Je déjeune en deux temps, je vais faire un tour à cheval, je ronte et je me remets à la besogne jusqu'au dîner ; et cela, dimanches et fêtes.

Il termina sa jérémiade de veau d'or par ces mots qui donnèrent le frisson à Marcel :

— Je voudrais être de dix ans plus âgé pour me reposer sur mon fils du soin des affaires.

Ce disant, il dévisagea d'un coup d'œil le protégé de Briollet.

Celui-ci se leva et, désignant Marcel :

— J'ai l'honneur de vous présenter l'ami dont je vous ai parlé et qui a dû vous être recommandé par Don Juan Lardiguez, votre cousin.

— Parfaitement, et j'en ai pris bonne note. Monsieur Marcel est bachelier ?

— Oui, monsieur, bachelier ès lettres, répondit le postulant.

— J'aimerais mieux ès sciences ; car les lettres, on pourrait fort bien s'en passer, à la rigueur. N'insistez pas : je donnerai à Arthur des professeurs spéciaux de comptabilité et de mathématiques. Vous aurez simplement à lui apprendre à parler et à écrire français. Vous le surveillerez pendant qu'il fera ses devoirs ; enfin, vous prendrez le plus souvent vos repas avec lui. Par exemple, je ne saurais trop vous recommander la sévérité à son égard. Je tiens à être informé de toutes ses fautes. J'ai été élevé à la baguette et j'entends que mon fils subisse le même régime. C'est dans son intérêt : les hommes forts ne se fabriquent qu'à coups de trique. Celui qui ne

sait pas obéir ne saura jamais commander. Arthur est une de ces natures molles qui vous glissent dans les doigts. Il baguenauderait du matin au soir si on le laissait faire ; sans sa peur qui le gêne outre mesure et flatte son penchant à l'oisiveté, je le foudroierais dans un de ces collègues d'Angleterre, d'où l'on sort brisé ou athlète. Tâchons de le régénérer, secouons-le ferme, vous m'entendez, monsieur Marcel ?

Le poète se força pour approuver d'un signe de tête ; sa bouche se refusait au mensonge.

— Très bien, fit Clakay, à qui cette adhésion tacite avait suffi. Maintenant, il me reste à vous faire connaître les conditions : vous aurez cinq cents francs par mois, la table et le logement. Je dois vous prévenir qu'on se lève à six heures du matin, été comme hiver. Votre premier soin sera de faire répéter à Arthur les leçons apprises la veille sous votre direction. Vous l'accompagnerez dans ses promenades. Savez-vous monter à cheval ?

— Non, monsieur.

— Pas possible ! à votre âge ! Eh bien, vous en serez quitte pour aller tous les jours au manège jusqu'à ce que vous soyez d'aplomb en selle. Naturellement, je prends à ma charge vos frais d'apprentissage. Bref, ces conditions vous vont-elles ?

Marcel inclina de nouveau la tête.

— Mon valet de chambre dit le nabab, va vous conduire à votre appartement. Pour aujourd'hui, installez-vous.

« A cause de notre deuil, je ne reçois personne, cela me permet de vous inviter à ma table. Vous ferez connaissance avec votre élève.

L'affaire réglée, l'Américain se tourna vers le reporter :

— Eh bien, monsieur Briollet, désespérez-vous donc de retrouver le sauveur d'Augusta ?

— Oui, monsieur. J'estime que ce doit-être un de ces rares gentlemen incapables de tirer gloire et encore moins profit de son héroïsme.

— Regrettable, monsieur Briollet, regrettable... J'aurais eu plaisir, oui, je le dis comme je le pense, j'aurais eu plaisir à mettre une centaine de mille francs dans la main de ce jeune homme en lui disant : « Merci, et si jamais vous avez besoin d'argent pour une affaire sérieuse, comptez sur moi. » Toute peine mérite salaire. C'est le privilège du riche de pouvoir récompenser les services à leur valeur.

Il eût été difficile de tenir un langage plus contraire aux sentiments de Marcel.

Le poète en rougissait de honte pour cet indigne favori de l'aveugle Fortune.

Briollet lui-même, si habile à déguiser sa pensée, à hurler au besoin avec les loups, ne trouvait pas un mot d'approbation.

Quant à William Clakay, il n'était pas homme à s'arrêter longtemps sur des questions de sentiment.

Il se leva et, tendant au reporter son étui de cigarettes :

— Je vais vous faire voir, monsieur Briollet, mon fameux tableau de Julien Lartigue : un coucher de soleil sur les bords de la Creuse. Je l'ai payé soixante-quinze mille francs aux onchères. Il me suit dans toutes mes installations ; je ne saurais m'en passer.

Sans daigner accorder un regard à Marcel, il entraîna le reporter au fond de la salle, où était accroché le tableau.

Et pendant que ce nabab, gonflé de sottise, exaltait les mérites de Julien Lartigue, le fils du grand peintre se voyait déjà traité, devant le chef-d'œuvre de son père, comme un homme à gages avec qui le maître évite de se familiariser.

Briollet en fut si froissé qu'il crut devoir infliger une leçon au millionnaire.

Appelant Marcel :

— Approchez donc, mon cher ami, dit-il ; vous ne trouverez rien d'aussi beau dans l'École moderne, pourtant si fertile en paysagistes.

Le précepteur s'avança en remerciant du regard Briollet.

Il contempla longuement, avec pitié, l'œuvre que son père avait vendue jadis pour un morceau de pain et qui, maintenant, faisait toute la gloire d'un Clakay.

Il avait peine à renfoncer ses larmes.

Fort heureusement, l'Américain ne lui demanda pas son avis ; sans quoi il n'aurait pu lui répondre que par un sanglot.

Toutes les attentions du millionnaire étaient pour Briollet, qu'il traitait avec les égards qu'on a pour les journalistes, principalement pour les reporters, dans le Nouveau-Monde.

Il noussa l'amabilité jusqu'à l'inviter à dîner, disant :

— Ma fille serait si contente de vous voir. Elle est allée au temple prier pour le repos de l'âme de ma pauvre belle-sœur.

Le reporter déclina l'invitation en prétextant une enquête urgente à faire pour son journal.

Il se retira après avoir glissé ces mots à l'oreille de Marcel :

— Courage, ami !

En lui-même, il pensait :

— Le pauvre garçon ne restera pas vingt-quatre heures au service de cet Américain.

Malgré toute sa perspicacité, Briollet se trompait.

(1) Commencé dans le numéro du 23 décembre 1899.

Des mois se passèrent et Marcel conserva son emploi de précepteur, y faisant preuve, par amour d'Augusta, d'un héroïsme de beaucoup supérieur à celui qu'il avait montré à la catastrophe.

Nous le reverrons bientôt à l'œuvre.

XVI

JACQUES BRÉMOND

De tout temps et en tous quartiers on a cultivé les jeux de hasard. Mais c'est surtout sous le second Empire que florissait le tripot au Quartier Latin.

De deux heures de l'après-midi à deux heures du matin, des enrégés se réunissaient en certaines brasseries du boulevard Saint-Michel et des rues adjacentes pour y jouer le baccara.

A peine prenaient-ils le temps de souper.

La plupart étaient des étudiants.

Le reste se composait, à part quelques dévoyés, d'escrocs et de filous.

Le jeu de hasard, prohibé par la loi de 1836, s'étalait publiquement, marchant de pair avec la prostitution.

Dans une brasserie de la rue Monsieur-le-Prince, la salle du fond réservée au tripot n'était séparée de l'entrée que par un simple rideau.

C'est dire que le tenancier n'avait rien à redouter de la police.

Laisser à ses vices la jeunesse pensante est une des ficelles du régime du Sabre. La bourgeoisie faisait bien ses affaires; pourquoi ses fils auraient-ils réclamé des libertés alors qu'ils avaient celle de risquer au jeu des écus si facilement gagnés?

Quand, à deux heures du matin, le sergent menaçait de verbaliser, entre deux bocks sifflés sur le pas de la porte, joueurs et joueuses partaient sous la conduite d'un malin et allaient reprendre la partie en quelque bouge loué à la nuit.

De temps à autre, la police faisait irruption dans ces enfers, dressait procès-verbal, arrêtait un ou deux grecs avérés et expédiait à Saint-Lazare les filles égarées au baccara. Quand au reste de la bande, on se contentait de son attestation et on le revoyait se faire plumer ailleurs.

Le délinquant passait en correctionnelle, attrapait une amende et, en cas de récidive, quelque mois de prison; mais, chose étrange! on le revoyait, dès le lendemain, au Quartier, racolant de plus belle pour sa cagnotte.

Que de belles organisations se sont atrophiées dans ces repaires! Que de suicides! Que de hontes!

Les angoisses du siège n'arrêtèrent même pas le jeu. On s'acharnait au baccara dans les environs de la Sorbonne alors que tombaient des obus envoyés comme cartes de visite par des officiers allemands qui connaissaient à fond leur Paris.

Le pli fatal était pris.

Aucun changement de régime gouvernemental ne pouvait plus rien contre le jeu, dont la plaie gangréneuse va toujours s'aggravant.

Sous prétexte de dérivatif, l'autorité tolère, dans certains cercles, le jeu de hasard tout en le surveillant. C'est là qu'on a vu sombrer — des procès retentissants nous l'apprennent — l'honneur de familles illustrées jusque sur les champs de bataille. Dieu nous garde de faire des personnalités, de réveiller de pénibles souvenirs!

Malgré des tolérances que rien ne justifie et qui s'obtiennent à la faveur, en récompense des services les plus louches, les enfers n'en pellèrent pas moins.

Et le pire c'est que les joueurs ne se recrutent plus seulement parmi les privilégiés: le peuple, le pauvre peuple a maintenant ses tripots ouverts en plein vent, sous la face du ciel.

Rien n'empêche l'ouvrier de risquer sa paye, le dimanche au champ de Courses; de même pour le petit employé; autant de malheureux voués à la misère, sinon à la correctionnelle, aux assises!

Le mal est si profond que l'honnête homme qui ose le signaler est traité de rétrograde, de *naseur*, d'empêcher de spéculer en rond.

Paris pullule de rastaquouères, ignobles racoleurs embusqués sur le chemin de la jeunesse pour l'entraîner au jeu sous toutes ses formes.

Fatalement, dans un milieu aussi agité que le Quartier latin. Jacques Brémond, livré à lui-même, sans famille, sans guide, et nauti d'une petite fortune en argent mouillé, devait succomber à la tentation.

Orgueilleux et vaniteux tout à la fois, enclin à se donner des airs de supériorité, il faisait sonner son organe dans les brasseries.

Un étudiant étranger, Alexandre Pelligrani, complètement ruiné

et ne vivant plus que d'expédients, le remarqua, s'insinua par la flatterie dans sa confiance et le présenta à une société de fils de famille réunis pour jouer entre eux au baccara dans une salle de restaurant, salle fermée à tous ceux qui ne faisaient point partie de cette estimable association.

Jacques Brémond était ravi de se trouver en si bonne compagnie.

Sa qualité d'élève à l'Institut-Agronomique lui valut d'être admis à l'unanimité à la table de jeu.

Sur le conseil d'Alexandre Pelligrani, il s'était donné comme étant l'héritier d'un des plus riches agriculteurs de la Touraine.

Par un phénomène singulier, le fils de Rassajou se comporta, dès le premier soir, en véritable praticien du jeu.

Quelques minutes lui suffirent pour apprendre les combinaisons du baccara.

Et, sans plus tarder, il s'engagea dans la lutte.

Il y trouva l'acre jouissance recherchée par ces vulgaires ambitieux que, seuls, les biens matériels font vibrer.

Et, pour son malheur, le hasard favorisa ce début audacieux.

Mystère inexplicable: il en est presque toujours ainsi pour les joueurs inexpérimentés. C'est à croire qu'un malin génie gouverne à sa volonté la Dame de Pique et se plaît à attirer, par les séductions du gain, ses innocentes victimes dans le gouffre.

A deux heures du matin, Jacques Brémond sortait du tripot avec deux mille francs de bénéfice sur lesquels Pelligrani lui emprunta vingt-cinq louis.

Il reprit en triomphateur le chemin de son domicile.

— Si Marcel, disait-il, n'est pas encore couché, je vais l'épater.

On sait que le jeune poète occupait, sous les combles, une mansarde meublée sommairement par son vieux maître, M. Lambert.

Il était encore plongé dans ses livres, à la lueur d'une petite lampe à essence, lorsque Jacques frappa à sa porte.

Il ouvrit sans précipitation, n'étant guère à être dérangé dans ses veillées studieuses.

Une immense satisfaction éclatait sur la physionomie du joueur.

Le poète lui décocha cette épigramme:

— Bon Dieu! comme tes yeux luisent: tu as fait la conquête d'une duchesse ou un heureux coup de Bourse.

Pour toute réponse, Jacques tira de sa poche une poignée de pièces d'or qu'il étala sur la table.

La vue de ce butin ne produisit aucun effet sur le poète qui pourtant, ce soir-là, avait dîné d'un petit pain trempé dans du bouillon.

— J'ai fait la conquête de dame Fortune, déclama Jacques, et ses premières faveurs se montent à deux mille francs, sur lesquels j'ai prêté vingt-cinq louis au gentleman qui m'avait présenté à elle.

— Tu as joué?

— Au baccara; c'est très amusant.

— Malheureux!

— Moins malheureux que je ne l'étais ce matin, puisque j'ai deux mille francs de plus dans mon escarcelle.

— Moins vingt-cinq louis que tu as prêtés à un gentleman qui ne te les rendra jamais.

— Mets-toi à ma place.

— Non, non, j'aime mieux la mienne.

— A ton aise, fit Jacques en se pinçant les lèvres. Je ne pouvais pourtant pas refuser cinq cent francs au gentleman qui m'avait fourni l'occasion d'en gagner deux mille.

— Tu as bien fait, reconnut Marcel, surtout si ce chambellan de la Fortune était déçavé. Un joueur a toujours besoin de vingt-cinq louis. Toi, au moins tu n'es pas joueur.

— Parfaitement si! Je m'ignorais cet agréable vice; maintenant je n'en puis plus douter. Enfin, ça y est, c'est comme ça! Et ma première bataille ayant été une victoire, je veux que tu en profites. Prends dix beaux louis dans le tas; ça te permettra, ô rêveur! d'acheter des bouquins sans serrer la bouche de ton pantalon.

Marcel le remercia; mais il n'était pas homme à profiter d'un gain auquel le travail était étranger.

— Ton refus, dit Jacques en se levant, est encore une leçon de morale. Tiens! tu devrais te faire marchand de bons conseils. Improvise-moi donc un petit sermon pour t'exercer. Maintenant que je tiens la *braise*, le *pognon*, le *sac*, je suis tout disposé à jouir de ton éloquence.

Marcel l'invita à se rasseoir.

— Tu m'autorises à te dire ce que je pense du jeu et des joueurs? demanda-t-il.

— Vas-y!

Marcel avait déjà réfléchi sur ce triste sujet, comme sur tous ceux qui peuvent intéresser le romancier et l'auteur dramatique. Son sermon était prêt.

Il le résuma en un style simple et familier.

Il prouva que le jeu était contraire à toutes les lois divines et humaines; puis il en montra les fatales conséquences.

— Si j'étais capable de haine, dit-il, si j'en voulais mortellement à quelqu'un, ce dont je me sens incapable, je ferais pis que de le martyriser, de le tuer, je le rendrais joueur.

—Singulière vengeance que celle dont peut bénéficier l'ennemi !

—Mon pauvre Jacques ! on perd tout au jeu : son argent, d'abord, puis la notion de la valeur de l'argent et enfin celle du mal et du bien. Un joueur en veine peut être comparé à un bourreau qui jouirait des spasmes de sa victime : la joie de l'un n'est faite que du désespoir de l'autre. Encore s'il savait profiter de son bénéfice, en tirer un instrument de travail ! mais ce gain si facilement acquis, il le gaspille en plaisirs ignobles. Arrive la déveine persistante, implacable, fatale, il devient la proie des usuriers et le fléau de ses meilleurs amis, il glisse peu à peu sur la pente qui conduit de la mendicité à l'escroquerie et de l'escroquerie au crime.

Marcel l'avait écouté sans l'interrompre.

Il était livide.

Une flamme de colère brillait dans ses yeux.

—Je m'attendais à ses grandes phrases, dit-il d'une voix sourde. Tu aurais mieux fait de les réserver pour ton prochain roman. Alors, tu ne veux pas de mes dix louis ? . . .

—Je les aurais acceptés avec plaisir si tu les avais gagnés au travail.

—Bon Dieu ! mais c'est un travail et un rude travail que le baccara ! Sur ce, je reprends ma galette et je vais me coucher pour être frais et dispos demain matin à l'Institut-Agronomique. Car vois-tu, moi, je suis sérieux : j'entends faire deux parts de ma vie, l'une pour le travail ; l'autre pour le plaisir. Et je ne cesserai de travailler que lorsque j'aurai assez d'argent pour me livrer, sans compter, à toutes mes fantaisies.

Marcel ne releva pas la sottise de cette profession de foi.

—Excuse ma rude franchise, lui dit-il, et . . . bonne nuit ! Il est trois heures passées, comment feras-tu pour aller ce matin à l'Institut-Agronomique ?

—J'y serai, comme tous les jours, et l'un des premiers.

Jacques Brémont ne se vantait pas en affirmant sa ponctualité au travail.

Doué d'une intelligence, d'une mémoire merveilleuse, il comptait sur sa santé de fer pour mener la vie en partie double.

Le malheureux n'était pas moins régulier au tripot qu'à l'École. Étrange nature !

La dame de pique avait pour lui tant d'attraits qu'il faisait fin de toutes les distractions chères à la jeunesse : le théâtre ne le tentait nullement, la musique lui produisait l'effet d'un bruit quelconque, il restait insensible aux merveilles des arts plastiques.

En revanche, aucun fils de famille n'était mieux vêtu que lui. Il savait la puissance de l'habit sur l'esprit du vulgaire.

Il se cramait comme un hobereau en partie de plaisir.

Il aimait la chère abondante et surtout bien arrosée.

Il buvait sec et ne se grisait jamais.

Le seul rêve caressé par ce vulgaire ambitieux, c'était la fortune.

Il jouait non pour le plaisir que le joueur éprouve à tenir des cartes en main, à "peloter le carton" comme on dit, mais dans l'unique espoir du gain.

Sa chance se maintint avec une persistance inouïe pendant six mois et il fut le seul à ne pas s'en étonner.

Jacques Brémont avait gagné cinquante mille francs et cela ne lui suffisait pas.

Il caressait toujours l'idée d'aller chercher fortune en Amérique et entassait fiévreusement de l'or pour s'en faire une arme dans la lutte pour la vie.

Sa réussite trop constante lui attira des jalousies féroces.

Au jeu on ne s'étonne jamais de voir un déveinard vider son escarcelle sur le tapis vert.

On apporterait là toute une fortune et on s'en débarrasserait, en une seule et même séance, au profit de l'honorable société, que personne n'y trouverait rien de surnaturel.

Mais qu'un favori de la fortune s'obstine à décaver ses partenaires, bien vite c'est à qui le soupçonnera de tricherie.

Fatalement, Jacques Brémont, le veinard par excellence, — à ses débuts, — devait passer par cette épreuve.

Il ne pouvait toucher les cartes sans sentir peser sur lui les regards acérés de ses compagnons.

On observait tous ses mouvements.

On ne le perdait jamais de vue ; on suivait ses mains, dans l'espoir de les surprendre en flagrant délit d'escamotage.

Quant à lui, il était loin de se douter qu'ils en voulaient à son honneur.

Leurs airs déconfits, leurs réflexions malveillantes, il les attribuait à l'envie ; il n'y voyait pas plus loin.

Il souriait à leurs sarcasmes, enchanté, au fond, de les torturer sous le fouet de sa veine.

Mais il n'oubliait rien, et si l'un de ceux qui lui avaient témoigné de l'hostilité se laissait aller à lui emprunter quelques louis, il ne manquait jamais cette occasion de l'humilier.

—Volontiers, disait-il, mais pas avant que je m'en aille. Je ne suis pas assez neuf pour prêter des armes contre moi.

Il était sans pitié pour ceux qui, lui devant de l'argent ou ayant

perdu contre lui sur parole, ne s'acquittaient pas dans les vingt-quatre heures.

Il les écrasait d'une réclamation à haute voix, devant tous.

C'était, pour ce cœur d'ambitieux, une joie intime et profonde que de rabaisser ces fils de famille, ces privilégiés à qui rien n'avait manqué à leur naissance et qui se laissaient vivre sans autre souci que de satisfaire leurs passions.

Il s'était fait une loi de ne venir au jeu qu'avec une certaine somme.

Dès qu'il l'avait doublée, il faisait charlemagne. La perdait-il, prudemment il s'en tenait là et se retirait de même.

Seule méthode qui puisse retarder la catastrophe réservée à tous les joueurs, sans exception.

Un soir, comme Jacques sortait de l'Institut, il fut abordé par Pelligrani, le rastaquouère qui l'avait présenté au tripot.

—Bonjour, cher ami, lui dit l'aventurier. Vous croyez peut-être que je vous rapporte vos cinq cents francs ? . . .

—Je croirai quand je verrai, comme dit la chanson.

—Hélas ! je suis brouillé avec la veine depuis que vous êtes devenu son favori. Je me fais décaver toutes les nuits, avec une remarquable régularité, dans un club des environs de la Bourse.

—Mais ce n'est point de cela qu'il s'agit. J'ai à vous parler d'une chose très grave qui vous intéresse personnellement.

Et, sans façon, le rastaquouère passa son bras sous celui du "cher ami".

Très intrigué, Jacques le laissa faire.

—Je vous écoute, dit-il.

—Oh ! fit Pelligrani, je ne puis vous conter cela dans la rue. Si nous entrons quelque part . . . Dans un restaurant, par exemple ? . . .

Le malheureux avait faim.

—J'allais tout justement dîner, dit Jacques, et si vous voulez bien accepter mon invitation.

—Si je veux bien ! Ah ! mon cher ami, le diable vous préserve d'une guigne pareille à la mienne.

Jacques le conduisit à son restaurant.

Pelligrani se mit à table avec une satisfaction évidente.

Depuis le potage jusqu'au dessert, il ne souffla mot de la confidence annoncée.

Il n'ouvrait la bouche que pour y introduire avec précipitation des réconfortants.

Jacques pensa qu'en fait de "chose grave", Pelligrani n'avait eu que ce dîner en tête.

Il attendit patiemment la confidence.

On servit le café.

Pelligrani sortit de sa poche un élégant porte-cigares et le tendant à son amphitryon :

—Permettez-moi de vous offrir un excellent havane. Quelle drôle de chose que la vie ! Je connais à Paris cinq cents individus capables de m'offrir un cigare ou l'apéritif ; mais pas un d'eux n'aurait l'idée de m'inviter à dîner, encore moins de me payer mon loyer. Tel que vous me voyez, je suis sans domicile. J'habite, ou plutôt j'habitais en garni ; mon logeur m'a refusé ma clef, avant-hier, sous prétexte que je lui dois quatorze mois de loyer.

—Et où avez-vous couché, la nuit dernière.

—Au club, dans un fauteuil. La partie n'a fini qu'à sept heures du matin . . . heureusement.

—Comment allez-vous faire ?

—C'est bien simple : je vous emprunterai cinq louis et j'attendrai des temps meilleurs.

Tant d'aplomb fit sourire Jacques qui, pour une fois, se montra généreux.

Il glissa un billet de cent francs entre les mains du rastaquouère.

—Alors, dit-il c'est là tout ce que vous avez de si grave à me couler dans le tuyau de l'oreille ? . . .

—Pardon, mon cher ami, je ne suis pas de ces vulgaires besogneux qui empruntent tous les masques pour arriver à leurs fins. La confidence que j'ai à vous faire n'est pas médiocre.

—Et elle m'intéresse personnellement ? . . .

—Écoutez-moi bien et surtout n'allez pas vous emballer.

Avant de s'expliquer, le rastaquouère se versa un petit verre de fine champagne, en dégusta la moitié et fit claquer sa langue.

—Figurez-vous, mon cher ami, dit-il enfin, que, me trouvant mercredi dernier au dîner gratuit du club, — dîner hebdomadaire, hélas ! — j'avais pour voisin de table l'un des fils de famille à qui je vous ai présentés au Quartier Latin.

—Eh bien ? fit Jacques, avec la tranquillité d'un homme qui croit n'avoir rien à se reprocher.

Pelligrani commença par vider son petit verre jusqu'à la dernière goutte.

—Savez-vous, dit-il, ce que ce fils de famille pense de vous ?

—Oh ! cela m'importe peu.

—Erreur ! vous ne vous doutez même pas, dans votre simplicité, de l'opinion que ce beau monsieur et ses camarades se sont faite de votre caractère,

Cette insinuation fit sortir Jacques de sa sérénité.

—Expliquez-vous, précisez ! dit-il sèchement.

—Ces gens-là, mon cher ami, sont tous convaincus que vous les volez, mais que vous êtes un prestidigitateur si habile qu'il est impossible de vous prendre sur le fait. Ils vous surveillent, décidés à vous exécuter à la première occasion.

—Ah ! les gredins ! s'écria Jacques.

Il garda un instant le silence.

Son agitation se traduisait par des mouvements fébriles.

—Voulez-vous un conseil ? demanda Pelligrani.

—Je doute que vous en ayez un bon à me donner.

—Un qui vous plaise, vous voulez dire. Brave jeune homme, vous en êtes encore à la période où l'on tient par-dessus tout à son honorabilité. La chance vous sourit et vous préserve, par ses largesses, des tentations que le besoin d'argent fait naître dans l'esprit le mieux doué, le cœur le plus ingénu...

—Vous marchez fièrement, la tête droite. Aussi, vous voilà tout ému par ma révélation et vous ne projetez rien moins que d'aller dire leur fait à vos calomnieurs.

—Prenez garde : si vaillant que vous soyez, vous ne pouvez rien contre le nombre. Le mieux est de fuir ce monde-là comme la peste et de placer en valeurs de tout repos l'argent que vous lui avez légitimement gagné.

—Je vous ai initié au jeu, vous n'en connaissez encore que les avantages matériels ; n'attendez pas le revers de la médaille.

—Restez sur votre veine et vous vous assurerez un avenir tranquille.

—Moi aussi, j'ai été honnête joueur ; moi aussi, j'ai commencé par gagner ; mais personne n'a eu la générosité de m'avertir du danger que je courais et j'en suis réduit maintenant au métier de racoleur.

—Bouclez, mon cher ami, et les mauvaises langues s'useront sur votre réputation encore inattaquée.

Ce discours terminé, Pelligrani se leva, appela le garçon pour l'aider à mettre son pardessus et, tendant la main à Jacques :

—Excusez-moi, mon cher ami, lui dit-il à voix basse, je suis obligé de vous quitter. Je vais rejoindre un provincial dont j'ai fait connaissance sur l'impérial de l'omnibus. Je dois le présenter ce soir à mon club. Si vous aviez jamais besoin de moi, on me trouve régulièrement au café Riche, à l'heure de l'apéritif.

Et il sortit, laissant le "cher ami en" proie à une colère sourde qui le privait de tout bon sens.

Au lieu de suivre l'excellent conseil du rastaquouère, Jacques retourna au tripot, décidé à affronter toute la bande.

Il était très pâle en entrant. Chacun le remarqua.

On mettait la banque aux enchères. Il la fit monter à cinquante louis et s'écria :

—Banque ouverte !

Cela signifiait que les enjeux seraient illimités, qu'il tiendrait tous les coups.

Il s'assit au centre de la table, reçut trois jeux neufs de cinquante-deux cartes, les décacheta et les mêla après les avoir étalés sur le tapis.

Pelligrani ne lui avait rien exagéré : tous les yeux restaient fixés sur ses mains.

Selon la règle, il fit passer les cartes autour de la table afin que chacun pût les manipuler à tour de rôle ; puis il les remêla de nouveau, lentement, en promenant des regards enflammés sur l'assistance.

—Enfin ! s'écria-t-il, qu'avez-vous à me dévisager de la sorte ? En est-il un, parmi vous, qui osera me répondre franchement ?

—Moi, fit on se levant un gaillard de carrure athlétique, qui passait à juste raison pour l'hercule du quartier.

Jacques lâchant les cartes, s'accouda, le visage tourné vers le colosse.

Conscient de sa force, très calme, ce dernier articula ses griefs.

—Nous n'avons, dit-il, aucun motif de vous suspecter que votre chance prodigieuse. Je ne vous cacherai pas qu'on vous a surveillé étroitement ; mais je dois reconnaître qu'il n'a été constaté rien de répréhensible dans votre façon de manier les cartes.

—Alors ? fit Jacques en se croisant les bras.

—Alors, continua imperturbablement le colosse, nous avons fait prendre des renseignements sur votre compte.

Il s'arrêta pour juger l'effet de ce dernier mot.

Jacques Brémond était livide.

Il présentait l'atroce humiliation.

—Et, poursuivit l'accusateur, ces renseignements nous ont prouvé que, grâce à la complicité de Pelligrani, vous vous étiez faulxé dans notre société en usurpant la qualité d'héritier d'un riche propriétaire de la Touraine.

Jacques se leva, les poings fermés.

Mais l'autre, le considérant avec ses gros yeux de bœuf :

—Vous nous avez menti, et, de plus, vous vous êtes conduit comme le dernier des goujats en vous faisant un principe de ne jamais donner la revanche. Bref, nous avons assez de vos airs supé-

rieurs, et nous vous invitons à aller exercer votre industrie ailleurs.

—Misérable ! s'écria Jacques.

Et il s'élança sur son insulteur.

—Mais, comme l'avait prévu Pelligrani, toute la bande le poussa dehors, malgré sa résistance désespérée.

Il rentra chez lui, la rage au cœur, passa la nuit à méditer des projets de vengeance.

Il ne songeait rien moins qu'à provoquer en un duel à mort l'individu qui s'était fait le porte-parole de ses accusateurs.

Mais le bon sens lui revint avec le calme.

—Avant tout, se disait-il, je dois éviter le scandale. Seul dans la vie, n'ayant à compter que sur moi-même, je ne suis pas de force... pour l'instant.

D'autre part, il était bien obligé de reconnaître que si son honorabilité ne pouvait être mise en doute, il avait eu tort de se faire passer, aux yeux de ces fils de famille, comme étant de leur bord.

Oh ! si, au lieu de la décaver, il s'était ruiné à leur profit, pas un d'eux ne se serait inquiété de son origine ; on l'aurait, en ce cas, trouvé digne de la société la plus choisie.

Ces raisonnements amenèrent Jacques à approuver de point en point les conseils de Pelligrani.

Il résolut de cesser de jouer et de consacrer tout son temps à l'étude.

Il tint parole pendant un mois... qui lui parut d'une longueur interminable.

Mais il avait beau s'appliquer au travail, constater ses progrès rapides, recevoir les félicitations de ses maîtres et même de ses disciples, le malheureux s'ennuyait mortellement.

Il lui manquait quelque chose.

Le soirs, après le dîner, il ne rentrait chez lui qu'à contre-cœur.

Jacques Brémond regrettait le temps où il filait au tripot, la bourse bien garnie, le cœur tout vibrant d'un fol espoir... presque toujours réalisé.

Il se surprenait à faire en imagination des parties de baccara, dont il sortait toujours avec les honneurs.

Un soir qu'il s'efforçait vainement de concentrer sa pensée sur un problème de chimie agricole, il repoussa soudain papiers et livres et s'écria :

—Je sais bien ce que j'ai : c'est tout simplement la nostalgie du tapis vert.

Le lendemain il entra, à l'heure de l'apéritif, au café Riche.

Pelligrani s'y trouvait en compagnie d'un jeune homme qui, par sa mine resplendissante, sentait son provincial tout frais débarqué à Paris.

—Je vous dérange, lui dit Jacques en l'abordant.

—Pas le moins du monde.

Et lui désignant son compagnon :

—Je vous présente, dit-il, M. Isidore Chassaloup, d'Auxerre, fils de rentier, rentier lui-même. Je lui ai porté la même veine qu'à vous. Depuis un mois, il gagnent ce qu'il veut à mon club, qui est devenu le sien.

—C'est vrai, reconnut Isidore ; mais pourquoi le crier par-dessus les toits ?

—Oh ! fit Pelligrani, mon jeune ami est du bâtiment. On peut causer devant lui à cœur ouvert.

Isidore se rassura.

—Vous n'êtes pas d'Auxerre ? demanda-t-il à Jacques, qui s'était assis à leur table.

—Non, monsieur, répondit ce dernier ; pas même d'Avallon.

—Si vous allez jamais à Auxerre, ne dites à personne que j'ai fréquenté les tripots de Paris.

—Vous me feriez manquer un beau mariage : cent mille de dot, pas de belle-mère, un beau-père âgé et diabétique.

—Tous mes félicitations.

Jacques s'était fait servir une absinthe. Il alluma un cigare, tout heureux de se trouver en compagnie de joueurs.

Soudain, Isidore se leva, appela le garçon, régla les trois consommations et, prenant son chapeau :

—Messieur, je vous lâche. Quelque chose me dit qu'il est l'heure d'aller gagner vingt-cinq louis au cercle.

Il salua et disparut.

—C'est un enragé, dit Pelligrani. Il a fait un héritage de cent cinquante mille francs, il a une veine de parvenu et, avant six mois, il sera décafé.

—Qu'en savez-vous ?

—J'en suis sûr : Isidore Chassaloup a pris l'habitude de jouer gros jeu, il est perdu. Quand l'heure de la déveine sonnera pour lui, il mettra les morceaux doubles et ça filera comme la poste. J'ai passé par là.

—En attendant, Isidore Chassaloup gagne. Où diable l'avez-vous connu ?

—Je vous l'ai dit l'autre jour ; c'est le provincial avec qui je me suis lié sur une impériale d'omnibus. Très bon garçon au fond : je lui

coûte, tous les soirs, cinq louis qu'il me passe au tapis vert, par pièces de cent sous, et que je perds religieusement.

—Mais pourquoi, demanda Jacques, vous entêter à jouer ?

—Pourquoi ? parce que je suis abruti. A propos, quel vent vous a poussé par ici ?

—Le vent du hasard et.....

Pelligrani haussa les épaules,

—A quoi bon, interrompit-il, inventer des histoires d'apothicaire ? vous êtes venu dans l'espoir que je vous présenterais au club. Vous vous ennuyez de la dame de Pique, pas vrai ?

Le silence de Jacques était un aveu.

—Eh bien, mon cher ami, lui dit le rastaquouère, je m'y refuse absolument. Que viendriez-vous faire dans cette galère ? Finissez donc vos études, placez-vous honorablement, soyez quelqu'un, ne devenez pas comme moi une épave battue et rebattue dans l'écume parisienne.

—J'ai une volonté de fer, assura Jacques. Je ne me laisserai jamais entraîner jusqu'à.....

—Vous ! je m'y connais, je sais lire sur les physionomies. Avec votre tempérament, le jeu vous conduira loin, plus loin que vous ne le voudriez.

—Vous êtes un jouisseur et vous avez le goût de la lutte.

—Parfaitement.

—Or, pour lutter, il faut des munitions. Malheur à vous si vous manquez de poudre !

Jacques se rappela que Marcel lui avait tenu le même raisonnement.

Il se croyait bien fort et pourtant il frissonna.

Il sentait en ce rastaquouère une pénétration redoutable.

—L'homme qui travaille, répliqua-t-il, ne manque jamais de poudre.

—A condition, riposta Pelligrani, de ne pas tirer au hasard. J'ai essayé de travailler, ça ne m'a pas réussi. L'argent que j'avais gagné en un mois, à la sueur de mon front, savez-vous ce que j'en ai fait ?

—Vous l'avez perdu au jeu.

—Tout juste, en cinq minutes. C'est pour dire qu'on ne peut avoir un pied sur la ligne droite et l'autre sur l'oblique.

Jacques, impatienté, revint tout droit au fait.

—Alors, mon cher Pelligrani, dit-il, vous refusez de présenter à votre club ?.....

—Oui, et vous m'en saurez gré. En vous introduisant dans cet enfer sans y être forcé par la nécessité, je commettrais une scélératesse. Et puis, vous n'avez pas l'âge réglementaire....

—Tout le monde me donne vingt-cinq ans.

—Tant pis pour vous, Bref, je refuse.

—C'est bon, grogna Jacques, j'en serai quitte pour aller passer mes vacances du jour de l'an à la Roulette de Monaco.

—Grave, mon cher ami, très grave : le maximum est de six mille francs à la Roulette et de douze mille francs au Trente-et-Quarante.

—Mais on peut limiter son enjeu à cent sous.

—A condition de ne pas être joueur. Êtes-vous bien décidé à faire le voyage ?.....

—Parbleu ! s'écria Jacques.

Un étrange sourire erra sur les lèvres du rastaquouère.

—A quoi diable pensez-vous, lui demanda Jacques.

—Je pense à une jeune personne qui a tout ce qu'il faut pour vous plaire.

—Quoi ! dit Jacques, vous cumulez les plus vilains métiers de Paris.

Pelligrani haussa les épaules, son visage se fit sérieux.

Quand vous serez plus expérimenté, vous saurez que le jeu et la galanterie sont séparés par le fossé de leur indifférence réciproque. La Dame de Pique est ma seule déité et je sacrifie impitoyablement sur son autel tous les novices qui me tombent sous la griffe.

—Alors, que signifie ?.....

—La jeune personne à laquelle je pense est sérieuse ; du moins, je l'espère ; car il y a six mois que je ne l'ai vue.

—Sérieuse ! Penseriez-vous à me marier ?

—Tout justement.

—Moi ! c'est pour le coup que je n'ai pas l'âge réglementaire !.. Cette réplique n'embarrassa nullement le rastaquouère.

—Faites-vous agréer d'abord, dit-il. Entre les fiançailles et les épousailles, il y a tout le temps qu'on veut.

—Vous êtes fou !

—La fille est charmante, vertueuse, elle sera dotée suivant les mérites de son époux. Si vous étiez cet heureux mortel, elle aurait au moins cent mille francs dans son corbillon.

Ce chiffre ne parut pas excessif à Jacques Brémond.

La folie du rastaquouère commençait à l'intéresser.

Il demanda des renseignements précis sur la charmante, et vertueuse inconnue.

—Sa mère, répondit Pelligrani, habite Nice d'un bout de l'année à l'autre. C'est une ancienne figurante de féerie. Elle avait seize ans

lorsqu'un Nicolas Dourakine, la remarqua sur la scène du Châtel et l'épousa.

—De cette union naquit une fille, Savinia, âgé aujourd'hui de dix-sept ans. Le Russe l'adore et a pour la mère une affection méritée. Du reste, Savinia est tout le portrait de son père, à part la barbe et les sourcils.

—Pauline est tombée malade, il y a quelques années, et les médecins l'ont expédiée à Nice où elle s'est rétablie.

—Par malheur, cette âme de statue qui n'avais jamais vibré s'est embrasée d'un amour ardent pour la Roulette de Monte-Carlo. Elle y a perdu des sommes fantastiques.

—Toutes ses économies y ont passé. Elle possède plus un bijou de prix.

—Dourakine, qu'elle ruine, s'est vu dans l'obligation de la rationner. Il l'a reléguée dans une pension bourgeoise où elle occupe un appartement assez confortable. Il la défraie de toutes ses dépenses et ne lui laisse que dix louis par semaine pour sa bourse de poche.

—La malheureuse reçoit cette somme tous les dimanches et passe la semaine à la perdre, par pièces de cent sous, à la Roulette.

—Quant à Savinia, elle a été élevée dans une pension de Nice. Elle en est sortie, l'année dernière, avec un brevet élémentaire.

—C'est un bon petit cœur. Elle a ses idées à elle et se rend parfaitement compte de la fausseté de sa situation.

—Elle souffre de la sécheresse de cœur de sa mère, incorrigible, dont les yeux, à force de se fixer sur le métal précieux, ont pris le reflet.

—Son père ne vient plus à Nice que durant le mois de janvier. Il occupe à Odessa de hautes fonctions administratives.

—Savinia vit dans l'espoir qu'il l'emmènera en Russie. La pauvre enfant ignore que le Russe est mariémorganatiquement et que, par conséquent, il ne peut la rapprocher de lui.

—Je connais personnellement Nicolas Dourakine. C'est le meilleur homme du monde. Il approuverait de grand cœur l'union de Savinia avec un ingénieur agronome.

—Les exploitations agricoles ne manquent pas en Russie et vous pourriez, grâce à la générosité de votre beau-père, devenir riche propriétaire terrier.

—Telle est la situation. J'ajouterai que Nicolas Dourakine m'honore de sa confiance. Je l'ai connu à Nice, l'année dernière. Il me croit médecin et m'a consulté sur mon asthme. J'ai eu la chance de lui indiquer un bon remède. C'est là un service qu'on n'oublie pas. Notez enfin que Nicolas Dourakine adore la France et est très sympathique aux Français. Vous voilà renseigné. A vous de réfléchir.

Il ne fallait pas grands temps à Jacques Brémond pour prendre une résolution aussi peu désintéressée.

—L'affaire, dit-il, se présente assez bien si, toutefois, vous ne vous en exagérez pas les avantages.

—Je vous répète que la fille est charmante.

—Et vertueuse, c'est entendu ; mais Nicolas financera-t-il ? Cent mille francs seraient insuffisants pour une exploitation agricole. Il en faudrait deux cent mille.

—Vous les aurez ! Nicolas est intelligent autant que généreux.

—Fort bien, mais... dans quel intérêt, mon cher Pelligrani, m'offrez-vous cette combinaison ?

—Vous allez le savoir.

Le rastaquouère tira de sa poche un carnet dont il détacha une feuille blanche.

Et sur cette feuille, il écrivit :

Je m'engage, le jour où j'épouserai Pauline Chartier, dit Dourakine à rembourser à Julio Pelligrani la somme de vingt mille francs qu'il a avancée pour me faciliter cette union et qu'il considère comme perdue si ce mariage ne se fait pas

Montrant l'écrit à Jacques :

—Lisez et dites-moi si vous seriez disposé à signer, sur papier timbré, bien entendu ?

—Des deux mains, répondit le futur ingénieur agronome après avoir pris connaissance de l'engagement.

—A la bonne heure ! revenez ici demain ; ce sera prêt. Excusez-moi de vous quitter. Je dine au cercle, grâce à Isidore Chassaloup, qui ne peut plus se passer de moi.

—Je vous accompagne, déclara Jacques.

—Impossible !

—Jusqu'à la porte seulement ?.....

—Je ne veux pas vous refuser ça.

Ils se rendirent à pied rue Vivienne, où est située la maison de jeu sur laquelle. Pelligrani rabattait les novices qui lui tombaient sous la griffe.

Arrivé devant la porte, le rastaquouère tendit la main à son compagnon :

—Au revoir cher ami.

Mais Jacques, allumé par un désir fou de jouer, le retint par le bras, disant :

—Voyons ! Ne me lâchez pas comme ça. Présentez moi au cercle et je vous allongerai cinq louis qui ne devront rien à personne, cinq beaux louis avec lesquels vous en gagnerez cinquante. Mon argent vous portera bonheur.

L'offre était tentante ; mais Pelligrani, pris d'une crise de vertu, se bouchait les oreilles.

—Non, non, répéta-t-il.

—Enfin, pourquoi !

—Parce que l'infortuné qui se laisse prendre aux séductions de ces enfers est perdu, perdu !

Il se débattait pour échapper à la poigne de Jacques.

Mais voici qu'un jeune homme, au visage rubicond, sort de la maison.

C'est Isidore Chassaloup.

Il a l'air furieux. Il s'essuie le front, tout baigné de sueur, ses cheveux sont en désordre.

Apercevant Pelligrani :

—Savez-vous, lui dit-il, combien je viens de perdre au baccara, en une seule banque ?

—Malheureux ! vous avez fait la grosse partie ?

—J'te crois ! . . . Pas gagné un traître coup ! Les deux tableaux m'abattaient des huit et des neuf comme s'il en pleuvait . . . J'ai tenu tous les coups, sans limite d'enjeu ! . . . Ça me coûte trente-cinq mille balles, perdues en douze minutes, montre en main ! . . . Adieu, Pelligrani, je retourne à Auxerre et je me marie dans un mois . . . Soupé d'votre fiole, à tous !

Un fiacre vide vient à passer. Isidore l'arrête, s'élançant à l'intérieur de véhicule en criant au cocher :

—A Auxerre, et bon pas !

—A Auxerre ? fait l'automédon, c'est un peu loin, mon bourgeois. C'est-y pas plutôt qu'vous voudriez aller à l'Infirmerie du Dépôt ? . . .

Isidore, à qui la raison revient enfin, donne l'adresse de son hôtel.

Le fiacre s'éloigne et Pelligrani, qui perd d'un coup deux certitudes, celle du diable et du *tupage*, pousse un énorme soupir de déception.

—Allons ! dit Jacques en riant, c'était écrit ! Vous voyez bien qu'il est de toute nécessité que vous me présentiez au cercle.

—C'était écrit ! reconnu le rastaquouère.

Et, suivi de sa nouvelle victime, il monta l'escalier qui conduisait à l'enfer.

Il s'arrêta devant la porte sur laquelle se trouve un écriteau en cuivre portant ces mots : CERCLE DES AMATEURS RÉUNIS.

Amateurs de quoi ? de choses d'art ou culinaires ? le mot est large.

Pour l'instant, Jacques ne cherchait pas la clef de ce rebus administratif.

—Surtout, lui recommanda Pelligrani, prenez votre air le plus sérieux. Tâchez d'avoir l'âge réglementaire. Ne dites pas que vous êtes étudiant, mais rentier. C'est une profession d'âge mûr.

Jacques se redressa ; mais l'éclat de ses yeux faisait ressortir sa jeunesse.

Il était si heureux d'entrer là !

Pas besoin de sonner ; on n'a qu'à tourner le bouton de la porte et on est dans la place.

Pelligrani montra le chemin.

Deux domestiques en grande livrée se levèrent d'une banquette dans l'antichambre et le débarrassèrent de son pardessus, de sa canne et de son chapeau.

Ils en firent autant pour Jacques.

Un employé se tenait au bureau devant un registre ouvert.

Conformément au règlement, Pelligrani signa ce qu'on pourrait appeler la feuille de présence, formalité qui a pour but de tenir la police au courant des allées et venues des joueurs.

—Le gérant est-il ici ? demanda le rastaquouère.

—Oui, monsieur Pelligrani.

—Envoyez-le chercher de ma part.

Un instant après, le gérant accourait à cet appel.

C'était un gros homme tout en graisse, au teint blafard des veilleurs de nuit.

Une amabilité professionnelle se voyait sur sa physionomie. Son unique objectif devait être de plaire à tous les amateurs, même aux plus grincheux.

—Cher ami, lui dit Pelligrani, je vous présente mon ami, M. Jacques Brémond, rentier, qui désire faire partie du cercle des *Amateurs réunis*.

—Parfaitement.

Le gérant enveloppa d'un coup d'œil inquisiteur le postulant.

—Monsieur est bien jeune, dit-il, et . . .

—J'ai vingt-cinq ans et demi, assura Jacques d'une voix grave.

—Parfaitement.

Et, tout en conservant son sourire de suprême bienveillance, le gérant entraîna Pelligrani à l'autre bout de l'antichambre.

Jacques les voyait causer à voix basse avec animation, et cette réponse du rastaquouère lui parvint aux oreilles : " Je vous assure, mon cher ami, qu'il est majeur et très à son aise.

Cette assurance parut satisfaire le gérant, qui revint à Jacques.

—Parfaitement ! répéta-t-il, je me fais un honneur, monsieur Brémond, de vous servir de second parrain. Mon ami Pelligrani joindra sa signature à la mienne et vous serez des nôtres. Veuillez décliner à l'huissier vos nom, prénom, âge, profession, adresse.

L'huissier ouvrit un énorme registre contenant les états civils de tous les amateurs qui avaient franchi le seuil de l'enfer.

Jacques répondit sans sourciller à toutes ses questions.

—Rentier, affirma-t-il avec un aplomb merveilleux.

En somme, il ne mentait pas complètement : son capital, gagné au jeu, aurait pu, bien placé, lui valoir le titre honorable de petit rentier.

Il signa cette déclaration ; ses deux parrains en firent autant.

Et, après s'être remercié réciproquement, on prit le chemin de l'enfer où Isidore Chassaloup venait de perdre trente-cinq mille francs en douze minutes.

Ils traversèrent une première salle assez vaste et sobrement décorée.

Autour d'une longue table ovale, quelques rares amateurs lisaient les gazettes.

L'un d'eux, le dos renversé sur son fauteuil, dormait comme une souche ; de ses mains inertes, l'*Officiel* était tombé.

Mais une porte vient de s'ouvrir et laisse passage à un vieil amateur, dont la physionomie et la tenue caractérisent l'officier en retraite.

—Nom de nom ! fait-il, quelle deveine !

Il parle dans le vide, personne ne l'écoute, pas un lecteur n'a tourné la tête de son côté.

On doit être habitué à ses façons de gémir.

Et cet ex-brave porte à la boutonnière la rosette d'officier de la Légion d'honneur !

Apercevant le gérant, qui marchait devant Jacques :

—Sale rosse, vot' caissier ! lui dit-il ; m'a r'fusé dix louis, l'coquin d'malheur !

—Parfaitement ! fait le gérant le sans s'arrêter.

Jacques prête l'oreille.

Il a perçu le bruit cher aux joueurs, le tintin des pièces d'or remuées par la palette du croupier.

L'enfer est là ! . . . derrière cette porte !

—Veuillez prendre la peine d'entrer, dit le gérant.

C'est fait : Jacques est dans l'engrenage.

Tout un monde de damnés se tord autour de la longue table.

Derrière les assis, trois rangées de gens debout, les yeux fixés sur le banquier, courbant la tête comme des épis murs sous le vent, quand leur enjeu est ratissé.

Par un mouvement instinctif, Jacques avait déjà mis la main à son porte-monnaie.

—Ne pontez pas, lui dit tout bas Pelligrani, le banquier est en veine : vous ne voyez pas le tas d'or et de jetons amoncelés devant lui.

Mais Jacques, confiant en sa chance, jeta quand même un louis sur le tapis et, cette fois, le banquier perdit.

Il releva ses quarante francs avec un sourire de triomphe.

S'adressant à son parrain :

—Peut-on boire, ici ?

—Jusqu'à plus soif.

—Qu'est-ce que vous prenez ?

—Une consolatrice au sucre.

—Va pour la consolatrice . . . au sucre.

Pelligrani l'entraîna à l'écart des joueurs et fit servir sur une petite table isolée, à un angle du salon.

Ils s'assirent en face l'un de l'autre et dégustèrent leur absinthe en fumant un londrès.

Jacques était fier de son premier louis gagné au cercle.

Ce louis, il le conserverait précieusement ; il en ferait son porte-veine, son fétiche.

—Alors, demanda-t-il, comment diable l'appellez-vous déjà ? . . .

—Qui ça ?

—Elle, la fille à Nicolas ?

—Ah ! ah ! ah ! Savinia.

—Joli nom.

—Pas si joli que celle qui le porte.

—Nous verrons ça. A propos, mon cher Pelligrani, vous pouvez me préparer ce soir mon engagement, je le signerai. Trouve-t-on du papier timbré, ici ?

—J'te crois : tout est timbré chez les Amateurs-Réunis.

Jacques choqua son verre contre celui de Pelligrani.

—A la santé de Savinia !

—Et à celle de Nicolas, surtout. C'est Nicolas qu'il nous faut.

La voix du maître d'hôtel annonça :

—Ces messieurs sont servis.

Le salon de jeu se vida aux trois quarts.

Pelligrani conduisit son filleul dans la salle à manger, splendide-

ment éclairée, et dont la table, en fer à cheval, était surchargée de cristaux étincelants, d'argenterie éblouissante.

Il le fit asseoir à côté de lui et l'initia à tous les avantages offerts aux Amateurs-Réunis par le permissionnaire et ses bailleurs de fonds.

Le repas ne coûtait que trois francs et en valait bien dix, comme finesse, abondance et choix des crus.

Encore même était-il gratuit une fois par semaine et suivi d'un concert où l'on entendait quelques célébrités de cafés-concerts.

Mais, chose curieuse, personne n'engraisse dans cet enfer, si ce n'est la cagnote.

XVII

PAUVRE FILLE !

Pelligrani n'avait rien exagéré en affirmant que Savinia était vertueuse autant que belle.

Belle sans le savoir, vertueuse sans effort, ce qui est la perfection.

Elle avait à peine treize ans lorsqu'une de ses camarades de pensionnat, jalouse d'avoir été primée par elle dans toutes les compositions de fin d'année, lui jeta à la face cet outrage :

— Vous avez beau être la première par la mémoire et l'intelligence, vous serez toujours la dernière d'entre nous par la naissance.

Cela avait été dit la veille de la distribution des prix.

Savinia rentra, avec sa mère, les bras chargés de couronnes et de beaux livres dorés sur tranches.

Le comte Dourakine, obligé de rester dans la coulisse, les attendait avec impatience.

Avec quelle joie, quel orgueil paternel il débarrassa de ses trophées la charmante enfant !

Savinia, si enjouée d'habitude, fondit en larmes.

— En voilà des grimaces ! s'écria Pauline, qui n'était rien moins que tendre. Veux-tu bien te dépêcher d'embrasser petit père et lui sourire ?

Petit père était un géant barbu, à l'air très dur au premier abord, mais dont les yeux gris s'animaient d'une lueur de bienveillance naturelle.

— Pourquoi la gronder ? dit-il ; ce n'est vraiment pas le jour. Savi a remporté tous les premiers prix de sa classe ; elle est émue, cela se comprend.

Et prenant dans ses grosses mains les gentilles menottes de sa mignonne qui tant lui ressemblait :

— La récompense, dit-il, attire la récompense. Que désires-tu, Savinia ?

L'enfant baissa la tête.

Pour l'instant, elle ne désirait rien.

Pauline, en femme pratique, crut devoir répondre pour elle.

— Il lui faudrait, déclara-t-elle, une toilette de villo, une de plage et une de casino.

Savinia releva la tête et, d'un ton net, décidé :

— Tu sais bien, maman, dit-elle, que je déteste ce monde-là. Jamais, jamais je ne mettrai les pieds dans un casino ! Petit père m'a promis de me conduire à Menton et de m'en faire revenir par la route de la Corniche : une robe et un manteau de voyage me suffiront.

Pauline haussa les épaules.

— Entendu, fit le comte ; mais, à cette tenue de voyageuse, j'ajouterai un piano neuf pour remplacer l'épinette que les maladroits qui viennent ici ont détraqué, à force de taper dessus à tort et à travers. Tu en auras la clef et personne autre que toi n'aura le droit d'y toucher.

Cette fois, il parlait en Moscovite habitué à commander et à être obéi.

Pauline ne répliqua pas.

Elle avait ses raisons de trembler devant petit père qui, à bout de patience, menaçait de la planter là en lui laissant tout juste de quoi végéter.

Depuis la vente par autorité de justice de la maison et du riche mobilier qu'elle tenait de la générosité du Russe, elle vivait à la villa des *Oraniers*, sorte de maison bourgeoise avec table d'hôte fréquentée par des étrangers.

Grâce à une protection occulte, dont la raison se devine, cet industriel — logeur, cuisinier et prêteur sur gages — tenait, de dix heures du soir à minuit, un tripot moudain dans lequel il était interdit, grâce à la modicité des mises, de se ruiner.

On y apprenait aux *savages* (on appelle ainsi à Nice les nouveaux débarqués) toutes les combinaisons de la roulette.

C'était comme une école préparatoire aux exercices du salon de jeu de Monte-Carlo.

De vieux joueurs superstitieux venaient y essayer leur veine en risquant des pièces blanches et, s'ils réussissaient, ils filaient le lendemain à la grande partie avec la conviction que leur chance de la veille les y suivrait.

Le comte Nicolas Dourakine savait tout cela et, voyant grandir sa chère Savinia, il redoutait pour elle la promiscuité de ce milieu interlope.

Mais le moyen de veiller sur elle, alors qu'il était retenu à Odessa par ses fonctions administratives...

Le devoir le retenait au pays, et Savinia, toute seule dans l'un des plateaux de la balance, ne pesait pas lourd.

Ce fut seulement au cours de leur voyage de vacances, en revenant de Menton à Nice par la route de la Corniche, que le comte Nicolas Dourakine parvint à arracher à sa fille l'avou du secret qui lui pesait sur le cœur.

Tous deux, montés à dos de mulets, suivaient la route étroite dont le serpentement se déroule au sommet de la montagne, avec d'innombrables circuits.

Cette route côtoie sans cesse le bord de la mer qui, en cet endroit, est appelée *Rivière du Pont*.

Tantôt elle s'enfonce dans les bois d'oliviers ; tantôt, au contraire, elle s'élève sur la cime des monts, d'où elle commande un horizon immense ; d'autres fois elle traverse les villages semés en grand nombre sur la côte, ou bien se fraie un passage à travers des montagnes de marbre.

Mais partout elle est pittoresque, variée en aspects, offrant, d'un côté, le spectacle de la mer ; de l'autre, une végétation tropicale.

Aussi ce quai de la Méditerranée est une promenade plutôt qu'une route, et les voyageurs qui la parcourent ne sont pas pressés d'en atteindre le bout.

Devant le comte Dourakine et sa chère Savinia, le panorama, sans cesse renouvelé, se déroulait au soleil de la côte d'azur.

Eblouie, enthousiasmée par cette vision grandiose, l'enfant en oubliait jusqu'à sa préoccupation secrète.

Petit père lui détaillait les sites, les appelait par leur nom, lui en faisait pénétrer les beautés.

— Voici Roquebrune, disait-il. Vois ces maisons accrochées au flanc de la montagne. On se demande comment elles tiennent debout !... Ces murailles démantelées qui dominent la ville sont les ruines de l'ancien château des Lascaris, avec ses anciens cachots, ses oubliettes, ses citernes sans fond, ses souterrains sans issue.

— Que c'est beau ! disait-elle, je voudrais voyager souvent, petit père.

— Avec moi ?

— Oh ! oui ! Toujours. Pourquoi es-tu si longtemps absent ? Tu ne m'aimes donc pas comme je t'aime ! je suis jalouse de ceux qui te possèdent là-bas en Russie.

— Ne parlons pas de cela. Regarde, mon enfant, ce point de vue qui produit l'effet d'un plan en relief, c'est Monte-Carlo et Monaco.

— Monte-Carlo, répéta-t-elle, maman y va tous les jours, quand tu n'es pas là.

Il le savait bien. Il s'y était résigné, pour avoir la paix.

Pouvait-il se séparer de la mère sans perdre Savinia ? L'enfant était encore trop jeune.

— En aucun cas et sous aucun prétexte, ordonna-t-il, n'accompagne ta mère à Monte-Carlo.

— Oh ! non, fit-elle.

Elle redevint toute triste.

Elle ne s'expliquait pas nettement la raison de cette défense !

Lui, tout entier au paysage, continuait ses explications :

— Au-dessus, c'est la Turbie. Ah ! voici le monastère de Laghet, dont la galerie circulaire, pareille au promenoir d'un cloître, offre aux visiteurs la plus extraordinaire galerie de tableaux qu'on puisse voir : ex-voto relatant les miracles opérés, chevaux arrêtés, incendies éteints, échafaudages raccommodés, précipices comblés ; et comme trophées, des béquilles, des brodequins, des appareils orthopédiques, etc.

Spectacle incomparable !

Après la petite ville d'Èze, juchée sur un rocher comme une airo, voici Beaulieu, niché dans les palmiers, la presqu'île de Saint-Jean et la rade immense de Villefranche.

Savinia poussa un cri d'admiration en apercevant la forêt des mâts de l'escadre.

Mais la vue du panorama entier de Nico où elle allait rentrer, loin d'exciter son enthousiasme, la rappela au sentiment de la réalité.

Le comte était descendu de sa monture et avait aidé Savinia à en faire autant.

Ils attachèrent leurs mulets à des oliviers en bordure d'un bois et s'assirent au pied d'un arbre.

De là, ils voyaient tout Nice, aux faubourgs écartelés, à l'élégante banlieue trouvant les légumes de maisonnettes à pignons et à tourelles.

—Qu'en dis-tu ? demanda petit père. Aimes-tu Nice ? . . .

—Pas du tout, répondit-elle.

—Pourtant on y vient de tous les points du monde ; c'est un paradis terrestre.

—Un paradis, répliqua-t-elle sans sourire, où il y a plus de démons que d'anges.

Il l'enveloppa de son regard doux caressant.

—L'aurait-on manqué de respect ? lui demanda-t-il.

Elle n'aurait pu articuler aucune accusation formelle contre la bande de viveurs et de rastaquouères qui fréquentaient Pauline Chartier.

Le comte répéta sa question en la précisant :

—Est-ce que ta mère recevrait des gens mal élevés qui t'auraient causé de la peine ? Dis-moi tout. Il ne faut rien cacher à petit père.

Il y a des choses obscures qu'une enfant devine sans pouvoir les expérimenter.

Et puis, Savinia avait le cœur trop bon pour exposer sa mère à des reproches.

—Mais non, répondit-elle, je t'assure

—Alors, qu'est-ce qui t'attriste ? Pourquoi as-tu pleuré, l'autre jour, en revenant de la distribution des prix ? . . .

Il fallait répondre.

Elle était encore bien embarrassée ; quelque chose lui disait qu'en révélant à petit père l'insulte dont elle avait été l'objet de la part d'une compagne jalouse de ses succès, elle lui causerait de la peine.

Mais ce secret lui pesait trop sur le cœur et elle s'en déchargea, toute troublante, les yeux rougis par les larmes qu'elle retenait à grand-peine.

Nicolas Dourakine cacha, derrière un sourire forcé, le chagrin cette confiance lui faisait éprouver.

—Ne t'inquiète pas, dit-il, des petites méchancetés de tes camarades. Si, pour certaines raisons que tu n'es pas encore en âge de savoir, si je n'ai pu te donner mon nom, personne n'a pas le droit de te le reprocher. Si ce fait se renouvelait, nous en serions quittes pour te placer dans un autre pensionnat. Sois tranquille, ta directrice sera avertie et prendra des mesures en conséquence.

Il ajouta, sans penser qu'il ravivait en elle la blessure :

—Nous payons assez cher pour être respectés.

Savinia dut se contenter de l'explication.

On rentra sans plus parler de rien.

Heureuse de posséder petit père jusqu'à de ses vacances, Savinia, se laissa aller aux joies naïves de son âge.

La maison, d'ailleurs, était purgée de tous personnages suspects.

Nicolas Dourakine ne recevait presque personne.

Il faisait si froide mine aux importuns qu'ils n'osaient plus revenir.

Durant ce mois béni, il ne vivait que pour sa fille, et lorsque Pauline allait passer l'après-midi à Monte-Carlo, il ne lui en faisait aucun reproche.

Débarassé d'elle, il sortait en voiture découverte avec Savinia, et, pour lui complaire, la promenait en pleine campagne, loin du brouhaha de la ville ; ou bien il louait une barque, et tous deux, par les temps calmes, filaient en mer, sous le plein soleil de la côte d'azur.

Si la pluie les obligeait à rester à la maison, le père, excellent musicien et doué d'une puissante voix de basse, chantait ses mélodies favorites, accompagné tant bien que mal au piano par Savinia.

Où encore ils lisaient ensemble, dans le même livre, des histoires de voyages, des aventures de terre et de mer.

Le doigt étendu sur la carte des pays parcourus par le narrateur, Nicolas Dourakine suivait pas à pas l'itinéraire.

Et comme lui-même avait beaucoup voyagé en son temps, il ajoutait au récit imprimé quelques souvenirs personnels.

Et Savi, s'extasiait, en l'écoutant comme un oracle.

Mais des lettres pressantes le rappelaient, il reprit son chemin de la Russie et Savinia rentra à son pensionnat où, comme si un mot d'ordre avait été donné, personne ne lui fit plus d'allusions.

Quant à Pauline, que ses amis de Monte-Carlo avaient surnommée la *Cosaque*, elle trouva encore moyen, l'année suivante, de faire vingt mille francs de dettes chez les usuriers de Nice ; mais ce fut la fin de son crédit, Nicolas Dourakine ayant déclaré à ces industriels qu'il ne répondrait plus de rien.

Le jeu l'avait prise tout entière, corps et âme.

Sa passion, effrénée jadis, s'était transformée peu à peu en une manie obsédante.

La Cosaque liardait maintenant sur ses enjeux, par crainte de manquer de munitions avant la fin de la semaine.

Elle se rendait chaque jour à Monte-Carlo, le bras droit chargé d'une sacoche de pièces de cent sous, qu'elle exposait selon une martingale qu'elle tenait d'un vieil Allemand, professeur de mathématiques.

Elle ne gagnait presque jamais et en accusait tous les saints du paradis et tous les diables de l'enfer.

La malheureuse s'était ruinée à tous points de vue.

Les émotions du jeu, l'angoisse des échéances, la peur du lende-

main, les fièvres, les insomnies avaient doublé pour elle le nombre des années.

Cette ancienne beauté de féerie n'était plus que l'ombre d'elle-même.

Elle en avait tellement conscience qu'elle ne prenait aucun souci de sa toilette

Atteinte d'embonpoint précoce, son teint avait des reflets de cire flétrie.

Ses yeux bridés clignotaient continuellement.

Elle souffrait de douleurs intolérables dans les jambes et, pour les apaiser, se piquait à la morphine.

Ce fut à la table même de la roulette qu'elle fit la connaissance de Pelligrani.

Se trouvant décaquée malgré toute sa prudence, elle se disposait au départ, lorsque le rastaquouère, qui était en grande veine, lui offrit cent francs pour continuer la lutte.

La Cosaque n'était plus habituée à ses galanteries de sexe fort.

Elle en conçut une véritable estime pour le vieil étudiant, qui se donnait partout comme docteur en médecine de la Faculté de Paris.

Il s'en revinrent ensemble à Nice, et Pelligrani, dont le seul but avait été de se faufiler chez elle, parla si bien, qu'elle l'invita à venir prendre le thé le dimanche suivant.

L'intrigant avait aperçu, quelques jours auparavant, la Cosaque entrant à l'église avec sa fille.

Ébloui par la beauté de Savinia, il s'était enquis de leur demeure et de leur position sociale.

Il se croyait amoureux d'elle ; et il eut le bonheur de lui être présenté par sa mère.

Au bout d'un mois, n'ayant pu en obtenir un regard, il reconnut qu'il n'y avait rien à espérer dans cette ennuyeuse demeure.

Ce fut à cette époque que Nicolas Dourakine, venu pour passer huit jours à Nice, le consulta sur son asthme.

L'étudiant eut, comme il le dit à Jacques, la bonne fortune d'indiquer au comte un remède efficace, et il devint son ami.

Un moment, il conçut l'espoir d'épouser Savinia ; mais la jeune fille, avertie par petit père, ne cacha pas la répulsion que cet étranger lui inspirait.

Pelligrani n'insista pas et repartit pour Paris, emportant l'estime et la reconnaissance du comte.

Ce dernier n'avait plus qu'une idée : marier Savinia le plus tôt possible afin de la soustraire à la contagion de son entourage.

Mais, en dehors d'aventuriers tout prêts à accepter la dot et la fille pardessus le marché, il ne se présentait aucun parti honorable.

Le comte se désolait d'autant plus que Savinia, ayant terminé ses études, ne quittait plus sa mère qui la laissait seule dans cette villa interlope, pendant ses tournées à Monte-Carlo.

Une résolutions énergique s'imposait.

Nicolas Dourakine ne vit d'autre salut pour son enfant que de la conduire à Londres et de la placer dans une famille honorable, sous le prétexte de lui faire apprendre l'anglais.

Cette combinaison lui permettrait de gagner du temps.

Il partit pour Nice, en proie à une vive agitation.

Il apportait la rançon de l'enfant : vingt mille francs que Pauline Chartier ne manquerait pas de sacrifier à la roulette.

La Cosaque, chassée étrange, n'accepta pas ce marché aussi facilement qu'il l'avait espéré.

Malade, souvent alitée, elle appréciait le dévouement de sa fille et en usait sans scrupules . . .

La vue des billets de banque la décida.

Le comte lui remit la somme le soir même, sous conditions que, dès le lendemain, il emmènerait Savinia à Londres.

L'infortuné ne devait plus sortir vivant de la villa des Orangers.

Dans la nuit, il fut pris d'une crise d'asthme suivie d'une congestion qui le foudroya, sans lui laisser le temps de dire adieu à son enfant.

Savinia faillit succomber à l'excès de sa douleur. Elle n'eut même même pas la consolation de conduire petit père au champ du repos : des gens, munis de l'autorisation nécessaire, prirent possession du corps, le mirent dans un cercueil, le chargèrent en fourgon, le conduisirent à la gare, montèrent avec lui en wagon et le transportèrent à Odessa.

La Cosaque, frappée au cœur par ce dernier coup du destin, faillit trépasser dans la semaine.

Elle ne devait pas s'en relever.

L'anémie s'empara de son pauvre corps tant admire, jadis sous les feux électriques, aux apothéoses de la féerie.

Elle ne quittait le lit que pour la chaise longue.

La morphine dont elle ne pouvait plus se passer, et qui accélérât sa fin, lui procurait d'enivrantes hallucinations.

Chaque jour elle volait, en imagination, à Monte-Carlo, traversait d'un bond les espaces, venait, à son heure habituelle, prendre place à la sainte table, pontait encore, jusqu'à épuisement de la fameuse sacoche.

Parfois elle croyait gagner, et des cris de joie lui échappaient.

Savinia se multipliait pour lui adoucir les angoisses de cette lente agonie.

Elle ne prenait presque pas de repos, vaquant à tous les soins du ménage, accourant au premier appel de la malade.

Pour suffire aux dépenses de cette coûteuse maladie, elle engagea au Mont-de-Piété tous ses bijoux personnels.

Cette dernière ressource s'épuisa et la pauvre enfant se vit obligée d'avouer à Sant'Argeli, l'industriel propriétaire de la Villa des Orangers, qu'elles étaient dans l'impossibilité de lui régler sa note.

Savinia s'attendait aux pires calamités. Aussi, grand fut son étonnement, lorsque le Sicilien lui répondit de sa voix la plus caressante :

— Ne vous inquiétez pas, mon enfant ; madame votre mère a dépensé ici assez d'argent pour qu'on lui fasse crédit jusqu'à la fin. Ne vous privez de rien ; je réponds de toutes vos dépenses.

— Oh ! merci, fit Savinia. Comment pourrai-je reconnaître un pareil service !...

— C'est bien simple, mademoiselle, répondit l'astucieux personnage ; ma comptabilité est en retard, et le temps me manque pour la mettre au courant. Vous êtes instruite et vous avez une belle écriture ; voulez-vous être mon comptable ?

Savinia pâlit et chancela.

Et personne pour la protéger, la défendre au besoin !

Elle pensa à sa mère que cet homme pouvait envoyer du jour au lendemain à l'hôpital ; elle se vit chassée elle-même, sans pain, sans asile. Elle accepta.

Savinia mit sa mère au courant des bonnes dispositions du propriétaire à leur égard et de l'offre qu'il lui avait été faite.

Dès le lendemain matin, Sant'Argeli la fit prier de descendre

La nécessité l'obligeait de se rendre à l'appel du Sicilien.

Elle ne se rassura qu'en la trouvant en compagnie de sa femme, Angélica.

— Chérie, dit-il d'un ton de fausse bonhomie à cette dernière, tu voudras bien indiquer à Mlle Chartier ce qu'elle aura à faire ici, tous les matins, de neuf heures à midi. Madame sa mère attend que la succession du comte Dourakine soit réglée. Elle est couchée sur le testament pour une somme que les héritiers directs refusent de servir. Il y aura procès ; mais c'est gagé, sûr. En attendant, Mlle Chartier tiendra nos livres, ce qui nous épargnera les frais d'un comtable.

La vieille, aussi cupide que jalouse, montra ses dents jaunes dans un mauvais sourire d'incrédulité.

— Qui nous prouve, dit-elle, que Mme Chartier gagnera son procès ?

S'adressant à Savinia :

— Espérez-vous, mademoiselle ?

La jeune fille, tout en larmes, eut le courage de mentir pour gagner du temps, pour épargner à sa mère les tortures de l'abandon.

— Oui, madame, balbutia-t-elle.

D'un coup d'œil, Sant'Argeli la remercia de s'être fait complice de son habile mensonge.

Puis, il disparut, la laissant seule avec Angélica.

L'Italienne initia Mlle Chartier aux mystères de la comptabilité des opérations multiples et variées de la Villa des Orangers.

Puis, lui remettant livres et factures :

— Vous serez bien mieux chez vous qu'ici, lui dit-elle, pour faire ce travail. Il ne faut pas laisser votre mère toute seule.

Savinia remonta auprès de sa mère et se mit de suite à la besogne.

A midi, comme d'habitude, un domestique, chargé de les servir, leur apporta le menu de la table d'hôtel.

Il n'y avait donc rien de changé à leur existence, si ce n'est que Pauline se lamentait de plus belle et que Savinia était agitée par de sombres pressentiments.

Le lendemain matin, la courageuse enfant descendit montrer son travail.

Sant'Argeli examina les livres, contrôla quelques additions et n'ayant constaté aucune erreur :

— Décidément, dit-il, vous êtes une perle ! Que n'êtes-vous ma petite sœur chérie ! Comme je vous cajolerais, comme je vous ferais la vie heureuse !

Elle recula de trois pas et prenant un grand air de froide dignité :

— Alors, dit-elle, je puis retourner auprès de maman ?

— Un petit instant, mademoiselle. Comme vous êtes pressée de me quitter ! Je vous fais donc bien peur !...

Oui, il lui faisait peur, une peur atroce !

Fort heureusement, l'arrivée d'un voyageur obligea le patron à terminer l'entretien.

Il rendit les livres à Savinia et, la reconduisant jusqu'à la porte :

— Continuez tout doucement ce travail, lui dit-il. Rien ne presse.

Rentrée chez elle, Savinia eut à subir l'interrogatoire de sa mère.

— Comme tu as l'air triste ! ui dit la Cosaque.

La pauvre enfant, qui contenait à grand-peine ses larmes, éclata en sanglots.

— C'est ça, c'est bien ça, je m'en doutais, dit Pauline. Le gueux t'a embrassée, n'est-ce pas ! Il t'a embrassée de force ?...

— Non, maman, oh ! non...

— Possible, mais n'empêche qu'il faudra que tu veilles !... Les hommes sont si méchants !...

Elle se tut un instant, pour juger de l'effet de sa diatribe.

Et prise soudain d'une crise d'égoïsme féroce :

— Est-ce que nous allons rester toute notre vie dans cette turne ? J'en ai soupé, moi, de la Villa des Orangers !

La pauvre enfant se redressa :

— J'aimerais mourir ! s'écria-t-elle.

— Ou voir mourir ta mère à l'hôpital !

C'en était trop.

Savinia rentra dans sa chambre et s'y renferma.

D'une voix brisée par la maladie et par la colère, l'ancienne figurante de féerie lui lança ces mots :

— Tu ne m'aimes pas !... Tu ne m'as jamais aimée !

Il y avait du vrai dans cette accusation, mais à qui la faute ?

Les parents n'ont droit qu'à l'affection qu'ils méritent.

Or, depuis qu'elle s'était laissée prendre toute entière par le jeu, la Cosaque n'avait plus rien de la femme, plus rien de la mère.

Ce jour-là, pour apaiser ses douleurs physiques, pour se procurer toutes les illusions de Monte-Carlo, elle redoubla ses piqûres à la morphine.

Une fièvre intense s'empara d'elle.

Le lendemain soir, sa situation s'aggrava à tel point que Savinia dut envoyer chercher le médecin.

Ce dernier ne dissimula pas ses appréhensions.

Il prescrivit une ordonnance coûteuse.

Savinia se trouvait sans argent, et, pour rien au monde, elle n'aurait voulu en demander à Sant'Argeli.

Elle se désespérait, lorsque, vers minuit, on frappa doucement à la porte.

Qui pouvait venir à pareille heure ?...

Elle ouvrit

C'était Sant'Argeli !

— Excusez-moi, dit-il, ce n'est pas le patron qui se présente à vous, mais l'ami, l'ami sincère jusqu'à la mort. Je sais que votre mère est au plus mal et je n'ignore pas que vous vous trouvez sans ressources. Prenez ceci, c'est prêté de bon cœur.

Sans attendre la réponse de Savinia, il lui glissa un portefeuille dans la main et se retira fermant la porte lui-même.

La Cosaque s'était occupée.

Le bruit de sa respiration saccadée troublait seul le silence de la nuit.

Savinia, à bout de force, se laissa tomber dans un fauteuil.

Elle jeta le portefeuille à ses pieds.

Cet objet lui brûlait les mains. Il y avait de l'argent là-dedans... de l'argent avancé sur quoi ?...

Grave question !

Elle ne se faisait aucune illusion sur l'amitié du Sicilien, sur ses assurances de dévouement.

Pour échapper elle ne voyait plus qu'une solution : la mort !

Elle s'endormit enfin, d'un lourd sommeil hanté de cauchemars.

A l'aube, un cri strident la réveilla.

Savinia se précipita dans la chambre de sa mère.

Pauline, droite sur son lit, la bouche crispée, la main appuyée à la place du cœur, les yeux sortis de l'orbite, cherchait vainement à reprendre la respiration.

Elle retomba soudain.

C'était fini.

Savinia sonna pour appeler du secours.

Le premier arrivé fut Sant'Argeli.

— Du courage ! mademoiselle, dit-il. J'irai moi-même chercher le médecin ; mais, hélas ! je crois que votre mère est à jamais délivrée de ses souffrances. Je ne puis que vous répéter : du courage !

Il fallait pourtant le remercier.

Savinia le fit à contre-cœur, et il en conçut une joie qui détonnait affreusement dans la chambre mortuaire.

Elle s'agenouilla devant le lit et se mit à prier pour le repos de l'âme de cette femme qui avait si mal compris ses devoirs de mère.

Elle ne voulait plus se souvenir que des preuves de tendresse qu'elle lui avait données, autrefois, avant sa funeste passion pour la roulette.

Le médecin, amené par Sant'Argeli, ne put que constater le décès de Pauline Chartier.

Deux jours après, les restes de la Cosaque étaient inhumés au cimetière de Nico.

Sant'Argeli se chargea de tous les frais.

Devinant que Savinia nourrissait des projets de suicide, il se montra si respectueux envers elle que, à défaut d'autre ressource, elle accepta l'emploi de comptable à demeure à la villa des Orangers.

Elle s'installa au comptoir de la table d'hôte, prit le service complet de comptabilité et de surveillance.

Sans autre ambition que de gagner sa vie en travaillant, elle aurait été tout au moins tranquille dans cette modeste situation ; mais il était écrit que sa beauté devait lui être une source de dangers.

XVII

LA BREBIS ET LES LOUPS

Parmi les riches étrangers qui, à cette époque, venaient passer la belle saison à Nice, il n'en était pas de plus envié que le Brésilien, Pietro Ramez, dont on évaluait la fortune à cent millions.

Cet heureux mortel jouissait d'une santé inaltérable et d'une philosophie personnelle qui le mettait à l'abri de tous soucis.

Il atteignait la quarantaine et, malgré les pièges tendus à ses millions, il restait célibataire, par conviction.

Il considérait la vie comme un voyage que, seul, le riche peut se rendre agréable s'il a soin de s'épargner toute cause de chagrin ou d'ennui.

—Je ne me marierai jamais, disait-il, parce que, si je me mariais, je serais exposé à aimer ma femme, à adorer mes enfants, et que si ces êtres chéris venaient à mourir avant moi ou à me donner, de leur vivant, de graves sujets de mécontentement, j'en souffrirais par force et que j'ai horreur de la souffrance.

Pietro Ramez devait sa fortune à un père et à un aïeul qui s'étaient usés au travail.

Il ne voulait pas faire comme ces infortunés.

Il était résolu à profiter en paix du fruit de leur surmenage.

Pietro Ramez avait confié à un homme sûr la gérance de ses biens.

Il le payait largement et l'intéressait de même dans l'augmentation de ses revenus.

Un intendant habile dirigeait sa nombreuse domesticité.

Tout valet dont il avait à se plaindre était congédié séance tenante.

En résumé, Pietro Ramez ne connaissait d'autre loi que sa fantaisie et prenait mille précautions pour ne se créer aucun devoir.

Il avait la charité facile, mais il la faisait à tort et travers, suivant son humeur.

Il donnait volontiers aux vagabonds de profession et accompagnait toujours son aumône de cette recommandation qui le peint tout entier :

—Tiens, voilà de quoi fainéantiser pendant huit jours, durant lesquels tu seras aussi heureux que moi.

Il avait le culte de tous les arts, particulièrement de la musique ; mais il contentait d'admirer et m'ambitionnait à aucun degré le titre d'artiste.

En vrai sybarite qui ne recherche que son plaisir, Pietro Ramez savait cueillir la rose sans jamais s'exposer aux épines.

Il chargeait de tout son secrétaire, Antonio Armanzor.

Antonio, Armanzor nain difforme, mais pourvu d'une instruction encyclopédique et d'un esprit pétri de malice, était son secrétaire.

Il possédait l'art de distraire son maître, savait garder le silence ou bavarder à pleine fantaisie, selon l'occasion.

Son service le tenait constamment en haleine.

Levé de bonne heure, il parcourait les journaux du jour et notait au crayon rouge les articles capables d'intéresser le millionnaire.

Une sonnerie électrique reliait sa chambre à celle de ce dernier, dans la splendide villa que Pietro Ramez s'était fait construire sur la promenade des Anglais.

Or, un matin qu'Antonio croyait captiver le maître par la lecture d'un récit de crime sensationnel, Ramez l'interrompit soudain en lui envoyant en pleine figure la fumée de son cigare.

—Assez, dit-il, tout cela est fort ennuyeux. Quand donc nous servira-t-on un crime nouveau, un crime qui ne ressemble pas à tous les autres crimes ? Ces gens-là manquent absolument d'invention !

En pareil cas, le nain ne manquait pas de souligner l'opinion du maître par quelque saillie de son cru.

—Voudriez-vous, Altesse, que, pour vous complaire, je commisse un crime si beau, si célèbre qu'on en parlât jusqu'à la fin des siècles ?

—A ton aise, cher Antonio ! . . .

—Je me charge de surpasser Érostrate qui, ambitieux de se rendre, à l'instar des cocquéants, immortel par une distinction mémorable, incendia le temple de Diane, à Éphèse, la nuit même de la naissance d'Alexandre, trois cent cinquante-six ans avant Jésus-Christ.

—Trois cent cinquante-six ans ! En es-tu sûr ?

—Aussi sûr que vous bâillez d'ennui, ce matin, pour une cause que je devine et que je me charge de supprimer.

Ramez fronça les sourcils : signe d'orage intérieur.

—Qu'avait-il donc de si remarquable, ce temple ? dit-il en bâillant de nouveau. Instruis-moi, affreux puits de sciences ; mais arrange-toi de façon à ne pas me casser la tête, sinon . . .

—Le temple d'Éphèse, répondit Antonio, était une des sept merveilles du monde connu des anciens. L'architecture et la sculpture avaient épuisé leurs trésors dans la construction de ce monument, enrichi depuis des siècles des dons volontaires de toutes les villes de l'Asie. Les Éphésiens, indignés, rendirent un décret qui défendait sous peine de mort de prononcer le nom d'Érostrate. C'était le meilleur moyen de perpétuer . . .

—Assez ! fit Ramez. Maintenant, parle-moi de ton projet de beau crime.

—J'y renonce, de peur de compromettre mon avenir et de perdre, en me faisant guillotiner pour vos beaux yeux, le bénéfice du testament sur lequel vous avez dû me coucher honnêtement.

—Comment ! avorton ! créature ratée, s'acria Ramez, tu espères que je mourrai avant toi ?

—J'y compte absolument.

La plaisanterie dépassait les bornes.

Elle valut à Antonio un coup de pied qui l'envoya rouler sur le tapis, au fond de la pièce.

Le nain se releva aussitôt.

—Pardon, Excellence ! fit-il. Je regrette que ma réplique vous ait déplu au point de donner à votre pied une direction contraire à mes intérêts les plus sacrés. Je suis prêt à me poignarder sous vos yeux, si ce sacrifice pouvait vous procurer une seconde de saine distraction.

—Ce faisant, dit Ramez, tu ne détruirais pas une des sept merveilles du monde.

—Hélas ! maître, il n'y a plus de merveilles, à part celle que j'ai découverte tout près d'ici, pas plus tard qu'hier soir.

Le visage du Brésilien se fit souriant.

—De quelle couleur, ta merveille, cher Antonio ?

—Brun.

—Et les yeux ? demanda le maître.

—Quels yeux ?

—Ne fait pas l'idiot !

—Jamais ! Excellence, cela me serait trop difficile. Est-ce que par hasard vous voudriez parler des yeux de la merveille dont il s'agit ! Oui, n'est-ce pas ? Apprenez, Altesse, que ces étoiles éclairent un visage aux traits fins, réguliers, et avantagé d'un grand air de noblesse et de vertu qu'on rencontre rarement dans les villes fréquentées par des gens comme nous.

Ramez allongea le pied droit, mais le nain, qui se tenait sur ses gardes, fit un bond de côté et esquaiva la correction.

—Je t'ai demandé, affreux citron, détestable cloporte, de quelle couleur sont ses yeux !

—Gris bleu, mais pas pour vous servir.

—Assez de réflexions inutiles ou je te raye de mon testament !

Le nain se frotta les mains.

—Vrai, Altesse, vous n'avez pas oublié le fidèle serviteur qui accepte tout de vous, les louis d'or aussi bien que les coups de pieds ?

—Silence ! et réponds : quel âge ?

—Dix-sept ans.

—Pas de famille, Excellence ! Ni père, ni mère, ni oncle, ni tante, ni cousins, ni cousines ! Seule, seule au monde !

—Son nom ?

—Savinia.

—Sa situation sociale ?

—Caissière à la villa des Orangers.

Le nain possédait les renseignements les plus complets sur la fille du comte Nicolas Dourakine.

Il les donna au maître qui, dans sa confiance en l'habileté éprouvée de son secrétaire ne lui demanda même pas l'origine.

—C'est bon, dit Pietro Ramez, nous irons dîner ce soir à la villa des Orangers. La cuisine y est-elle passable ?

—Excellente, Altesse ! Sant'Argeli tient à satisfaire les palais les plus fins de sa nombreuse clientèle. Reconnaisant la supériorité de la cuisine française sur l'italienne, il a embauché, comme chef, un docteur en sauces qui a fait ses classes à l'Auberge du monde, je veux dire Paris.

On était dans la première semaine de janvier.

La vie battait son plein à Nice.

Jamais la villa des Orangers n'avait vu société plus nombreuse ni plus choisie à sa table d'hôte et à son petit casino clandestin de roulette et de trente et quarante.

Les époux Sant'Argeli marchaient à grands pas vers la fortune. Grâce à qui ?

Grâce à la réputation croissante de la belle Savinia.

On venait dîner là pour pour la voir, on s'y attardait pour la contempler.

Savinia s'était habituée peu à peu à sa célébrité.

Aux hommages qui lui arrivaient de toutes parts, elle opposait une froideur désespérante.

Ses regards ne s'arrêtaient sur personne.

Jennes et vieux en étaient pour leurs frais et galanterie.

Quant aux billets enflammés qui lui arrivaient journellement, elle les brûlait sans les avoir lus.

Qu'espérait-elle ? rien ! Elle vivait au jour le jour, satisfaite de n'être à charge à personne, ne se faisant aucune illusion sur les dangers qui la menaçaient, se tenant sur ses gardes.

Elle redoutait surtout l'homme qui passait vis-à-vis d'elle pour un bienfaiteur.

La nécessité la rendait diplomate : bien qu'ayant fort peu de sympathie pour Angelica, elle se montrait aimable et prévenante à son égard.

Elle s'en faisait, tacitement, une aliée.

La vieille prenait peu à peu confiance.

Avertie par les sous-entendus de la caissière, elle veillait au grain et, guidée par l'instinct, surgissait presque toujours devant son mari, au moment où il papillonnait autour du comptoir.

Telle était la situation lorsque Jacques Brémond, guidé par Pelligrani, débarqua un beau matin à la villa des Orangers.

Attiré par les séductions de la roulette de Monte-Carlo et par l'espoir d'un beau mariage, il mettait à profit les vacances du Jour de l'an.

Au besoin, il les prolongerait de quinze jours, sous prétexte de maladie.

En apercevant Savinia en grand deuil et installée à la caisse, Pelligrani pressentit l'écroulement de son ingénieuse combinaison pour faire la fortune de son compagnon et s'assurer une commission de vingt mille francs.

Quant à Jacques qui, en principe, ne s'emballait jamais à la vue d'une jolie femme, il était littéralement ébloui par la beauté de la caissière.

—J'ignore, dit-il tout bas à son compagnon, comment est la fille à Nicolas ; mais elle ne saurait égaler en perfection la merveilleuse brune qui est assise au comptoir et n'a pas encore daigné nous accorder un regard.

C'était l'heure du déjeuner.

Les premiers clients arrivés s'installaient à la grande table, le plus près possible de la caisse.

Tous, sans exception, adressaient, au passage, un compliment à la belle enfant.

Jacques s'attabla de façon à l'avoir en face de lui.

Pelligrani en fit autant.

De sa place, le rastaquouère salua Savinia qui, l'ayant reconnu, rougit légèrement et inclina la tête sans qu'un sourire éclairât sa physionomie de madone.

—Vous la connaissez ? lui demanda Jacques.

—Hélas !

Jacques se prit à rire.

—Je devine, dit-il : vous lui avez fait les yeux doux et ça n'a pas mordu.

—Tout justement.

—Un autre serait peut-être plus adroit et, conséquemment, plus heureux. Je vous avouerai, mon cher Pelligrani, qu'il me serait doux de réchauffer ce cœur glacé. Je ne voulais pas croire qu'un homme de bon sens pût tomber amoureux subitement, j'ai toujours nié ce que les poètes appellent le "coup de foudre" ; eh bien ! je crois, ma parole ! que je suis pincé tout de bon ou plutôt que j'en pince. Adieu, la roulette ! bonsoir, la fille à Nicolas ! je veux la caissière et je l'aurai ! A quel joli petit nom répond ma dulcinée ?

Pelligrani se pencha à son oreille.

—C'est Savinia, Savinia elle-même !

—Admirable ! fit Jacques en pouffant de rire. Et que faites-vous maintenant de Nicolas ? . . .

—Je crois deviner . . . mauvaise affaire . . . nous sommes dans le lac . . . Gardez-moi ma place, je cours aux informations et je reviens.

Pelligrani se rendit au bureau de la villa.

Il possédait l'estime de la patronne chez qui, maintes fois, il avait amené de riches étrangers.

Angelica lui fit fête en le reconnaissant et il n'eut pas de peine à lui délier la langue.

En moins de deux minutes, elle lui dévida tout le chapelet : la mort du comte Dourakine, celle de la Cosaque tombée dans le dénuement, et enfin l'entrée de leur fille au service de comptabilité de la villa des Orangers.

—Vous ne la garderez pas longtemps, hasarda Pelligrani.

—Pourquoi donc ? . . .

—Parce qu'elle est trop belle.

—Belle ? pas tant que ça ! grogna la vieille.

Pelligrani en savait assez.

Il descendit reprendre sa place à la table d'hôte et mit de suite son complice au courant de la situation.

Jacques eut tôt fait d'en prendre son parti.

—Cher ami, dit-il, si nous buvions à sa santé une bouteille de corton ? Vrai, je ne me suis jamais senti aussi heureux. La dame de pique m'avait fait oublier la dame de cœur ; mais elle m'a fourni assez de trèfle pour que, en l'occurrence, je ne reste pas sur le carreau.

C'était peut-être le premier jeu de mots qui lui tombait des lèvres : l'amour fait parfois de ces miracles !

Les deux camarades déjeunèrent joyeusement.

Vers la fin du repas, se penchant vers Jacques, son compagnon lui demanda de le présenter à la caissière.

—A quoi bon ! fit Pelligrani. Je ne la connais que trop, la fille à Nicolas : elle fait la sourde et l'aveugle à volonté. Elle décourageait le Grand Turc.

Ces difficultés, loin de calmer Jacques, abaisaient le feu nouveau qui s'est déclaré si subitement dans tout son être.

—Ah ! ah ! murmura-t-il, il faudra lutter ! . . . J'aime ça, moi, la lutte !

Fier de sa belle prestance, se croyant irrésistible, il fixa de ses yeux ardents la belle caissière, avec la volonté absolue de l'obliger à s'occuper de lui.

Elle releva soudain la tête et leurs regard se croisèrent.

Enfin ! cette statue daignait s'apercevoir qu'il la contemplait.

Dans sa fatuité d'homme fort, Jacques Brémond ne doutait pas d'avoir produit la meilleure impression.

—Mon cher ami, dit-il au rastaquouère, je ne vous demande plus de me présenter à Savinia. Je saurai bien remplir tout seul cette formalité préalable. Je vous prierai simplement de l'informer que je l'adore.

—Commission facile à remplir ; mais ne vous montez pas la tête, à moins que vos idées de grandeur n'aient été consumées par la flamme ardente de cet amour naissant.

—Permettez, mon ami, répliqua Jacques, je suis pour l'instant, tout à la bataille. Or, Napoléon lui-même savait, à l'occasion, descendre de son dada.

La salle à manger se vida peu à peu.

Tous les clients se rendaient au salon de roulette, où l'on jouait l'après-midi, sous la direction de Sant'Argeli en personne, à la fois banquier et croupier.

—Nous empêchons Savinia d'aller déjeuner, dit Pelligrani Régions la note et venez prendre votre première leçon de rouge et de noire avant de partir pour Monte-Carlo.

Jacques lui glissa dans la main un billet de cinquante francs, en l'invitant à payer la caisse et à faire une commission.

Le rastaquouère s'exécuta sans aucun embarras.

Il en avait tant fait, dans sa vie errante, de ces commissions indélicates !

D'un pas délibéré, il s'avançait au comptoir.

—Mademoiselle Savinia, dit-il, a-t-elle préparé ma note ?

—La voici, monsieur ; j'attendais votre ordre pour vous la faire présenter par le garçon.

Elle lui tendit une soucoupe sur laquelle le petit papier était étalé.

Pelligrani paya, laissant au fond de la soucoupe quelques pièces blanches que Savinia, toute rougissante, se hâta de passer au garçon.

—Je vous plains, mademoiselle, dit le rastaquouère en simulant une émotion que démentait son visage impassible. J'ai appris vos malheurs par Angélica. Vraiment ! la situation que vous occupez ici n'est pas digne de vous, de votre instruction, de vos grâces incomparables . . .

Du matin au soir, chacun répétait le même refrain à Savinia.

Elle en avait assez, à la fin !

—Je ne me plains, monsieur Pelligrani, dit-elle, et je n'autorise personne à me plaindre.

—Toujours la même, Savinia ! Votre père était fier de vous et c'était justice ; mais il n'est plus là pour assurer l'avenir. Le comte Dourakine a oublié que la mort surprend les plus robustes et les foudroie, ainsi que fait du chêne l'ouragan déchaîné.

Des larmes vinrent aux yeux de Savinia.

—Laissez-moi, monsieur, dit-elle, je vous demande rien. Par pitié, laissez-moi !

Mais lui :

—Savinia, je connais quelqu'un qui ferait votre bonheur. Oh ! rassurez-vous, ce n'est pas de moi qu'il s'agit ; mais de mon ami, ici présent. Regardez-le, il a toutes les illusions de la jeunesse, il vous adore.

Le rastaquouère n'attendit pas la réplique.

Il se dirigea vers la porte donnant sur le salon de jeu et fit un signe à Jacques de le suivre.

L'amoureux se leva, et la tête haute, les yeux chargés de ce fluide mystérieux que possèdent certains êtres malfaisants et tout de volonté, il s'approcha à son tour de la caissière.

—Cet imbécile de Pelligrani vous aura répété quelque sottise échappé à sa folle imagination. Qui n'éprouverait pour vous, pour votre caractère, le respect dû au malheur et à la vertu ? Mais je ne suis qu'un voyageur, bien jeune pour le prendre aux sérieux ! Quelle que soit ma destinée, je n'oublierai jamais l'impression que vous m'avez faite ; non, jamais !...

Et, d'un pas lent, sans perdre un pouce de sa haute taille, il rejoignit le rastaquouère, qui l'attendait à la porte.

Ils disparurent tous deux dans le salon de jeu.

Jacques saisit par le bras son compagnon et, riant nerveusement :

—Cher ami, je vous en veux à mort !

—A cause ?...

—Vous n'auriez pas dû m'amener ici. J'étais si tranquille, je n'avais jamais aimé personne, et maintenant me voilà amoureux d'une caissière sans le sou !

Mais bientôt le tintement du métal ratissé sur le tapis vert par l'ingénieur Sant'Argeli lui fit oublier les beaux yeux de Savinia.

Il s'approcha de la table.

—Voulez-vous que je vous explique la marche du jeu ? lui demanda Pelligrani,

—Inutile, répondit Jacques : J'ai eu soin, avant mon départ de Paris, d'étudier la chose dans un traité spécial. Je me suis même livré à de savants calculs, espérant trouver un système, une martingale, pour gagner à coup sûr. Ah ! c'est bien combiné... pour le banquier de la roulette ! Quant au joueur, il n'a qu'à compter sur sa veine et à s'emballer le moins possible dans la déveine.

Jacques Brémond parlait déjà comme un de ces vieux routiers pour qui le jeu n'a plus de secrets.

Cette petite partie de famille, où le maximum de l'enjeu était limité à un franc, ne tarda pas à lui sembler monotone.

Filons à Monaco, dit-il à son compagnon.

Ils repassèrent par la salle à manger.

Savinia n'y était plus.

Jacques s'arrêta au comptoir, prit la plume et inscrivit ces mots au bas de sa carte de visite : *Qui vous aime et n'attend que l'occasion de vous prouver son dévouement.*

Il mit la carte sous enveloppe fermée et la laissa en évidence.

—C'est peut-être aller trop vite en besogne, fit observer Pelligrani.

—Vous n'y entendez goutte, répliqua Jacques. Savinia est malheureuse ici et elle ne demande pas mieux qu'on lui tende la perche pour l'en tirer. L'essentiel est que la perche lui soit plaisante ! Maintenant, hop ! en route !

Il se firent conduire en voiture à la gare et sautèrent dans le premier train pour Monte-Carlo.

Durant le trajet, Jacques accorda à peine quelques regards à l'admirable paysage qui se déroule, au bord de la mer, durant une heure, tout au plus.

Indifférent aux beautés de la nature, nullement artiste, le fils de Rassajou n'était sensible qu'aux jouissances matérielles.

Il courait à la fortune et, sur cette route où l'ambitieux voudrait aller toujours plus vite, il ne voyait que le but.

Il ne fut pas ébloui, à l'arrivée, par les merveilles du site, en gravissant l'escalier monumental qui conduit aux jardins du Casino.

Quoi de plus adorable ! Un plateau enclavé dans de hautes montagnes grises, baigné par la Méditerranée, cette petite mer bleue au caractère égal, qui, dit Carlo des Perrières "roule ses vagues frangées d'argent sur champ d'azur et n'a jamais que des colères pour rire."

Des jardins plantés de platanes aux larges feuilles, de hauts balcons de pierre qui descendent à la mer.

Au milieu de ce parc, le temple du jeu.

En y pénétrant, guidé par le rastaquouère, Jacques n'éprouva aucune émotion.

Il était résolu à attaquer vigoureusement la banque.

—Désirez-vous visiter le casino ? lui demanda Pelligrani.

—Je désire pointer cinq cents francs à la rouge.

—Déjà !...

Il n'est jamais trop tôt pour profiter de sa chance.

La chance ! Le fils de Rassajou avait foi en la sienne. Gâtée depuis si longtemps par la Fortune, il n'en connaissait pas encore les caprices, les trahisons imprévues, les cruautés implacables.

Selon son désir, Pelligrani le conduisit tout droit au salon de la roulette.

La partie battait son plein.

Trois rangées de joueurs debout se tenaient derrière les assis, formant une haie mouvante.

D'un pas rapide Jacques s'avance.

Grâce à sa haute taille, il domine le jeu.

La voix monotone du croupier prononce les paroles sacramentelles :

—Messieurs, faites vos jeux... Le jeu est fait... Rien ne va plus.

Allongeant le bras par-dessus la tête des assis, Jacques a laissé

tomber, dans la section réservée à la rouge, un billet de cinq cents francs.

La bille fatale, lancée par le croupier, tourne, rapide, dans l'appareil.

Un silence profond se fait.

Tous les yeux sont fixés sur le cylindre où la bille, perdant sa force de rotation, va retomber.

C'est fini. Le croupier annonce :

—27, rouge, impair et passe.

La rouge a gagné.

Jacques se fait un passage pour arriver au tapis vert. Il relève son enjeu doublé en pièces d'or par le croupier.

Et sans écouter les réclamations des gens qu'il a quelque peu boueulés dans ce brusque mouvement, il rejoint Pelligrani.

—Vous voyez bien, lui dit-il triomphant, qu'il ne fallait pas perdre une minute.

—Admirable ! fait Pelligrani. Ah ! vous êtes né sous une riche étoile !

Le rastaquouère brûle d'envie de jouer ; mais il n'a pas d'argent et, connaissant le caractère de Jacques, il n'ose lui en demander.

Cependant la tentation est trop forte.

—Mon cher ami, dit-il à l'heureux gagnant, serait-ce indiscret de vous taper de cinq louis ?...

—Pour jouer ?...

—Evidemment ce n'est pas pour payer mon terme.

Jacques s'exécute à contre-cœur. Il fronce terriblement les sourcils et ses yeux, si doux quelques heures auparavant quand ils se fixaient sur la jolie caissière de la villa des Orangers, ont pris une expression de dureté farouche.

—Voici cent francs, dit-il ; mais je n'aime pas ça ; rien ne porte malheur comme de prêter de l'argent au jeu.

Jacques Brémond, qui ne croyait à rien, avait des superstitions singulières.

Le rastaquouère empocha la somme avec une joie d'enfant.

Pour le décafé, qu'un coup de baguette magique a transporté de Paris chez la roulette, cent francs c'est l'espoir renaissant, illimité, c'est la porte ouverte sur tout les paradis.

Cette pincée d'or qu'il tient en main et dont-il a libre jouissance fait surgir dans son esprit les noms de certains triomphateurs célèbres dans les annales du jeu.

Pourquoi n'aurait-il pas son tour ?...

Pourquoi, lui aussi ne ferait-il pas sauter la banque avec son dernier louis ? Cela s'est vu, cela se reverra... cela n'est donc pas impossible !

Quant à Jacques, sans ce prêt forcé, il s'en serait tenu là pour sa première séance de Monte-Carlo.

Mais il se mit en tête de rattraper ses cent francs et, profitant d'une place vide, il s'installa à la roulette.

Une heure après, il avait perdu dix mille francs.

Il se leva, pâle de rage contenue.

Il cherchait des yeux le pauvre Pelligrani à qui, par superstition de mauvais joueur, il attribuait sa déveine.

Il ne le retrouva qu'au salon de trente et quarante.

Assis à la table, le rastaquouère jetait sur la rouge une poignée de pièces d'or.

Il avait sous la main gauche un tas de billets de banques froissés et éparpillés.

Jacques s'approcha de lui et, le touchant à l'épaule :

—Alors, lui dit-il d'un ton sec, ça va, aujourd'hui ?

La rouge avait gagné.

—Combien la masse ? demanda le croupier à Pelligrani.

—Je ne sais pas répondit ce dernier.

Il compta : cela faisait soixante louis.

A deux mains, Pelligrani attira vers ses billets de banque le tas d'or.

Alors seulement, il daigna répondre à Jacques :

—Mais oui, ça ne va pas trop mal. Vos cent francs ont fait des petits. Les voulez-vous ?

—Ce n'est pas de refus, je n'ai pas été heureux.

—Ah ! fit le rastaquouère avec une parfaite indifférence.

Il lui passa un billet de cent francs.

Mais Jacques qui ne perdait jamais le nord, en profita pour rappeler au vieil étudiant les cinq cents francs qu'il lui avait prêtés au quartier Latin.

(A suivre.)

LE FILS DE L'ASSASSIN

La vente du livre si étonnant qui porte ce titre va si rapidement, que nous conseillons à ceux de nos lecteurs qui ne l'ont pas déjà de se hâter. Comme on le sait, il ne coûte que 10 cts acheté à nos bureaux et 15 cts quand nous l'expédions par la poste.

Pour la **DYSPEPSIE**, au lieu de Thé et Café, Buvez le **CAFÉSANTÉ FORTIER**

YOMTEUF - POLKA

Autr connus arrangés en POLKA
Pour Piano seul
Lento
Par CHARLES BALIVEAU

INTRODUCTION

PIANO

religioso

mf

rit

roll.

Pédale jusqu'à la fin

Maestros

bien soutenu

cresc

rit

pp

Muuv's de Polka

POLKA

mf

Pédale ad libitum

mf

cresc.

p

dim.

mf

Ben leggiero

p

Pédale douce

mf

mf dim.

p cresc.

Ben canto

ben marcato il basso

A suivre

2

Musical score for system 2, measures 1-6. The score consists of six staves. The first staff has a dynamic marking of *f*. The second staff has *pp cresc*. The third staff has *(trazioso)*. The fourth staff has *mf cresc*, *basso ben munito*, and *p dim*. The fifth staff has *p* and *ben canto*. The sixth staff has *pp cresc*.

3

Musical score for system 3, measures 7-12. The score consists of six staves. The first staff has *p*. The second staff has *Tres enlevé*, *f*, *P-ult. ant.*, and *mf*. The third staff has *p cresc*. The fourth staff has *mf*. The fifth staff has *p*. The sixth staff has *cresc* and *ben duranti*.

CHEZ LES FOUS

Le plus bel établissement d'aliénés de France est, incontestablement, celui de Bron.

L'asile ne compte pas moins de 1,650 malades des deux sexes, répartis en sections correspondant au degré d'aliénation ou à l'état de délabrement physique des pensionnaires. Chaque section se compose d'une immense cour fleurie et ombragée, entourée d'arcades, d'un préau spacieux attenant au réfectoire, et, au-dessus, du dortoir d'une propreté méticuleuse.

Mais, en s'élevant dans la hiérarchie des fortunes, on assiste à la progression du bien-être chez les privilégiés des "pensionnats". Ceux-ci comprennent deux corps de bâtiments à trois étages, entourés de parcs gazonneux, parsemés de bosquets touffus.

Quant à l'aristocratie démente, elle habite des pavillons particuliers qui constituent le long de l'allée centrale, autant de petites villas enfouies sous des charmilles. Cette allée est plantée de marronniers superbes jusqu'au rond-point de l'église, grande comme une cathédrale.

C'est aussi de chaque côté de cette voûte de verdure que s'élève, entre cour et jardin d'agrément, les habitations des principaux fonctionnaires.

Le chiffre du personnel subalterne, y compris gardiens et gardiennes, s'élève à deux cent dix-huit employés. L'importance de la propriété rurale, dite le "domaine", des jardins, des fermes, de l'usine électrique, de l'abattoir et de la boucherie, motive cette nombreuse domesticité.

Il suffit, toutefois, de pénétrer dans les "sections", pour être pris d'apitoiements. Chacune d'elles, sous des formes différentes, est un antre d'incohérences qui émeuvent, qui étouffent et dont le souvenir poursuit obsessivement.

Le quartier des "agités" est principalement suggestif. Dès l'entrée, M. Raoul fait signe à deux gardiens de se placer derrière nous.

— Pourquoi cette précaution, Monsieur le Directeur ?

— Vous allez en juger.

En effet, des malades nous entourent, vocifèrent, gesticulent diaboliquement. C'est une clameur horrible, un concert troublant d'exclamations divagantes, de rires épileptiques, d'appels étranges, Sournoisement, l'un d'eux, les bras maintenus dans des bricoles, se glisse entre nous, un sourire mauvais aux lèvres, le regard fébrile. Un gardien le repousse. Alors l'insulte éclate, grossière :

— "Tas de vaches !"

Puis, ses traits se détendent, prennent une expression d'imploration ardente, et d'une voix soudainement changée :

— "Monsieur le Directeur, dit-il, laissez-moi sortir car je ne suis pas fou. D'ailleurs, j'ai rendez-vous avec le Procureur du Roi au sujet de mes biens confisqués !"

— Que dit-il, demandons-nous à un interne de service,

— C'est sa marotte, Monsieur, il se croit émigré.

Sa marotte.

Et tous les malheureux qui sont là, qui déambulent farouchement sans se parler entre eux, qui se coudoient sans qu'un mot de raison ne les arrête au passage, qui soliloquent de l'aube au crépuscule, ont leur marotte...

Les uns se croient puissants et clament leurs forfaits, l'écume aux commissures des lèvres, le poing crispé, l'œil hagard.

D'autres ont de brusques arrêts dans leur marche automatique et poussent des rugissements fauves, puis, calmes, reprennent la route de leur Golgotha de douleur, de folie.

"Qu'on me rende la liberté !" s'écrie un adolescent, pâle, distingué d'allure, qui était jusqu'alors resté silencieux.

"Oui, je suis victime d'une erreur judiciaire."

Cependant qu'impressionné péniblement par le spectacle de tant de misères cérébrales, nous nous disposons à franchir le seuil de cet enfer, un cri s'élève, strident :

"Vive l'Anarchie !"

La porte se referme sur nous à double tour. Nous respirons.

— Eh ! bien que pensez-vous ? interroge M. Raoul.

— Que l'humanité compte pour bien peu dans les forces de la

Nature, puisque nous sommes sujets à d'aussi épouvantables transformations, sans réaction possible.

— Sans réaction, dites-vous ? Cela laisserait supposer que la folie est incurable. Or, je puis vous citer des cas...

— Oui, mais les rechutes...

Insoluble problème !...

Après la section des "agités", nous visitâmes celle des "agitées".

Sous une forme moins violente, ce sont les mêmes exclamations, les mêmes colères.

— Charles X, appelle un docteur aliéniste, venez ici.

Et, trotinant, une femme de petite taille, grisonnante, la face congestionnée, un balai à la main, s'avance vers nous.

— Ah ! ces messieurs sont des Autrichiens, nous dit-elle, mes ennemis acharnés. Sachez donc que mes armées son prêtes et qu'une grande conflagration ne va pas tarder à se produire. Souvenez-vous que c'est Charles X en personne qui vous parle. Appelez-moi Majesté,...

Nous saluons cette Majesté déchuë, le cœur angoissé, surtout en apprenant que la malheureuse a plusieurs titres universitaires.

— Ne l'écoutez pas, elle est folle. Dites moi plutôt si les Etats-Unis sont toujours en République ? interpelle une pensionnaire qui dut être adorablement belle. Il y a vingt-cinq ans que je suis claustrée dans ce couvent et j'ignore tout de mon pays...

— Depuis quand est-elle internée ? demandons-nous à une gardienne.

— Depuis le mois de janvier.

— Est-elle vraiment Américaine ?

— Américaine... de Paris, oui Monsieur...

L'hystérie domine dans cette section, où tous les âges se coudoient, mais où l'enfance règne en souveraine et intraitable maîtresse.

Combien émotionnants sont les souvenirs de cette visite à l'asile de Bron. Mais il en est un désormais ineffaçable en nous.

C'était jour de visite. A trois heures, une pauvre vieille femme entre, demande à voir son fils qui devait incessamment sortir, étant guéri aux dires des plus érudits docteurs aliénistes. La mère, heureuse, s'appête à retrouver raisonnable celui qu'elle avait élevé avec un soin jaloux, jusqu'à l'âge où un amour contrarié avait bouleversé son existence, semant le désordre dans ses facultés. Une longue cure d'air et de silence avait aidé au rétablissement du malade. L'heure de sa libération allait sonner.

Tremblante de joie, la pauvre vieille créature attend l'enfant aimé. Il entre, il est là, à côté d'elle et... ne la reconnaît plus.

Non, il est des scènes qu'on ne peut décrire. Celle-là est une des plus poignantes auxquelles nous ayons assisté.

Vous figurez-vous le retour de cette mère à son logis de pauvresse, dans les hauteurs de Fourvière ? Vous figurez-vous ses brisements, ses désespoirs, ses fins de tout ?

Oh ! la malheureuse ! la malheureuse !

— Ce sont des choses qui se reproduisent souvent, nous dit d'un ton attristé le sympathique Monsieur Raoul.

Nous le croyons volontiers, mais nous ne résistons pas à l'émotion qui nous envahit et nous essayons les larmes de pitié qui nous montent irrésistiblement aux yeux...

Le soir, tandis que le Directeur nous accompagne jusqu'au bout de l'allée où nous attend la voiture qui doit nous reconduire à la gare, comme une plainte géante interrompt nos adieux.

— Ce sont les "malades" en cellule, répond M. Raoul à notre muette interrogation.

Et nous partons sous cette impression de splénétique horreur et de prenante mélancolie.

A. CASTÉRAN.

EN WAGON

Un voyageur pénètre dans un compartiment avec de nombreux colis et commence par jucher un énorme sac dans un filet.

Une dame, assis au-dessous, lève la tête et manifeste un certain effroi.

— Oh ! Madame, dit-il, je vois bien que le filet n'est pas solide, mais il n'y a rien de cassant dans mon sac !...

UN DÉBAT SUR LA LONGÉVITÉ

— J'ai un oncle qui est mort à cent cinq ans.

— Et moi, une tante qui est morte à cent quinze.

— Peu ; mon grand-père n'a dépassé qu'à cent quarante-cinq ans.

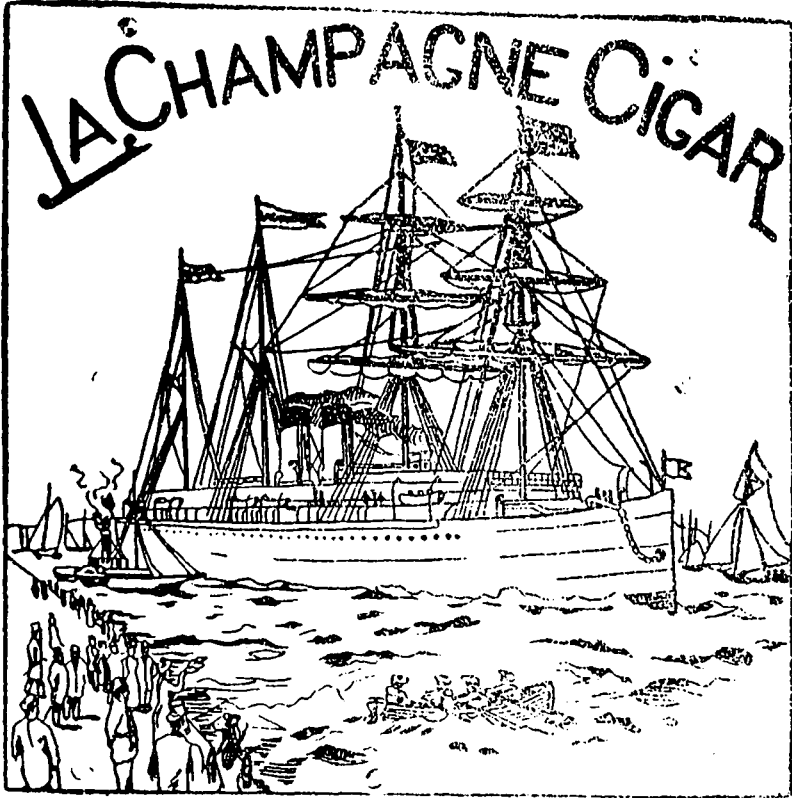
Un marseillais véritablement humilié :

— Eh bien, moi, messieurs, dans ma famille, personne n'est encore mort !

ÉCHANGE DE POLITESSES

— Quelle bonne rencontre, je ne te lâche pas, nous allons aller au café de la Paix voir prendre l'absinthe.

— J'accepte, mais tu me permettras ensuite de t'emmener au Théâtre-Français pour voir entrer le monde.



PETIT DUC. LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.
 "Curling Cigar," fait à la main, valent 10c pour 5c.

MONUMENTS FUNERAIRES
 EN MARBRE ET GRANIT
 Ouvrages de Bâtisses et de Cimetières — Tous Genres
J. BRUNET
 COTE - DES - NEIGES MONTREAL

Librairie Française
 JULES PONY, 1632 Rue Ste-Catherine
 Propriétaire.
 Toutes les publications et journaux français.
 Un grand choix de livres en tous genres.
 Les commandes sont remplies à trois semaines d'avance.
 Prix très modérés

Dans un café du boulevard, un bohème, le vieux L... offre un bock à un confrère.
 Au moment de payer, il tire de son porte-monnaie une pièce de cent sous.
 — Bigre, s'écrie l'ami, tu en as beaucoup comme ça ?
 — Hélas ! non, murmure L..., en caressant la pièce. C'est une veuve sans enfants.

PLUS DE MAUX DE DENTS!
 PAR L'EMPLOI DES
DENTIFRICES
 Elixir, Poudre et Pâte
 DES **BÉNÉDICTINS**
 de l'Abbaye de Soulaac
 Dom **MAGUELONNE**, Prieur
 Inventé en l'an 1373 par le Prieur P. BOURSAUD
 VENTE EN GROS :
SEGUIN, BORDEAUX
 MAISON FONDÉE EN 1807.
 VENTE dans toutes les BONNES PARFUMERIES
 PHARMACIES et DROGUERIES.
 MAISON à PARIS, 26, Rue d'Enghien.

GRAND PRIX LYON 1884. EXP. INT. BORDEAUX
 HORS CONCOURS BORDEAUX
 MEMBRE DU JURY 1885.

EXIGER LA SIGNATURE DU PRIEUR
 Dom Maguelonne B. Prieur

Le flacon, 50 cents. — Il est offert un magnifique calendrier français à chaque acheteur d'un flacon.
ROYER & ROUGIER FRÈRES - 1597 Rue Notre-Dame, Montréal.

USAGE IMPRÉVU



Grand-papa. — Qu'as-tu, Toto ?
Toto. — Vous savez le fouet que vous m'avez donné au Jour de l'An ?
Grand-papa. — Eh ! bien ?
Toto. — Maman s'en est servie sur moi... Hifi ! hi ! hi ! ! !

— Avez-vous pensé, lui demande son maître, à renouveler l'eau des poissons rouges que j'ai apportés hier ?
 — Pas de danger, monsieur : il n'ont pas encore bu celle que vous leur avez versée hier soir.

Téléphone des Marchands 162

N. LÉVEILLÉ
 Marchand-Tailleur
 138 1/2 Rue Saint-Laurent
 MONTREAL
 Toujours en main un stock de quatre à cinq mille piastres.
 Une visite de votre part est sollicitée.
 Habillage fait à 24 HEURES d'avis
 COUPE GARANTIE

LE RIFLE
 Eczéma. Mal de Barbe. Plaies et autres maladies de la peau, guéris en peu de temps par la **Pommade Antiseptique du Dr Rameau**. Ce remède infailible, préparé d'après la méthode préconisée par le célèbre Pasteur, est absolument inoffensif et réussit toujours. Nous ferons voir avec plaisir de nombreux certificats constatant la supprime efficacité de la **Pommade Antiseptique du Dr Rameau**. Entre autres, un cas de Riffle de dix ans, guéri en quatre jours, et une foule d'autres. Envoyée par la poste sur réception de \$1.00. J. E. W. LECOURE, pharmacien, coin des rues Craig et Bonsecours, Montréal. **Maladies de la Peau**

Moulins à Laver et Tordeurs de J. A. Godin
 éclipsent tous les autres, par leur simplicité, leur facilité, leur durabilité. Satisfaction absolue. Différents modèles à prix modiques. Tous les détails perfectionnés.
J. A. GODIN, Fabricant
 598 Rue St-Laurent, - - - - - Montréal
 TEL. BELL EAST 1114

AUX DAMES

Nos Patrons "Standard" sont les plus simples et suivant la mode du jour.
Machines à Coudre
 De première classe, garanties pour 15 ans, \$25.
Machines à coudre à Leuer
 Fourniture de Machines à Coudre de toute sorte. Les plus bas prix de Montréal.

CHARLES D'AMOUR
 1688 rue Notre-Dame
 Près de l'Eglise Notre-Dame

— Voilà vingt sous pour la statue qu'élève votre journal.
 — Vous savez le nom du grand homme ?
 — C'est inutile. L'essentiel est qu'on sache le mien : Capotart, parfumeur, tient tous les genres de teinture, etc. Vous en mettez la valeur de vingt lignes.

* * *
 — Vous trouvez ça beau, *Tristan et Yseult* ?
 — Peuh ! Y a rien à r'tenir pour chanter en société là-dedans.
 — Moi j'aime mieux les *Cloches de Cornerville*.
 — Et moi la *Fille de Madame Angot*.

112 RUE VITRÉ
 Coin St-Laurent
J. A. Dumas
 PHOTOGRAPHE
 MONTREAL

UNE PIPE BIEN CULOTTÉE



I
—Oh ! la belle pipe ! Ce qu'elle est bien culottée !... Je vous l'achète... quarante sous, voulez-vous ?



II
—Vous ne voulez pas?... Cent sous?... Un louis ?...

Ugolin a-t-il Mangé ses Enfants ?

Sous ce titre suggestif *l'Éclair* a conté récemment l'histoire d'une découverte faite à Pise à l'église Saint-François.

La légende d'Ugolin de la Gherardesca est bien connue.

Ugolin, tyran qui martyrisait Pise, contracta des alliances secrètes avec les Guelfes. Il fit perdre aux Pisans, par une faute infâme et calculée, une grande bataille qui, en épuisant la république, mettait à sa merci. Pise se jeta dans ses bras, mais en rêvant de s'affranchir un jour. Le tyran fut impitoyable ; ce qui provoqua une sédition qui éclata le 1^{er} juillet 1282. A sa tête était Ruggieri. Ugolin tomba au pouvoir de ses ennemis avec ses enfants et petits enfants. Ruggieri, qui n'était pas non plus une âme très tendre, fit enfermer ces malheureux dans une tour, après quoi il se demanda comment il pourrait bien assouvir sa vengeance. Comment il méditait sur ce moyen, il traversait l'Arno ; l'idée lui vint, cruelle et sauvage, de jeter dans le fleuve la clef de la tour où les prisonniers étaient enfermés.

Que se passa-t-il dans cette horrible prison ? Ugolin et ses enfants devaient fatalement y périr de la faim. Mais on veut encore que le père, succombant le dernier, ait prolongé ses jours en se rassasiant de la chair de ses petits.

Plus tard on pénétra dans la tour. On trouva les horribles restes. On les inhuma.

Récemment des fouilles étaient entreprises à Pise, au cloître Saint-François, pour les retrouver. Ces recherches ont abouti, mais — ô étonnement — non seulement on découvrit les restes du comte, mais aussi ceux de ses fils.

Voilà du coup une mémoire réhabilitée. Ugolin était mort, mais n'avait point protégé sa vie au détriment de la chair des siens. A quoi l'on objectait avec une certaine vraisemblance :

— Pardon ! Ces restes que vous nommez ceux des enfants, sont plus exactement ceux du père. Ce sont les reliefs de son souper. Vous entendez bien que ce vieillard n'avait plus qu'une dentition imparfaite. Si affamé qu'il fût, il n'a pu briser ni digérer les os. Un comte pisan n'est pas un chien."

Un savant italien a proposé de rechercher si une étude approfondie ne permettrait point de reconnaître la trace des coups de dents. "On doit manger avec une rage sensible, dit-il, quand on mange ses propres enfants."

Peut-être allait-on se livrer à ce remarquable examen, lorsque les archéologues — avec ces gens il n'y a qu'heur et malheur — vinrent déclarer que peut-être se trompait-on.

On a bien trouvé dans le sol du couvent de Saint-François, une pierre portant le nom d'*Ugolino* et le date MCCCXIII. C'est en 1288 que le traître est mort d'inanition dans la tour de la Muda, depuis dénommée tour de la Faim et démolie en 1565. D'autre part, dans le même couvent de Saint-François, maintenant mairie civique de Pise, il existe une inscription laidaire qui indique l'endroit où se trouvaient les restes d'Ugolino, de ses fils et de son petit-fils : *Finechè nou furono trasferite à Firenze* — "avant leur translation à Florence !"

Comment a-t-on pu découvrir à Pise des restes qui auraient été transportés à Florence ? Y aurait-il méprise ?

Ceci est très grave pour la seule recherche intéressante, qui est de savoir si Ugolin a mangé ses enfants. Aucun texte, en somme, ne le dit expressément, même

aux touristes, qui sont cependant bien les gens à qui l'on fait avaler le plus de bourdes.

"Ouvrez le *Guide historique de Pise* et vous lirez : *Eglise Santo-Franco*. On voit dans le cloître une grosse pierre sépulcrale près de la porte latérale de l'église, comme celle qui couvre la tombe du Gherardesca et du fameux comte."

Le même guide ajoute :

"La place des Cavaliers est renommée à cause de la fameuse tour de Muda, dite aussi de la Faim, dans laquelle on fit mourir de faim le malheureux comte Ugolin de la Gherardesca, avec ses enfants."

Si l'on recourt aux traducteurs du *Dante* et si l'on se reporte à l'épisode d'Ugolin, on lit dans l'introduction cette citation de Villani, livre VII, chapitre XIII :

"On enferma le malheureux comte et son innocente famille dans la tour des Guslandi aux sept chemins. Après cinq mois d'angoisses, les clefs de la prison furent jetées dans l'Arno et on laissa mourir de faim le père et les enfants."

D'allusion à Patroce repas : aucune.

Il est un point sur lequel on est d'accord : c'est qu'Ugolin et les siens furent enfermés dans une tour où ils moururent de faim.

D'ailleurs, si Ugolin tyrannisa Pise, il y a de cela si longtemps que les Pisans le lui ont pardonné. Ils s'estiment très honorés de posséder encore des restes

qu'ils croyaient et qui sont peut-être à Florence. En matière de reliques, est-on sûr de rien ? On écrit de cette ville au *Popolo romano* que l'on va ériger, dans la chapelle de la famille Ugolin, un monument qui renfermera les cinq squelettes récemment découverts.

Et le guide dira : "Ceux-là étaient de simples mystificateurs qui disaient qu'Ugolin mangea ses enfants pour leur conserver un père ; la meilleure preuve qu'il ne les mangea point, c'est qu'ils sont là."

Le problème cependant reste assez passionnant. Que deviendra l'histoire fameuse chantée par Dante et ainsi traduite :

Quand un faible rayon, filtrant dans notre cage,
Me fit voir la pâleur de mon pauvre visage
Sur quatre fronts d'enfants tout blémis par la faim,

Je me mordis les mains dans un accès de rage,
Croyant que de la faim c'était l'horrible ouvrage.
Ces malheureux enfants do se lever soudain.

Et de dire : "Bien moins nous souffrirons, mon père,
Si tu manges de nous ; de ces chairs de misère
Tu nous as revêtus ; tu nous les reprendras."

Elle était touchante et terrible à la fois, cette légende. Mais les savants ne respectent rien.

PEU CONCORDANT

—Ce phrénologue m'a dit qu'il n'avait jamais constaté chez personne autre la bosse de l'honnêteté aussi développée que sur ma tête.

—Alors, pourquoi a-t-il mordu le cinquante cents que tu lui as donné, pour s'assurer qu'il n'était pas en plomb ?

POTINS POLITIQUES

—Encore un livre vert sur le Transvaal !... Qu'est-ce que les diplomates veulent dire avec leurs livres verts, jaunes, rouges...

—Ça signifie qu'ils nous en font voir de toutes les couleurs !

UNE PIPE BIEN CULOTTÉE — (Suite et fin)



III
—Non, monsieur ! Vous ne l'aurez même pas pour cent francs... Adieu !...



IV
—Ah ! zut !... Et dire que je viens d'en refuser 20 francs !...

CAUSERIE MÉDICALE D'ABBEY



Laxatifs.

Notre genre de vie rend les laxatifs nécessaires pour la santé. Et c'est là une très désagréable nécessité pour les personnes qui, à cause de leur attachement aux vieilles méthodes, ou parce qu'elles ne connaissent pas les nouvelles découvertes de la science médicale, font usage des anciens remèdes rudes au goût. Ceux-ci peuvent être efficaces, mais les douleurs aiguës de la colique et la forte réaction que l'on ressent après les avoir pris devraient faire penser au patient qu'il doit y avoir quelque chose de plus agréable tout en étant efficace.

Et il y a quelque chose, effectivement.

Abbey's Effervescent Salt est un laxatif doux, agréable au goût et tout à fait efficace. Non seulement il soulage immédiatement les entrailles, mais il les remet dans leur état normal et assure le bon fonctionnement de tous les organes de la digestion.

Comme laxatif, prenez une cuillerée à thé d'Abbey's Effervescent Salt dans un demi-verre d'eau (non glacée.)

EN VENTE CHEZ TOUS LES PHARMACIENS.

Prix, 60c la grande bouteille. Flacon d'essai, 25c.

A l'Enfant Malade

Si votre enfant est nerveux, s'il fait ses dents, s'il manque de sommeil, s'il a la diarrhée, donnez-lui "DORMOL", ce calmant merveilleux des enfants. — "DORMOL", pour l'enfant, c'est la vie, la santé et le calme.

Prix, 25 cents.

Il Faut DORMOL



YOU CAN MAKE 12 TO 20 PAIRS PER DAY

Klondike Knitter.

ATTACHMENTS

INSTRUCTION BOOK

SET UP

RIBBER

MACHINE

WINDER

ALL FOR \$20.00

AGENTS WANTED

YOU CAN GET 10, 15, & 20 PAIRS PER PAIR.

ADDRESS: **CREELMAN BROS.** GEORGETOWN ONT. CANADA. FREE Catalogue

SEND TO US WITH BALANCE IN CASH.
 GOOD FOR \$3.00 WITH ORDER.

⚠ Pour Machines à Tricoter à moteur et pour Typewriters à écriture visible, écrivez-nous. Catalogues gratuits. (Coupez ceci et envoyez-nous le).

ERREUR EXCUSABLE



I
—Votre tête de veau est-elle bien fraîche?

Soyez Toujours sur vos Gardes



GUERISON CERTAINE POUR Les Premiers Attaques de Consommation, le Rhume, la Toux, l'Asthme, la Bronchite, la Grippe, la Coqueluche, l'Enrouement, et toutes les Maladies des Poumons et de la Gorge.

PRIX, 25 CTS.

Prepare seulement par
Roy & Boire Drug Co.,
 1129 ELM AND 5 & 9 WASHINGTON STREETS.
 Manchester, N. H. et Montreal, Can.

Copyrighted in United States and Canada

Est en vente partout au Canada et aux Etats-Unis, 25c. la Bouteille, 3 onces, 50 doses, deux fois la quantité de tout autre sirop vendu pour ce prix.

PRÉPARÉ SEULEMENT PAR

ROY & BOIRE DRUG CO.,

Manchester, N. H.

Montréal, P. Q.

Dépôt Général pour la Puissance du Canada : JOSEPH CONTANT, Pharmacien en Gros, Montréal, P. Q.

Un académicien, à sa femme, du ton le plus naturel :

— Sans exiger que vous m'érigeassiez des statues et que vous encensassiez mes ouvrages, je voudrais que vous vous enthousiasmassiez un peu plus en les lisant.

— Pourquoi vous épuisez-vous à crier de la sorte, alors que personne ne vous interrompt ?

— Monsieur le Président, la minorité m'a chargé de faire entendre sa voix, et je tiens à ce que la Chambre se rende compte de sa puissance.

ERREUR EXCUSABLE -- (Suite et fin)



II
—Et la vôtre, vieux serpent!!!

Les Excès

Les personnes affaiblies par les maladies, le travail, les veilles ou les excès de toute nature, éprouveront une amélioration rapide et certaine en se mettant pendant quelque temps au régime des Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard. C'est le traitement à la fois le plus efficace et le plus économique et il offre au public la garantie précieuse de la haute approbation de l'Académie de Médecine de Paris. Ces pilules se vendent à raison de 50 cts la boîte, trois pour \$1.25 et seront envoyées par la maille, soit aux États-Unis ou au Canada, sur réception du montant en s'adressant à la Pharmacie Baridon, Montréal.

C'est à Chicago qu'on a comencé à construire la première maison en aluminium. Elle est formée d'une bâtisse en fortes poutres de fer avec garnissage en plaques d'aluminium ou plutôt d'un bronze formé de 20 parties d'aluminium et de 10 parties de cuivre. L'édifice aura une hauteur de 195 pieds et comportera 17 étages; sa façade sera formée de plaques d'environ un demi-pouce d'épaisseur, soigneusement polies.

LA FILIÈRE

Un petit rhume, puis un gros, puis toutes sortes de misères. *Le Bonme Rhumal* coupe court à tout cela.

Pour Guérir le Rhume en Un jour

Prenez les Tablettes Laxatives de Bromo-Quinine. Tout pharmacien remboursera le prix du remède s'il ne produit pas guérison. 25c. La signature de E. W. Grovo se trouve sur chaque boîte.

Le prisonnier (au juge qui vient de le condamner à mort pour meurtre).

—Ne pourriez-vous fixer un autre jour que le vendredi pour mon exécution?

Le juge.—Pourquoi désirez-vous ce changement?

Le prisonnier.—C'est un jour si malchanceux.

\$395 Décompez cette annonce et envoyez nous la avec votre nom et celui de votre bureau d'express le plus près de vous. Nous vous ferons parvenir cette montre, d'un grandeur pour dames ou messieurs, pour que vous l'examinez. Que ce soit automatique, d'éprouvée, à l'épreuve de la poussière, à remonter avec régulateur, plaque en or, très bien gravée, pourvue d'un mouvement Américain, ornée de pierres. Elle a l'apparence d'une montre de \$25.00. Nous la garantissons tenir bien le temps et elle est justement la montre qui convient aux hommes d'affaires. Si après l'avoir examinée avec soin vous trouvez que la montre est tel que montre vous appartient. Pour ces raisons, payez à l'agent d'express \$3.95 et les frais et la montre vous appartient.

Terry Watch Co., Boite "L. S." Toronto, Can.

VIN ST MICHEL

Tonique Parfait, Stimulant Energique, Reconstituant Nutritif, Apéritif Exquis.

Pour les Hommes de Profession et les Hommes d'affaires

qui sont absorbés fatalement par leurs occupations, par le soucis des affaires, par les travaux fatiguants de la vie sédentaire, l'usage du

VIN ST MICHEL

est nécessaire. Car il excite l'appétit, rend la digestion facile, purifie et enrichit le sang, ranime et ravive l'esprit, réveille l'imagination, éclaireit le cerveau et lui donne la force nécessaire pour résister longtemps à un travail assidu sans éprouver la moindre fatigue.

BOIVIN, WILSON & CIE, Montréal, seuls agents pour le Canada et les Etats-Unis.

—Les Peaux-Rouges ne connaissent pas la musique écrite, mais comme tous les primitifs, ils jouissent d'une excellente mémoire, et chacun d'eux retient plusieurs centaines de mélodies. Les voix les plus fréquentes sont celles de baryton et de *mezzo-soprano*. Celles de ténor, basses, contralto et soprano, sont très rares. Tous les chœurs sont chantés à l'unisson, les femmes accompagnant les hommes en prenant les notes un octave plus haut.

On chante surtout la bouche fermée, ce qui donne un son analogue à celui du violoncelle. Presque jamais l'on ne prononce les "paroles". — Comme vous êtes bavards, vous autres Blancs, s'écrient les Peaux-Rouges; il faut que vous parliez en chantant, et quand les mots vous manquent, vous voilà à faire des *huiton* et des *tralala!*

**

—Qu'est-ce que vous voulez, j'peux pas lui p'fuser d'chanter dans ma cour nous avons eu not' premier prix au Conservatoire la même année.

Les habitants de l'Islande ne savent pas, depuis bien longtemps, ce que c'est qu'un assassinat, ou un vol. La force publique se compose, dans l'île entière d'un seul homme, qui n'a absolument rien à faire. On l'a choisi grand et fort, et on lui a mis un bel uniforme, simplement pour qu'il figure les "déploiements de troupes" dans les cérémonies officielles de la capitale.

Pourquoi?

Pourquoi le VIN DES CARMES est-il si recherché des malades et des convalescents? C'est bien simple: avant de le mettre sur le marché ses propriétaires ont commencé par le soumettre aux médecins. Partout où pénètre le VIN DES CARMES, à Montréal comme ailleurs, c'est ainsi qu'il procède. C'est avant tout un tonique sérieux.

Se trouve dans toutes les pharmacies de la Province.



Aux Dames

EN CAS de Gerçures, Goussons, Rougeurs

ET POUR

Adoucir, Velouter, Blanchir la peau du Visage et des mains

rien n'égale la

Crème Simon

Se défier des Contrefaçons et Imitations

Poudre de Riz et Savon

DE LA MÊME MAISON

| | |
|--------------|------------------|
| CRÈME SIMON | \$0.50 le flacon |
| Petit motile | 0.75 |
| Moyen " | 1.00 |
| Grand " | " |
| SAVON SIMON | 0.50 |
| POUDRE SIMON | 0.50 |

Agent General pour le Canada:

R. J. DEVINS, No 1886 rue Ste.Catherine, Montreal.

ORIENTATION



—Qu'est-ce que tu fais là avec ta chandelle ?
—Dame, tu m'as dit que nous coucherions l'un à la tête, et l'autre aux pieds, alors je cherche ma place.

LA VIE

Le livre de la vie est le livre suprême
Qu'on ne peut ni fermer, ni rouvrir à son choix ;
Le passage attachant ne s'y lit pas deux fois,
Mais le feuillet fatal se tourne de lui-même ;
On voudrait revenir à la page où l'on aime,
Et la page où l'on meurt est déjà sous nos doigts.

LAMARTINE.

CASTOR ET POLLUX

1

Au collège, ils ont fumé le même jour la première cigarette... Ils ne se quittaient jamais, et on les appelait Castor et Pollux.

2

Ils furent collés le même jour, aux examens — et dans la jeunesse... je crois qu'ils eurent les mêmes goûts.

3

Ils se prêtaient plus tard un faux col ou quarante sous fredonnant l'air des *Pêcheurs de Perles* :

— "L'amitié, c'est la déesse..."

4

Puis, un matin, la destinée les sépara... Pollux, ambitieux, resta à Paris, et Castor, philosophe, fut notaire quelque part.

5

Cinq ans plus tard... Sur le boulevard...

— Mon vieux Pollux !...

— Comment va ?

Pollux était officier d'académie, et il invita Castor à dîner...

6

Cinq ans plus tard, toujours sur le boulevard...

— Pollux !

— Ah ! c'est vous, Castor...

Pollux était chef de cabinet du ministre, chevalier de la Légion d'honneur, et il n'invita pas Castor à dîner.

7

Cinq ans plus tard, Pollux est député.

— Ton domestique voulait m'empêcher d'entrer, mais j'ai forcé la consigne pour venir te féliciter...

— Jo suis accablé de travail ! ..

8

Cinq ans plus tard, dans les coulisses de l'Opéra : Pollux est sous-secrétaire d'Etat.

— Mon vieux copain...

Pollux a reconnu la voix, mais ne se retourne pas.

9

Il y a huit jours... Pollux est ministre.

— Qu'est-ce que c'est que ça... Castor... Chaque fois que ce monsieur-là viendra me demander, vous lui direz, huissier, que jo ne reçois pas !

FIN

On n'apprécie sa mère que du jour où l'on a une femme. — ABEL HERMANT.

MALENTENDU

Madame (mécontente). — Julie, je viens de voir le garçon boucher vous embrasser à la porte. Il faudra donc qu'à l'avenir je le reçoive moi-même ?

La cuisinière. — C'est inutile, ma-lune ; il m'a bien promis de ne jamais embrasser une autre que moi.

LEÇON DE FRANÇAIS

Toto prend une leçon de français sur les genoux de sa grand'mère.

— Comment dirais-tu, au féminin, la phrase suivante :

" Ces hommes sont bien envieux " ?

— C'est bien simple, bonne maman ; je dirais :

" Ces hommes sont bien en vieilles. "

DIXIT M. PRUDHOMME

— Monsieur, si jamais les ennemis de l'ordre social venaient à s'emparer du pouvoir, la France épouvantée n'hésiterait pas à se jeter dans les bras d'un sabre !

???

— Oui, monsieur, moi, je ne joue ni au casino, ni au euche, ni au piquet, ni au whist, ni à...

— Mais, alors, à quel jeu trichez-vous ?

LA CAUSE

— Mais, mon cher, tu grossis démesurément. Tu as l'air d'un tonneau !

— Ça n'a rien d'étonnant, tu sais bien que jo passais ma vie dans les cercles.

LE GAFFEUR

— Comment peux-tu penser qu'elle ait désiré faire une allusion qui te fût désagréable, elle ne te connaissait pas.

PHRASES DE ROMAN

Le docteur posa sa montre sur la table et la question suivante à la petite malade :

— Vous sentez-vous mieux, mon enfant ?

x

Cet homme énergique dit au chirurgien :

— Vous ferez mon autopsie ; je veux savoir de quelle maladie je meurs.

x

— Je ne connais pas d'endroit, disait le vieux savant, où il se passe plus de choses que dans le monde.

IL NE FAUT DÉSESPÉRER DE RIEN



— C'est désolant ! Il ne se trouvera donc pas un imbécile qui vienne nous demander la main de Léocadie ?

— T'impatientes pas, Louloute ; il s'en est bien trouvé un pour toi.

MODES PARISIENNES

PATRONS "UP TO DATE"

(Primes du SAMEDI)



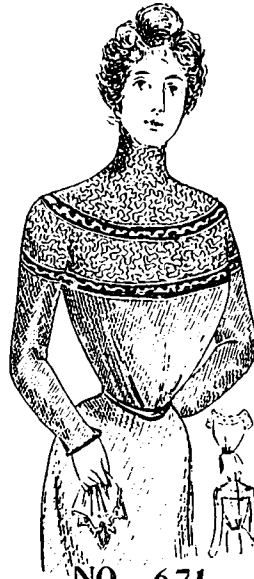
No 671. — Ce corsage est surtout remarquable par un yoke sans couture s'arrondissant autour du bras et formant épaulière. On peut, pour toilette de soirée, ne conserver que la partie du yoke qui est le sous-collet. Le choix des nuances est laissé au goût. La manche est sans couture et s'étend sur la main.

1½ vg, 41 pouces de largeur, et ½ vg, pour l'étoffe du yoke suffisent pour taille moyenne.

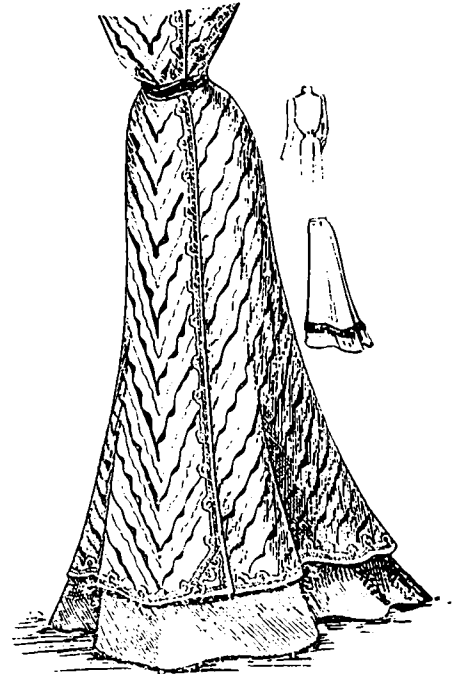
No 671 est coupé en dimensions de 32 à 40 pes, mesure de buste.

No 717. — Jupe et double jupe

No 671.—Corsage de dame



NO. 671
LADIES' WAIST.



NO. 717 LADIES' SKIRT
AND OVER SKIRT.

No 717. — Cette double jupe de bayadère serpentine va sur jupe circulaire d'une nuance plus foncée. Le bord de la double jupe peut être uni ou à festons ou dentelures. Le patron donne les deux manières et décrit très bien l'ajustement à faire. Ne pas oublier une ceinture de même étoffe que la jupe; celle-ci a une circonférence de 31½ pes et une longueur de 42 pes.

2½ vgs, 54 pes de largeur, suffiront pour jupe destinée à une personne de moyenne taille.

No 717 est coupé en dimensions de 22 à 30 pes, mesure de buste.

COMMENT SE PROCURER LES PATRONS "UP TO DATE"

Toutes les personnes désirant les patrons ci-contre n'ont qu'à remplir le coupon de la page 38 et l'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centimes pour chaque patron demandé, argent ou en timbres-postes.

Ajoutons que le prix régulier de ces patrons est de 10 centimes chacun. Les personnes qui n'auraient pas reçu le ou les patrons dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer. On peut acheter autant de patrons qu'on veut. Ne pas oublier de bien indiquer le ou les numéros des patrons demandés.

C'EST CRÉA

—Cet enfant est bête à manger du foin!

—Mon ami, ce n'est pas sa faute; tu sais bien que quand il a été malade, le médecin lui a infusé du sang de cheval.

LEÇON DE COIFFURE — MODES PARISIENNES



Fig. 1.

Onduler les cheveux et faire un point d'appui. Séparer les cheveux des bandeaux, les relever en les épinglant sur la fondation.

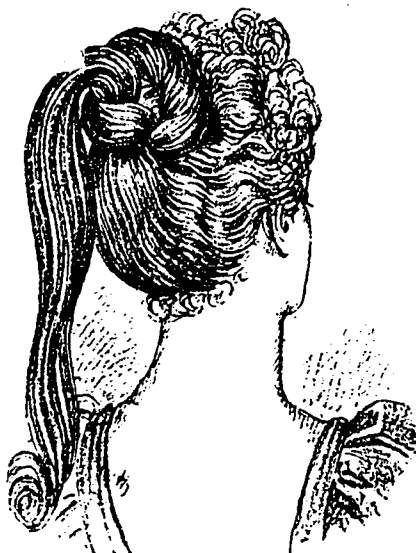


Fig. 2.

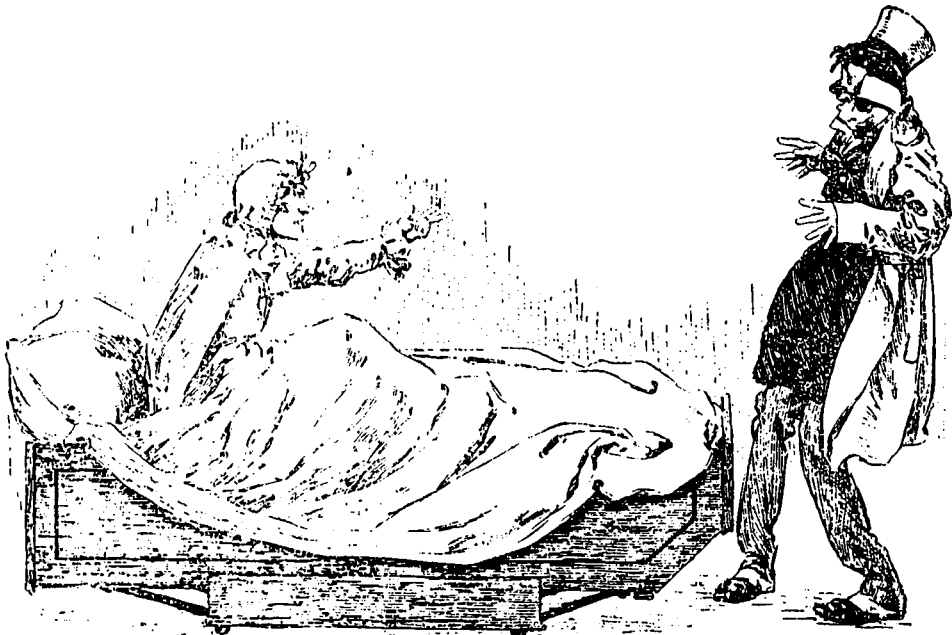
Diviser les cheveux de la nuque en deux parties, relever la partie gauche en formant un anneau.



Fig. 3.

Après avoir formé un mouvement de casque, faire passer la partie droite dans l'anneau déjà formé, et des restants des cheveux faire le double mouvement indiqué sur le modèle.

DE L'UTILITÉ DES LITS-PLIANTS



I
Madame (fortement excitée). — Non, je ne me tairai pas ! Comment, vous rentrez à trois heures du matin, ivre-mort, et vous voudriez... Non, vous ne pouvez pas me faire taire...

Chronique des Théâtres

L'intérêt porté à l'Eldorado s'est encore accentué la semaine dernière. De fait, ce gentil théâtre est devenu une attraction. Il est juste de mentionner l'orchestre, tout spécialement. Sous la direction de Milo, il est toujours à la hauteur des artistes de la scène, ce qui dispense de dire davantage.

HER MAJESTY'S

Nous applaudissons cette semaine, à ce théâtre, au "Great Ruby", un drame émotionnant, agencé avec un luxe de mise en scène qu'on ne voit qu'au "Majesty" et joué par une troupe supérieure. Au "Drury Lane", à Londres, et au "Daly", à New-York, ce drame a eu un succès énorme et a tenu l'affiche pendant des centaines de soirs.

* * *

SOIRÉES DE FAMILLE

La plus forte distribution que M. Elzéar Roy ait encore faite est celle de l'"Escamoteur". Chacun était parfaitement dans sa partie et notre excellent acteur M. Victor Dubreuil a été plus que jamais l'interprète vrai et vibrant que nous connaissons. Une fois fois encore nous sortons de nos habitudes et donnons le "dramatis personae" : Beaujolais, "l'Escamoteur", M. Victor Dubreuil ; Le Comte de Varennes, M. Louis Cousineau ; Raoul d'Armenthières, neveu du comte, M. Alex. Pinot ; Lucien de Mérens, fiancé d'Hélène, M. J. A. Naud ; Vol-au-Vent, domestique de Beaujolais, M. Jos. Lemay ; Le Docteur Texier, M. Rodrigue H. Duhamel ; Rémy, fermier du comte, M. J. H. Bédard ; Séigny et Adhémar, amis de d'Armenthières, MM. E. Lacasse et H. Hubert ; La Comtesse de Varennes, Mme Chapdelaine ; Hélène, Mlle Clara Reid ; Jeanne Vidal, Mlle Mary Calder. Il va sans dire que l'orchestre de l'Union Sainte-Cécile a fait sa large part et que Mme Blanchette, Mlle B. Gohier et M. R. Pélouquin se sont acquittés remarquablement bien de la tâche qu'ils avaient acceptée.

Pour jeudi, 25 janvier, le cercle nous donnera "Les Avocats", comédie absolument nouvelle ici, croyons-nous.

* * *

ELDORADO

À la demande générale des habitués de ce charmant établissement "Ma colonelle", la désopilante comédie-bouffe qui a obtenu un si brillant succès la semaine passée, tiendra encore l'affiche toute cette semaine. Mlle Martha Trémont, la colonelle, Rhéa, sa fille, Harman l'imitable Bréchu, et Cartal, le soupirent fin-de-siècle, sont toujours à leurs postes et se chargent de dilater la rate des spectateurs les plus mélancoliques. Mlle Angèle D'Arcy et Rhéa, MM. Delaunay, Aramini et Cartal se sont fait applaudir à outrance dans le "Clou aux Maris" une comédie des plus spirituelles du célèbre Labiche.

Nous devons de nouveau féliciter chaudement l'excellent orchestre de l'Eldorado, sous l'habile direction de Milo, qui exécute brillamment deux de ses plus jolis morceaux pendant la partie concert.

Le programme est toujours très varié et des mieux choisis, aussi nous ne nous avançons pas trop en disant que c'est le plus beau spectacle de tous les établissements de Montréal.

STRAPPONTIN.

DIALOGUE NOCTURNE

—A l'aide ! à l'assassin !

—T'as pas besoin d'appeler, j'te ferai bien ton affaire tout seul !..

ROMAN D'AMOUR

(*Parlant au figuré.*)—Et le jour où tu lui as jeté le mouchoir ?

—Elle s'est mouché dedans et me l'a rendu.

SOIR

Le buisson lance au ciel l'encens de ses corolles ;
 Ton rêve prend l'essor, et tes douces paroles
 Au jour qui va mourir jettent l'hygne d'adieu.

Soir divin ! Soir d'amour ! — Prie, ô ma bien-aimée !
 Car ta prière, alors, avant d'aller à Dieu,
 Frôle son aile aux fleurs et part tout embaumée.

F.-E. ADAM.

ENTRE NOUVEAUX COPINS

—Tiens, toi, t'as une bonne tête de zig. Aussi, j't'invite à dîner : j' payerai l'ail, et tu offriras l' gigot.

ENTRE CHAUVES

—Vos cheveux sont plutôt tombés, jeune homme !
 —Oui, et ce n'est pas vous qui les avez ramassés.

QUESTION DU JOUR

L'rhumé chronique.—Quelles pastilles sucerai-je cet hiver ?

CRÉPUSCULE

L'horloge, lente et mélancolique, d'un clocher d'église, vient de sonner sept coups et le soleil descend rapidement.

Il ourlent de feu la crête de côteaux herbeux et les frondaisons de la forêt prochaine, tandis que se découpent sur le ciel déjà embruni, la lourde masse carrée du donjon ruiné de Mailloigne flanqué de ses quatre tourelles pointues.

Tout est déjà sombre dans la campagne ; les pelouses vertes ne sont plus égayées, ça et là, que par les corbeilles de fleurs aux nuances plus claires.

Au bord de la route s'élève une petite chapelle gothique dont on n' distingue plus que faiblement les sculptures moussues, rongée par le temps.

Plus loin, se dresse, comme pour mélancoliser encore la grandeur sereine de cette vivante nature, un mausolée de style grec.

C'est un véritable paysage antique tel que ceux sortis du pinceau de l'immortel Poussin.

TRANSACTION CHEZ LES ANTHROPOPHAGES

—Massa capitaine, nous ti donner cochon, ti donner nous Massa lieutenant.

NOTES ET IMPRESSIONS

On ne sert bien que ce qu'on respecte. — LAMARTINE.

La taquinerie est la méchanceté des bons. — VICTOR HUGO.

Pratiquer la vertu sans en parler vaut mieux que d'en parler sans la pratiquer. — ADOLPHE ADERER.

On ne jouit du bonheur, comme de la santé, que par contraste. — G. RODENBACH.

Une bonne action : celle qu'on voudrait avoir faite ; un bon livre : celui qu'on voudrait avoir écrit. — MARIE ADVILLE.

DE L'UTILITÉ DES LITS-PLIANTS — (Suite et fin)



II

Monsieur.—Correct, ... c'est cor... rect, ma chè... re.

LES IDÉES BAROQUES



—Tiens, grand-père, tu as donc acheté une perruque ?
—Non, fillette, c'est du tabac que je fais sécher.

D'intrépides amateurs grimpeurs de rochers ont fait halte pour déjeuner dans une auberge des Pyrénées.

Après l'omelette traditionnelle, ils aperçoivent le chien de l'aubergiste qui torche, en trois coups de langue, le plat qu'on vient d'enlever de dessus la table.

—Il a l'air affamé, votre chien. Est-ce que vous ne le nourrissez qu'avec les restes ?

—Oh ! monsieur ! il mange ses trois pâtées par jour. Seulement nous lui donnons aussi les assiettes et les plats. Ça épargne de faire laver la vaisselle.

Freddie.—Dis, maman, est-ce que tous les méchants hommes ont été détruits par le déluge ?

La mère.—Oui, mon garçon, tous.

Freddie (qui veut de recevoir une rigoureuse correction de son papa).

—Et quand est-ce qu'il va y avoir un autre déluge.

Lui.—Mais vous ne sentez donc pas combien je vous aime !!!

Elle.—J'ai le nez si bouché.

Celui qui sait tout comprendre sait tout pardonner.

Il y a moins d'obligés ingrats que de bienfaiteurs intéressés.

Choisis le meilleur plan de conduite et l'habitude te le rendra bientôt agréable.

Le plus riche trésor serait une collection complète de belles pensées.

L'enfant dit : "Je vis" ; le jeune homme : "Je vivrai" ; le vieillard : "J'ai vécu."



Crayon a Charme Pour introduire notre célèbre crayon illustré, nous en enverrons franco par la poste, ce crayon magnifiquement gravé, fin en argent, pour dix centimes. Il fait une broche de montre en même temps jolie et utile, et on peut faire entrer ou sortir en vissant le mine de plomb tel que désiré. Johnston & McFarlane, 71 Rue Yonge, Toronto, Canada.

Nos Lampes a Gazoline

donnent cent chandelles-lumière—plus puissantes que dix lampes à l'huile, plus blanche que l'acétylène et la lumière Auer. L'éclairage ne coûte qu'un quart de cent de l'heure—la moitié du prix de l'huile de charbon.

Nous manufacturons 20 modèles de \$5 à \$30.

Demandez nos circulaires.

Nous avons aussi

d'Excellents Type-Writers,

vous pouvez faire toute votre correspondance avec nos machines. Trois modèles à \$6 00, \$3,00 et \$1.50. envoyés par la malle sur réception du prix.

The Modern Light,

2116 Ste-Catherine, Montréal

On devient rapidement myope à lire mal, au point de vue des yeux, s'entend. Les médecins ont établi qu'à la lumière, il faut tenir compte rigoureusement du principe suivant : les pages que l'on lit doivent être éclairées autant qu'elles le seraient par cinq ou six bougies placées à la distance d'une verge. Il faut régler en conséquence la flamme de sa lampe.

Un chat et une chatte avaient été si bien apprivoisés par les enfants auxquels ils appartenaient, qu'ils vivaient dans les meilleurs termes avec le chien, les volailles et les autres favoris de la famille. Un beau jour, on ne vit pas sans surprise la chatte adopter sept poussins abandonnés par leur mère. Elle s'installa sur le panier qui les contenait, les rassemblait et les abritait dans son épaisse fourrure. Le chat après avoir regardé faire sa compagne pendant quelque temps, finit par la remplacer et l'aïda à tenir au chaud les poussins.

Un "savant" flammand du XVII^e siècle, Goropius, avait remarqué que le mot *sac* se retrouvait dans toutes les langues avec la même acception ou peu s'en faut : *sakhos* en grec, *saccus* en latin, *sacco* en italien, *saco* en espagnol, *sak* en hébreu, en syriaque, en turc, *sack* en Allemand, en anglais, en danois, en flamand, etc. Il en conclut qu'au fameux moment de la confusion des langues, pas un des ouvriers qui travaillaient à la tour de Babel n'oublia d'emporter son sac.

Un grenadier de l'armée du maréchal de Saxo fut pris on maaude et condamné à être pendu. Ce qu'il avait volé pouvait valoir environ six livres. Le maréchal, le voyant conduire au supplice, lui dit : "Avonez, mon brave, qu'il faut être bien misérable de risquer ainsi son existence pour six francs." — Parbleu ? mon général, répondit le grenadier, je la risquo bien tous les jours pour cinq sous." Cette repartie lui valut sa grâce.

AMUSEMENTS

ELDORADO

Café-Concert Français

Etablissement unique en son genre à Montréal

... 222, 224, 226 RUE CADIEUX

Semaine commençant le 22 Jan. '00

A la Demande Générale

MA COLONELLE

Comédie Bouffe en un acte

LE CLOU AUX MARIS

Comédie en un acte de Labiche

Mlle MARTHE TREMONT

dans son répertoire.

CHAQUE JOUR (Matinée... 4 2/2 heures Soirée... 4 8 heures)

Prix d'Entrée, Saison d'Hiver :

Admission, 10c ; Loges, 25c ; Loge entiere, \$1.

Tel. Bell : Kat 1621

MUSÉE EDEN

A part un grand nombre de tableaux en cire, il y a au delà de

1000 Curiosités à Voir

A L'ODEON...

CINÉMATOGRAPHE, GRAPHOPHONE, Etc. La Passion de Jésus en 20 tableaux représentés à Orléansmergen.

Voyage Autour du Monde

50 Nouvelles Vues de Différentes Cités et Nouvelles de l'Univers chaque semaine.

ADMISSION : Au Musée 10c. — à l'Odéon 10c. — Autour du Monde 10c. Enfants 5c. Ouvert tous les jours de 9 a.m. à 10 p.m. 206 RUE St-LAURENT.



IMPRIMERIE DE PETITS GARÇONS.

Un bureau d'imprimerie comprenant une foule de cartes, notes en caractères qu'on peut changer d'impression, en français, anglais et espagnol. En ses plus beaux styles, pour imprimer des cartes, notes, lettres, etc. Chaque petit garçon devrait en avoir une. Fourni par la poste, E.C. Johnston & McFarlane, 71 Rue Yonge, Toronto, Canada.

EUGENE FIELD'S POEMS. A \$7.00 BOOK

The Book of the century Hand-somely illustrated by thirty-two of the World's Greatest Artists.

GIVEN FREE

To each person interested in subscribing to the Eugene Field Monument Souvenir Fund. Subscribers as low as \$1.00 will entitle them to this daintily artistic volume "Field Flowers" (cloth bound, 8 x 11), as a certificate of subscription to fund. Book contains a selection of Field's best and most representative works and is ready for delivery.

But for the noble contribution of the world's greatest artists this book could not have been manufactured for less than \$7.00. The Fund created is divided equally between the family of the late Eugene Field and the Fund for the building of a monument to the memory of the beloved poet of childhood. Address :

EUGENE FIELD MONUMENT SOUVENIR FUND. (Also at Book Stores) 180 Monroe St., Chicago. If you also wish to send postage, enclose 10c.

Mention this Journal, as Adv. is inserted in our Contribution

Nouvelle édition du . . .

JEU DE POKER

—PRIX. 10 CENTIMS—

La première édition étant épuisée, les éditeurs ont résolu d'en publier une édition populaire, le format, le papier et la reliure restant semblables à ceux de la première édition.

Adressez :

"Le Samedi",

516 rue Craig, MONTREAL

50 ANS EN USAGE I
DONNEZ AUX ENFANTS SIROP DU D^r CODERRE

PILULES DE Noix Longues De McGALE
 POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.



Eau Radnor !

EMBELLISSEZ VOTRE TEINT

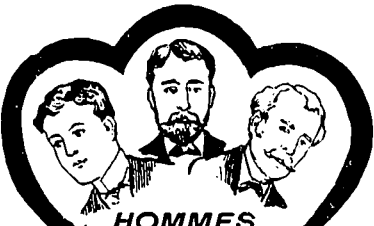
Rien de plus facile que d'avoir un teint clair et rosé. Il suffit de prendre chaque matin un verre d'eau minérale Radnor qui purge le système de ses impuretés et donne au visage ce teint qui respire la santé et la force. L'eau minérale Radnor n'est pas un remède, c'est un breuvage exquis, pétillant comme le champagne, réconfortant au possible et absolument inoffensif dans tous les cas. Avec cette boisson l'enfant grandit plein de santé, la personne bien se porte mieux, le malade se guérit et le vieillard y trouve un regain de jeunesse.



MEN CURED FREE.
 HOMMES GUERIS GRATUITEMENT

Un remède absolument efficace a été découvert pour guérir chez les hommes certains maux spécifiques qui sont le résultat des erreurs de la jeunesse ou des excès commis durant l'âge mûr. Rien ne rend plus malheureux que ces déperditions de vitalité qui se font sentir à l'époque où un homme songe à remplir sérieusement tous ses devoirs de père de famille et de bon citoyen. Le remède dont nous parlons redonne la vigueur perdue, répare les ruines scélérates dans l'organisme et fait disparaître toute trace de désordre. Le médecin qui l'a découvert veut en faire part à tous. C'est pour cela qu'il sera heureux d'envoyer la recette dont les éléments n'entraînent qu'une dépense insignifiante. La recette est donnée gratuitement. Tout ce que le lecteur a à faire est d'envoyer son nom et son adresse à J. W. Knapp, M.D., 2149 Hull Bldg., Detroit, Mich., et de demander la recette annoncée dans le SAMEDI. C'est une offre généreuse et tous devraient être heureux d'en profiter.

Les meilleurs conseils sur l'art d'être heureux sont aussi faciles à suivre que celui de se bien porter quand on est malade.



HOMMES JEUNES OU VIEUX
 qui souffrez d'insomnie, de douleurs dans le dos, de débilité nerveuse, de pertes, d'impotence, de varicocèle ou de faiblesse générale, vous pouvez maintenant obtenir une guérison prompte et permanente. Nous sommes certains que le REMÈDE DU VIEUX DOCTEUR GORDON vous rendra la force, la santé et la vigueur, et afin de le prouver, nous vous enverrons **GRATIS** Une boîte de Remèdes valant \$1.00. Avec ces remèdes, nous enverrons notre livre qui traite des maladies particulières à l'homme donnant une description des organes spéciaux. Nous enverrons cette boîte de remèdes, le livre et les directions nécessaires pour vous guérir, sur réception de 12 cents pour payer les frais de port. La confiance parfaite que nous avons dans notre traitement nous encourage à faire cette offre libérale. Ne laissez pas passer cette occasion de recouvrer la santé et le bonheur. **THE QUEEN MEDICINE CO.** Boîte A, 947, Montreal.

BIEN MIEUX !



Ferdinand. — Je descends directement d'un baron anglais.
Pat. — C'est pas un match avec moi ! Mon grand-père était échevin, mon frère est commis de bar et mon père est policeman.

Maux de Tête
Les Pilules C. T. C., Headache Pill.

Elles sont infailibles pour toutes les formes de maux de tête et migraine. Vendues partout, 25c la boîte.

PRÉPARÉES SEULEMENT PAR **ROY & BOIRE DRUG CO.**

Une cour sans dames, c'est une année sans printemps, et un printemps sans roses.

* * *
 Il n'y a si long jour qui ne vienne à la fin.

De tous les Toniques en existence

Le "BROMA" est incontestablement le seul qui guérisse les maladies du sang et des nerfs. Prenez-le avec courage et donnez-le à vos jeunes enfants et à vos vieux parents. Se vend partout et rapidement. Essayez-le et vous en serez fort satisfait.

Traitement Privé contre l'Abus des Liqueurs et des Drogues

sans injections hypodermiques, ni publicité, ni perte de temps, ni autre inconvénient quelconque on prenant la CURE DIXON. C'est un remède végétal tout à fait inoffensif dans ses effets immédiats ou ultérieurs. Il guérit positivement tous les cas sans exception, s'il est pris fidèlement suivant les directions par des personnes désireuses de se guérir. C'est un véritable spécifique contre l'alcoolisme et la morphinomanie. Nous invitons cordialement toutes les personnes intéressées à faire une visite à nos bureaux et voir ce que nous faisons; nous leur donnerons les preuves les plus convaincantes de l'efficacité absolue de notre remède. A celle qui ne pourraient venir et en feront la demande, nous enverrons gratis et sous pli cacheté, une brochure qui leur donnera des renseignements complets. S'adresser à la "DIXON CURE CO." ou à son gérant J. B. LALIME, 572 rue Saint-Denis, Montréal.

—Et ton ami Georges, qu'en fais-tu ?
 —Nous sommes brouillés, il m'a appelé vieil imbécile.
 —Il eu tort, car enfin tu es encore dans la force de l'âge.

* * *
 Les loups étaient fort nombreux en France, il y a deux siècles. Près de Pontarlier, un soir d'hiver, à la fin du règne de Louis XIV, une nuée de ces carnassiers attaqua un détachement de dragons qui traversait un bois. Les dragons en massacrèrent plusieurs certains, mais ils finirent par être accablés sous le nombre, et ils furent dévorés, ainsi que leurs chevaux. Il y eut longtemps, à l'endroit où le fait s'était passé, une croix portant une inscription racontant les choses en détail.

Ventes extraordinaires **POURQUOI ?**
 Parce que le public commence à reconnaître que le

Pin Rouge
 DU SUD du Dr HARVEY
 est le meilleur remède contre la toux qui soit en vente soit aux Etats Unis ou dans le Canada.
 Bouteilles, bonne mesure, 25c.
 En vente partout.
 CIE DE MEDICINE HARVEY
 424 RUE ST-PAUL, MONTREAL.

Les "Pilules Cardinales" Du Dr ED. MORIN
 Sont indispensables pour les femmes pâles, maigres et incapables de travailler, AUSSI pour les personnes nerveuses, mélancoliques et sans courage.
 Prenez-les avant que votre mal soit déclaré incurable, il sera trop tard alors. Se vendent partout.

Dr J. G. A. GENDREAU
 Chirurgien-Dentiste
 20 Rue Saint-Laurent
 Heures de consultations : de 9 a.m. à 6 p.m.
 Tel. Bell : Main 2818

Peut Devenir Grave
 Les personnes qui abusent de leurs forces, finissent, à un moment donné, par tomber malades, épuisées, incapables du moindre effort. Cet état qui, à la longue, peut devenir très grave, exige un traitement, d'ailleurs très facile à suivre sans rien changer à son régime ni à ses occupations ordinaires. Nous voulons parler des Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard expérimentées avec grand succès par les plus grands médecins du monde et qui ont pour effet de reconstituer et renforcer les personnes faibles. Ces pilules se vendent 50 cts la boîte, trois pour \$1.25 et seront envoyées par la malle, soit aux Etats-Unis ou au Canada, sur réception du montant en s'adressant à la Pharmacie Baridon, Montréal.
 Amour de mère, le reste n'est que vent.
NOUVEAU RESTAURANT GUST. BOURASSA
 Spécialité de bonnes Liqueurs et de bons Cigares à prix populaires. Invitation cordiale à tous.
 32 Cote St-Lambert

Une Recette par Semaine

CONTRE LA DYSPESIE

Tisane contre la Dyspepsie, les Inflammations de la Gorge, des Poumons, la Foie, des Rognons, de la Vessie,

- 1^o—Un peu d'écorce, ou branche de sapin.
- 2^o—Une cuillerée à soupe de graine de citrouille.
- 3^o—Un peu d'écorce ou branche de merisier.
- 4^o—Un peu d'écorce d'orme blanc.
- 5^o—Une petite poignée, de feuilles de céleri.
- 6^o—Une petite poignée de fraisier des champs avec la racine.
- 7^o—Une bonne poignée de prêle.
- 8^o—Une cuillerée à soupe, de graine de lin.

Mettez le tout dans une casserole émaillée, versez un gallon et demi d'eau bien chaude, bouchez avec le couvercle, faites bouillir doucement pendant une demi-heure, retirez du feu, et dix minutes après, passez dans un linge; buvez, il n'y a pas de direction fixe, c'est selon l'âge et la force du malade. Cette tisane est préférable chaude que froide.

OBSERVATION.—Pour la dyspepsie: une heure après le repas, et principalement le soir en vous couchant, faites chauffer une brique, de manière que vous puissiez la supporter, enveloppez-la dans un linge, couchez-vous sur un côté, appliquez la brique sur l'estomac et sur les rognons.

Cette tisane est sujette à tourner, réduisez les doses de moitié, et mettez dans un endroit frais. CL. ESMONIX,

1853 rue Ste-Catherine, Montréal.
Guérissant les maladies de la peau, par sa pommade merveilleuse.

LA GRIPPE NE PEUT RESISTER

A l'action puissante du "VIN MORIN CRESOPHATES". Prenez-le d'après les directions indiquées sur les bouteilles. Ne pas accepter de contrefaçons.

SE FAIRE TIRER L'OREILLE

On dit d'une personne qui fait des difficultés pour accomplir un acte quelconque, qu'elle "se fait tirer l'oreille".

On peut expliquer cette expression par une coutume ancienne, romaine, si je ne me trompe.

C'est au temps où j'usais des fonds de culotte sur les bancs des collèges que j'en appris l'étymologie.

Virgile, l'auteur latin, en fait allusion dans je ne sais quelle bucolique (poème champêtre) où il dit:

Cynthia vellit aurem...
Cynthia me tira l'oreille.

Le poète fait allusion à l'habitude qu'avaient les Romains de faire avancer devant le préteur les témoins à charge contre l'adversaire, lorsqu'il s'agissait d'une affaire judiciaire.

Il était permis soit à l'accusé, soit au plaignant, de pincer par l'oreille et de les conduire ainsi devant les juges ceux qui, pouvant les aider à sortir avec succès des débats, refusaient de paraître devant les tribunaux.

Cette habitude a passé... fort heureusement au contraire on rétribue ceux qui viennent déposer au barreau.

Il n'en est pas moins vrai que l'expression est restée usuelle dans notre langue.

Et dire qu'il y a des gens qui prétendent que le latin ne sert à rien.

UNE PANACÉE

Contre les affections de la gorge et des poumons, les effets du *Bourne Rhumal* sont tout simplement merveilleux. 10

—De quoi... on lit donc l'*Officiel* maintenant?

—Faut bien s'tenir au courant d'leuz'engoulades, y en a là qui sont plus forts que nous en chambre.

Le maréchal X... venait d'avoir sa jambe emportée par un boulet.

Pendant qu'on le pensait, son domestique fondait en larmes.

—Veux-tu te taire, imbécile, lui dit le maréchal; tu as toutes les chances de la journée: tu n'auras plus qu'une botte à cirer!

Abattement

L'abattement que les femmes, les jeunes filles et les enfants ressentent souvent après un léger exercice, une promenade de courte durée, constitue un symptôme de faiblesse de sang. On observe le même phénomène pendant la convalescence, à la suite des fièvres et d'autres maladies. Les "Pilles de Longue Vie" du Chimiste Bonard font rapidement disparaître cette sensation pénible. Ces pilules se vendent à raison de 50 cts la boîte, trois pour \$1.25 et seront envoyées par la malle, soit aux États-Unis ou au Canada, sur réception du montant, en s'adressant à la Pharmacie Baridon, Montréal.

ÊTES-VOUS SOURD ?

On peut de nos jours guérir toutes les déficiences de l'ouïe: il n'y a que les sourds-muets d'incurables. Méthode simple et nouvelle. Les bourdonnements cessent de suite. Décrivez votre cas, nous l'étudierons et donnerons les consultations gratuitement.

DR. DALTON'S AURAL CLINIC,
596 Ave. LaSalle, Chicago, Ill.

The Jones Umbrella "Roof"



Recouvrez votre Parapluie
Ne jetez pas votre vieux parapluie; renouvelez la couverture pour \$1.— Ceci ne prend qu'une minute.— Pas de couture. L'homme le plus maladroit y réussit aussi vite que la femme habile.

Dix Jours d'Essai Gratis. Envoyez-nous \$1. et nous vous expédierons par la poste, FRANCO, une couverture en "Soie Croisée Union", une "Couverture Ajustable", de 26 pouces (28 pcs, \$1.25; 30 pcs, \$1.50). Si la couverture ne vous convient pas, retournez-la A NOS FRAIS et votre argent vous sera rendu par la poste. Pas de questions.

QUOI FAIRE—Prenez la mesure en pouces de votre vieux parapluie. Comptez le nombre des baleines extérieures. Mentionnez si le manche est en bois ou en acier. Instructions complètes envoyées avec chaque couverture. Notre liste spéciale de prix sur différentes grandeurs et qualités envoyées sur demande. Demandez notre brochure: *Umbrella Economy*, expédition gratis. Votre couverture de parapluie étant hors d'usage, vous serez content de savoir ceci.

THE JONES-MULLEN CO., 396-398 Broadway, New York.

PLUMES ET DUVET et Articles de Literie de toutes sortes nettoyés et désinfectés à la vapeur et à l'air chaud.
Ouvrage fait le même jour si on le désire. Plumes et Literie de toutes sortes au plus bas prix!

Montreal Feather Co.
476 rue St-Laurent, Entre les rues Ontario et Sherbrooke.
Tel. Bell Est 290.

JOSEPH et ALPHONSE
FILS DE MONSIEUR EUSEBE LACHANCE
DE STE-ANNE DE BEAUPRE
Sauvés de la Grippe par l'usage du
"VIN MORIN CRESO-PHATES"

MONSIEUR EUSEBE LACHANCE DE STE-ANNE DE BEAUPRE, nous raconte ainsi la guérison radicale et permanente de ses deux fils, Joseph et Alphonse.
"Mes deux enfants étaient bien malades depuis quelques jours, souffrant d'une attaque de Grippe qui ne leur laissait aucun repos. Le médecin avait bien fait son possible, leur avait donné ses soins jour et nuit, n'avait rien épargné pour les guérir. Le mieux qu'ils avaient pris était peu sensible. La fièvre les consumait ne pouvant rien prendre. Ils toussaient au point que souvent j'ai cru de les voir étouffer. Je voulus un jour essayer le "VIN MORIN CRESO-PHATES". Comme partout, d'ailleurs, cette préparation est fort avantageusement connue à Ste-Anne de Beupré. Nous avons été témoins de tant de merveilles opérées par cette incomparable médecine! Après quelques jours d'usage de ce remède mes deux fils étaient suffisamment établis pour pouvoir sortir.
Leur mère et moi étions surpris de les voir si bien guéris.
Si vos voisins n'en voulaient rien croire, mais il fallait bien se rendre à l'évidence, mes deux enfants étaient réellement sauvés de la grippe.
Je ne pourrais jamais trop recommander le "VIN MORIN CRESO-PHATES" aux parents ayant des enfants malades de la Grippe, Rhume, Coqueluche, etc.
Soyez en garde contre les contrefaçons. Ce remède est paqueté dans une boîte ronde, rouge, portant la signature du Dr. E. MORIN sur l'étiquette.

SE VEND PARTOUT ET TRÈS RAPIDEMENT.

Romeo et Juliette

LE ROI DES CIGARES A 5 CTS. Exigez sur Chaque Cigare l'Etiquette Rouge HADD & PELLETER

Extra Bon:
LE "LIBERTY" La Crème... des Cigares à 10c.

Mlle. EUGENIE AUBE
WEEDON STATION, P.Q.

Dit: "Veuillez publier sur tous les journaux que les Pilles Rouges du Dr. Coderre sont le meilleur remède au monde pour toutes les maladies féminines et que je leur dois la santé. A chaque mois, j'endurais des douleurs atroces et j'étais si faible que j'avais de fréquents étourdissements. J'écrivis aux médecins spécialistes, leur disant telle que j'étais. Ils me répondirent en me disant quel traitement suivre. J'ai suivi leurs conseils et en même temps je prenais les Pilles Rouges du Dr. Coderre. Maintenant je suis en parfaite santé."

PILULES ROUGES DU DR. CODERRE POUR LES FEMMES PALES ET FAIBLES

Nos médecins donnent des consultations gratuites, soit par lettres ou à leurs Salons de consultation, tous les jours, de 9 hrs. a. m. jusq' à 6 hrs. p. m. Dimanches exceptés. Ecrivez pour blancs de traitements gratuits. Toute commande ou consultation par lettre devrait être adressée à "Cie Chimique Franco-Américaine" Dept. Médical, Montréal.

Les Pilles Rouges du Dr. Coderre ne sont pas purgatives. Les femmes qui souffrent de constipation devront prendre les Tablettes Purgatives du Dr. Coderre en même temps que les Pilles Rouges.

Les Pilles Rouges du Dr. Coderre se vendent 50c. la boîte ou \$2.50 pour 6 boîtes, les Tablettes Purgatives, 25c. la boîte, chez tous les pharmaciens. Ou par la malle.

Vous pouvez aller consulter nos médecins soit au No. 271 rue St Denis, Montréal, soit au No. 66 rue St-Jean, Québec ou soit au No. 211 rue Tremont, Boston, Mass.

LES APÉRITIFS

Quelles sont les substances dangereuses dans les boissons dites "apéritifs" ?

Dans l'absinthe, l'absinthe proprement dite, la citronnelle, l'hysope, l'angélique, l'anis, la badiane, le fenouil, le coriandre, et l'alcool à 85°.

Dans le vermont, avec le vin blanc et l'alcool, toujours à 85°, l'absinthe, la gentiane, l'angélique, la centauree, la germandrée.

Dans le bitter, l'anis, le genièvre, la sauge, l'angélique, la menthe et la girofle.

Dans le vulnéraire, l'arquebuse, ce remède populaire à tous les maux l'absinthe, l'angélique, le basilic, le fenouil, l'hysope, la menthe, la sauge, la lavande, etc., etc.

Quel orchestre de poisons ! Les uns sont des stimulants, les autres des épileptisants ou des stupéfiants. Injectée à un chien, l'absinthe détermine la danse de Saint-Guy et des crises de férocity analogues à la rage. La vapeur d'hysope produit chez le cobaye l'épilepsie et la mort : il suffit de 4 grammes d'hysope pour tuer un chien, et il y en a près de trois grammes dans un litre de vulnéraire !...

* *

Dans les îles de la Sonde, et particulièrement à Sumatra et à Bornéo, on trouve des arbres qui se dressent au-dessus de tous les autres à une hauteur dépassant parfois 90 et 105 pieds. On les appelle arbres à miel parce que les abeilles cachent leur miel dans leurs branches et qu'ils deviennent ainsi une source de revenus. Il n'est pas facile d'abattre ces arbres ; aussi les planteurs ont-ils recours à un procédé ingénieux pour les faire disparaître ; ils empilent du bois autour de l'arbre condamné, à une hauteur de 9 pieds, puis ils mettent le feu qui a beaucoup de peine à pénétrer l'écorce, presque ininflammable et à parvenir au bois lui-même. L'arbre brûle à la façon d'un cigare ; sa combustion dure de 4 à 12 jours ; le colosse s'abat avec un craquement que l'on entend souvent à plusieurs arpents de distance, faisant trembler le sol à plus de 300 verges à l'entour.

LE XXIÈME SIÈCLE

Dans ce siècle nouveau, le Baume Rhumat guérira encore chaque jour les milliers de humes.



Force pour les Hommes.

Le garçon devient un homme, fort ou faible selon ses habitudes, j'ai passé une vie à étudier les hommes faibles. Pendant trente ans j'ai employé l'Electricité dans le traitement de toutes sortes de conséquences des indiscretions de la jeunesse et des excès. Je l'applique par le moyen de mon invention, la Ceinture Electrique du Dr Sanden, maintenant employée dans toutes les parties du monde. C'est un grand traitement par soi-même à la maison, une cure naturelle.

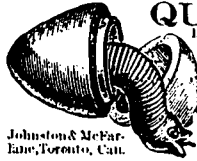
Pas de Drogues

Plus de 6,000 hommes, vieux et jeunes, remis vigoureux en 1897. Demandez ma brochure gratuite, qui explique tout et est envoyée sous enveloppe ordinaire et cachetée, ou venez au bureau et consultez-nous sans frais.

Dr B. SANDEN, 132 rue St-Jacques, Montréal.

Heures de Bureau : la semaine, de 9 h. à 6 h.

Le dimanche, de 11 h. à 1 h.



QU'EST-CE ?

L'appareil le plus complet. Fait à l'ivoire végétal. Etendu, mesure au tiers d'un pied. Ressemble beaucoup à un roquet tacheté avec des yeux brillants et une langue rouge enflammée. L'appareil qui cause le plus d'émoussés sur le nez. Envoiyé franco par la poste pour 10 cts.

Johnston & McFarlane, Toronto, Can.

- Vous savez, le locataire du troisième me ?
- Il sort tous les jours en civil.
- Pourquoi mettrait-il un uniforme ?
- Dame ? paraît que c'est un officier... un officier... d'académie.

Le Rhumatisme et la Nervosité

Sont guéris par nos bains turcs et électriques suivis d'un massage électrique et manuel. Ce traitement surpasse tous les autres.

OUVERT JOUR ET NUIT

BAINS LAURENTIENS

Angle des rues Craig et Beaudry

JOURS DES DAMES. — Le lundi matin et le mercredi après-midi.

Au Marché à Beurre MASSICOTTE

REMÈDES PATENTÉS

- 100 boîtes de vraies Pilules de Longue Vie de Bonard, valant 50c pour - - 35c
- Les vraies Pilules Roses du Dr William de 50c pour - - - - 35c
- Pilules Rouges du Dr Coderre de 50c 35c
- Pilules de Carter 25c vendredi - - 15c
- Pilules de Mère Seigel de 30c - - 19c
- Cachets pour le mal de tête de 25c pour 13c
- Sirop de Menthol pour le rhume de 25c 15c
- Baume Rhumat de 25c pour - - - 16c
- Sirop de Gray de 25c pour - - - 17c
- Sirop des Sœurs de 25c pour - - - 15c
- Sirop du Dr Coderre pour les enfants de 25c pour - - - 15c
- Sirop de Demers de 25c pour - - - 15c
- Sirop d'Anis de 25c pour - - - 10c
- Radway de 25c pour - - - 17c
- Huile Electrique de 25c pour - - 17c
- Pain Killer Davis - - - - 17c
- Céleri Composé Pain \$1.00 - - - 69c
- Salsepareille Boulanger de \$1.00 pour 69c
- Onguent miraculeux Boulanger 25c - 15c
- Pastilles au chocolat pour les vers 25c 15c
- Poison à Rats de 25c pour - - - 10c

- Vaseline en bouteille de 10c pour - - 4c
- Vaseline " 20c pour - - 8c
- Eau de Floride, la meilleure, petite bouteille de 25c pour - - - 17c
- Eau de Floride, bouteille de 50c pour 39c

THÉS ET CAFÉS

Nous ne donnons pas de cadeaux ici, mais des valeurs que vous payez souvent plus que le double ailleurs.

- Thé naturel de 40c la lb vendredi - - 23c
- Thé naturel de 30c vendredi - - - 20c
- Thé naturel de 25c vendredi - - - 15c

Nous donnons les mêmes valeurs dans les Thés noir ou vert.

- Café Moka et Java composé de 25c vendredi - - - 13c
- Café de 40c vendredi - - - - 23c
- GARANTIS Une 2c lb de Thé ou Café sera donnée pour rien à toute personne qui ne viendra pas qu'ils valent ce que nous disons.
- 100 boîtes de Cocoa de Webb de 10c vendredi - - - - 7c

1470 RUE STE-CATHERINE, - Entre Wolfe et Montcalm

Le juge (qui est outrageusement chauve).—Prisonnier, si la moitié de ce que vient de dire le témoin contre vous est vrai, vous devez avoir la conscience aussi noire que vos cheveux.

Le prisonnier.—Si la conscience d'un homme est cheveux, Votre Honneur ne doit pas en avoir épaïs.

Si tu veux qu'on t'épargne, épargne aussi les autres.

On peut souvent tout perdre en voulant tout gagner.

Le père.—Je suis surpris, Bidou, que tu sois constamment le dernier de ta classe. Pourquoi n'es-tu pas en tête au moins quelquefois comme le petit Pitouche ?

Bidou.—C'est que Pitouche a un père très intelligent et je crois bien qu'il tient de lui.

Le bien ne fait pas de bruit, et le bruit ne fait pas de bien.

Bien folle est la brébis qui se confesse au loup.

BERCEUSES

Finies avec "Vernis Martin"

Ceci est l'une de nos occasions spéciales de bon marché de Janvier. Berceuses très confortables, finies avec l'élégant "Vernis Martin," vert olive ou or, belles décorations en couleur. Siège rembourré avec le meilleur velours à figures. Prix ordinaire \$9.00 chaque. Prix de la vente de Janvier

\$4.50 chaque

Nous n'en avons que 10. Venez donc de bonne heure si vous en désirez une.

Renaud, King & Patterson,

652 rue CRAIG, pres Bleury, 2442 Ste-CATHERINE, pres Stanley.

COUPON — PRIME DU "SAMEDI"

PATRON No _____

(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Mesure du Buste..... Age.....

Mesure de la Taille.....

Non.....

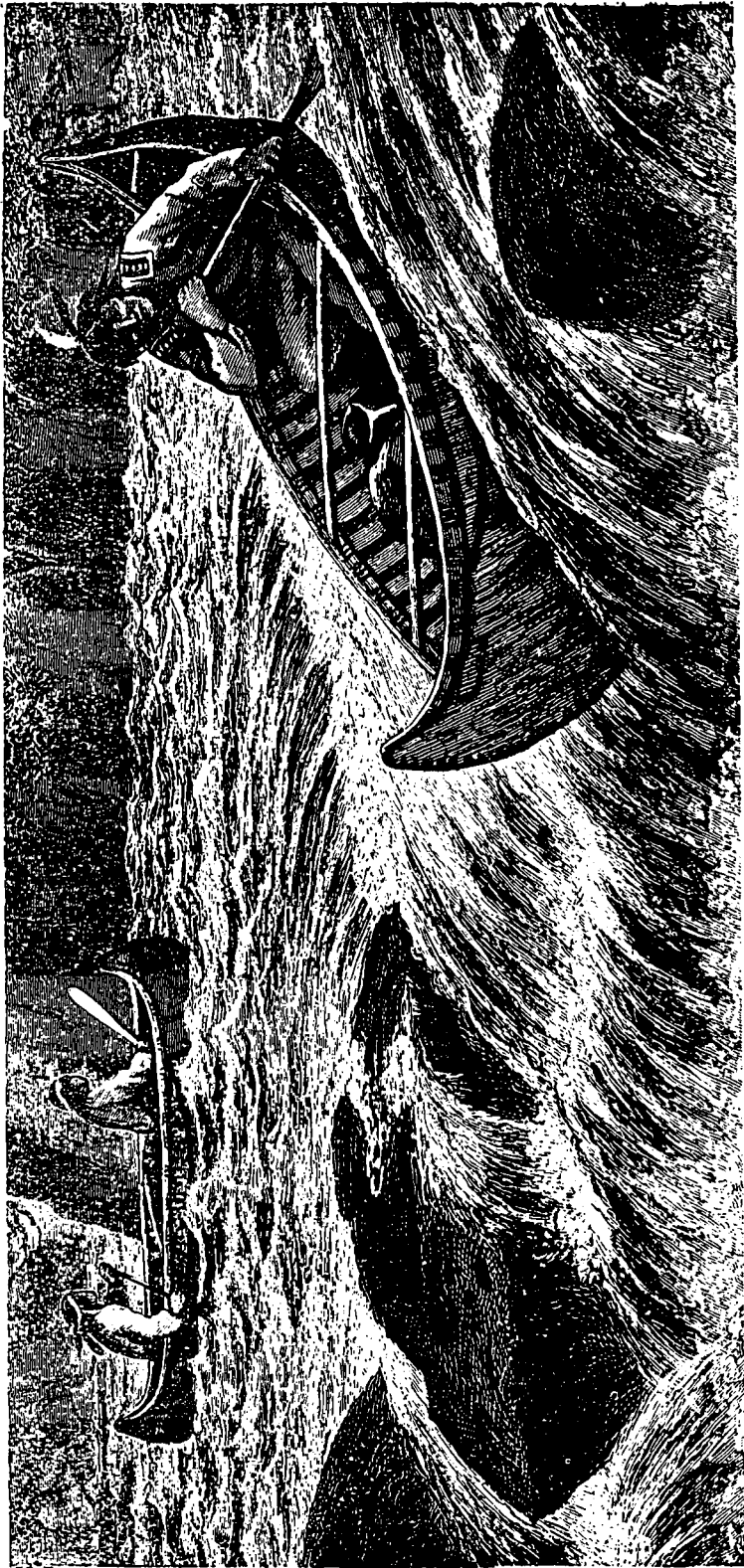
Adresse.....

CI-INCLUS, 10 CENTIMS

Prière d'écrire très lisiblement.

Pour détails voir page 23.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 216



AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour la Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

On trouve la solution juste: Mmes E Lamoureux, A Méreanu, Mlles L Arcand, E Gauthier, D Lachapelle, A Lapiere, F Paquin, B Poirier, A Vallée, MM J Arcand, A Aumont, C Brodeur, E Brosseau, H N Cadieux, J Charpentier, A Dussault, R Gagnon, J R Labelle, R Lefebvre, Q Marchand, P O Richard, H Rodier, A Smith, Montréal; Mlles E Côté, R A Darche, E C Pinsonneault, Danville; Mme J O Bérubé, d Israël; Mlle C Lapointe, Garthby Station; M J A Champagne, Joliette; M D Benoit, Longueuil; MM Wm A Lebeau, L Moffet, Ottawa; M J F Fortier, Plessisville; Mlle B Laperrrière, R Bédard, Québec; Mme P Cloutier, MM E Hallé, C J Legaré, N Mathurin, St-Sauveur; M Clis Fortier, Rivière du Loup (en bas); M A Lavallée, Sorel; Mlle A Gauthier, Ste-Anne de Bellevue; M A Charland, St-Henri; Mlle R A Poitras, M A Chenette, St-Hyacinthe; Mme O Royal, St-Jérôme; Mlle J Bédard, Ste-Julie de Somerset; Mlle B de Lachevrotière, St-Louis de Lotbinière; M J A Lorge, Ste-Marguerite Station, Terrebonne; J Lambert, St-Raymond (Portneuf); M L J St-Hilaire, St-Romuald; Mlle N T Ethier, Ste-Scholastique; Mlle C Guillemette, Ste-Thécle; Mme A Lortie, St-Zotique, (Soulange); Mlle M L Corbeil, Trois-Rivières; Mlles E Amyot, A Loberge, Valleyfield; M W Jolicoeur, Angers, Maine; M C Guimond, Berlin, N H; J Parent, Biddeford, Maine; M P Chabot, Cohasset, N Y; P Côté, E Degagné, J Pinault, Fall River; S Rousseau, Haverhill, Mass; M D A Aubry, Holyoke, Mass; Alice

Bourrasa, Lawrence, Mass; Mlle C Moreau, M O Rivard, Lewiston, Me; Mlle I Lafond, MM P Landry, O Levasseur, F Viégeant, Lowell, Mass; M A Martel, Lynn, Mass; Mme E Chas-sé, Mlle Céline Guérin, M P Fontaine, Manchester; Dames M Bazinet, R Côté, P Cournoyer, Manville, R I; Mlle A Adams, Nashua, N H; MM J H Delande, F A Puyau, Nouvelle Orléans; M A De Lenoville, Springfield, Mass; Mlle R Kirouac, South Fitchburg, Mass; M A Gervais, Three Rivers, Mass; M G Charron, Worcester, Mass.
M Ed Lefebvre, Ottawa; M J F Malore, St-Angèle de Mérici, Rimouski; Mlle Ida Côté, Manchester, N H; Eph Donovan, Worcester; Mlle R Hallé, Montréal.

Le tirage au sort a fait sortir les noms de: Mme A Merneau, 682 Sanguinet, Montréal; M J A Champagne, Joliette; M A Lebeau, Ottawa; Mlle B de Lachevrotière, St-Louis de Lotbinière; Mlle C Guérin, 336 Beauport, Manchester, N H.

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centimes en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

HENRY MORGAN & CO.

SQUARE PHILLIPS, MONTREAL

La vente à Bon Marché se continuera jusqu'à la fin de janvier. Les mêmes escomptes

10 et 50 pour cent

et d'autres plus élevés sont offerts. Les gros escomptes donnés et la haute classe de marchandises rendent tous commentaires inutiles.

Le public est invité à voir et à juger par lui-même.

A NOTER: — En plus de ces escomptes, le 5% pour achats d'une piastre ou plus, au comptant, est toujours donné.

Commandes par la malle exécutées promptement.

... Echantillons envoyés sur demande ...

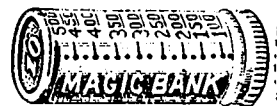
HENRY MORGAN & Co., MONTREAL

—Q'est-ce que c'est, papa, qu'un déséquilibré?

—C'est quelqu'un qui a l'esprit de travers.

—Je pourrais-t-il en voir, des déséquilibrés?

—Si tu es sage, je te conduirai à la Chambre un jour d'interpellations.



Longueur: 2 1/2 pouces, fortement filtré, plaque en argent. Contient 10 cigarettes par boîte. Le tabac est moulu de la première main de la culture. La boîte est pleine. La poste payée. Johnston & McFarlane, 71 Rue Yonge, Toronto.

Le savant. — Mon cher, je suis obligé de sortir, je vous laisse un instant, mais n'approchez pas trop près de ce flacon; la chaleur du corps seule peut le faire éclater et faire sauter la maison.

!!!!
—Oh! ne craignez rien, mon ami, je suis assuré!



Vieilles...
Argenteries
Remises à Neuf

.. Par la..

Royal Silver
Plate Co.

PLAQUEURS EN OR
ET EN ARGENT

Spécialité: Dorure et Travaux de Bijoutiers

40 COTE St-LAMBERT
Montréal

Téléphone Bell: Main 1387



On ne peut pas la distinguer d'un cigare. Contient autant de tabac qu'une pipe ordinaire. Durée de années. Vingt pipes de tabac de la Havane pour le prix d'un cigare commun. Ce qu'il y a de plus nouveau sur le marché. Echantillon par Johnston & McFarlane, 71 Rue Yonge, Toronto, Can.

Mme Durand.—Où allez-vous comme ça avec ces beaux bouquets!

Les enfants.—Nous allons chez notre oncle le féliciter.

Mme Durand.—Ah! c'est donc sa fête?

Les enfants.—Non, madame, il vient enfin de faire faillite.

10c
402 Pages, 402

L'administration du SAMEDI a fait tirer une seconde édition de l'émotionnant ouvrage de Pierre Salles:

LE FILS DE L'ASSASSIN

... ce qui forme un volume de 402 pages fort bien imprimé sur beau papier.

Prix, au bureau:

10c

Par la poste: 15 cents. C'est véritablement pour rien.

LE SAMEDI,
516 rue Craig, Montréal.

HEMORROIDES

Le célèbre Onguent Anti-Asapho

DU PROF. N. CODERRE, 191 rue Beaudry

Est le seul remède qui guérit les Hémorroides; une fois essayé toujours employé.

EN VENTE CHEZ TOUS LES PHARMACIENS.

PRIX: 50 CTS ET \$1.00.



Jeunes Filles, Epouses et Mères



qui êtes faibles, languissantes et découragées, qui souffrez de douleurs provenant d'un dérangement ou d'une maladie de ces organes particuliers à votre sexe; peut-être ne comprenez-vous pas toute l'importance qu'il y a pour vous de commencer mon traitement de suite. Profitez donc de l'expérience d'autres femmes qui étaient aussi malades que vous et qui ont obtenu une guérison permanente par l'usage de mon traitement. Ce traitement que je vous offre ne consiste pas que d'un seul remède, mais de plusieurs remèdes, spécialement adaptés à votre maladie. Mon livre "La Santé de la Femme", que j'envoie **GRATIS** sur demande, contient des témoignages de femmes reconnaissantes, aussi une description de mon traitement. Ecrivez aujourd'hui pour une copie,

Mme J. C. RICHARD
Madame. En raison du bien que m'ont fait votre Composé Végétal et vos Tablettes Utérines il est de mon devoir de vous prouver ma reconnaissance en recommandant votre traitement. Vos remèdes m'ont guérie comme par enchantement, car avant leur usage des médecins spécialistes me disaient qu'une opération était absolument nécessaire. Cependant grâce à votre traitement je suis radicalement guérie et je me sens mieux que jamais. Agréez, Madame, mes sentiments de profonde reconnaissance, Votre très humble,

Mme J. GAUDET.
Mme JULIA C. RICHARD, Boîte 996, - MONTREAL.

LA SALLE, Selkirk Co., Man., Nov. 15 1899.

Il est des gens dont on peut tout faire avec de l'argent, excepté des hommes honorables.

Il faut à table de grands couteaux et de petites histoires.

Statistique et ornithologie mêlées : Paris est la ville du monde où il se trouve le plus de serins.

Tu supportes des injustices; console-toi, le malheur est d'en faire.



La... Phosphatine Falières...

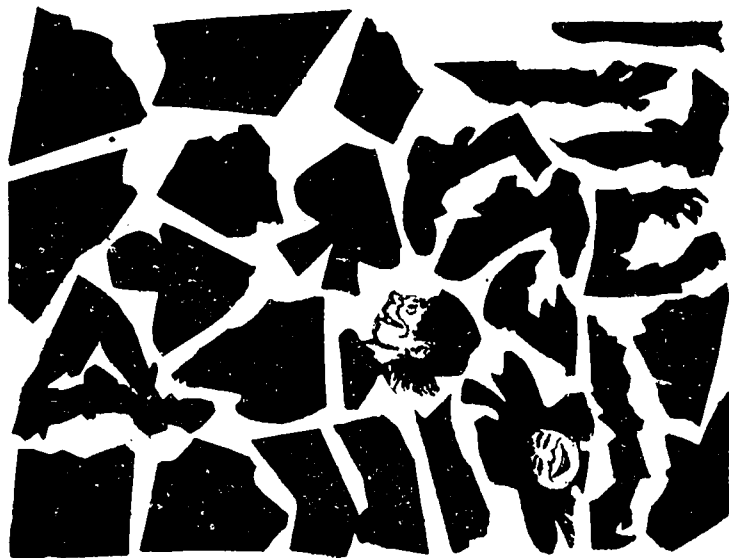
Est l'aliment le plus agréable et le plus recommandé pour les Enfants dès l'âge de 6 à 7 mois, surtout au moment du sevrage et pendant la période de croissance.

Il facilite la dentition, assure la bonne formation des os.

PARIS
6 Avenue Victoria

Montreal: - R. J. DEVINS, depositaire, No 1886 rue Ste-Catherine

Casse-tête Chinois du "Samedi" - No 218



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les pièces teintées en noir; rassemblez-les de manière à ce qu'elles forment par juxtaposition: UNE DANSE.

Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénom, adresse.

Adresser sous enveloppe fermée et affranchie à "Sphinx", journal le SAMEDI, Montréal. Ne participerons au tirage que les solutions justes et strictement conformes au présent avis.

Les solutions, pour le casse-tête ci-dessus, devront être parvenues au plus tard, le mercredi 31 janvier, à dix heures du matin. Le tirage au sort, entre les solutions justes seulement, aura lieu le jeudi à midi précis et les 5 premiers noms, sortant de l'urne à ce tirage, seront seuls gagnants. Les noms de ces cinq gagnants ainsi que ceux des auteurs de toutes les solutions justes, seront publiés dans le numéro du journal paraissant 15 jours après celui où aura été inséré le casse-tête. Les gagnants seuls ont le choix entre deux primes consistant en: Un abonnement de 3 mois au "Samedi" ou 50 centimes en argent.

Un Bienfait pour le Beau Sexe!



Poitrine parfaite par les Poudres Orientales, les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix: Une boîte avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.

Dépôt général pour la Puisseance:

L. A. BERNARD,

1892 rue Ste-Catherine, Montreal

Aux Etats-Unis: G. L. de MARTONY, pharmacien, Manchester, N. H.

FEMMES ANXIEUSES



Si vous êtes menacées ou affligées de suppressions ou d'irrégularités vous pouvez obtenir un soulagement immédiat et à peu de frais. Vous trouverez toutes les directions et informations nécessaires dans notre

LIVRE GRATIS

"Le Guide de la Santé" envoyé gratis sur réception de votre nom et adresse.

The Dr. Wilson Medical Co., Box 1171, Montreal.

L'esprit sert à faire hardiment des sottises.

La...

Société Nationale de Sculpture

Au Capital Actions de \$50,000

La prochaine distribution d'ouvrages d'art se fera à Québec, au No 175 rue St-Jean,

Le 24 Janvier 1900

| | |
|----------------|----------|
| 1 Lot de | \$10,000 |
| 1 " " | 1,000 |
| 1 " " | 2,000 |
| 1 " " | 1,000 |
| 2 " " | 600 |
| 5 " " | 200 |
| 20 " " | 60 |
| 66 " " | 25 |
| 100 " " | 10 |
| 200 " " | 20 |
| 300 " " | 12 |
| 500 " " | 8 |

LOTS APPROXIMATIFS

| | |
|-------------------|-------|
| 100 Lots de | \$ 20 |
| 100 " " | 12 |
| 100 " " | 8 |

LOTS TERMINATIFS

| | |
|-------------------|------|
| 999 Lots de | \$ 1 |
| 999 " " | 1 |

3,500 Lots valant . . . \$49,742

Prix du billet: 25c, 50c et \$1.00

En vente partout

Le Tirage se fait en public

ON DEMANDE DES AGENTS



AVANT L'EMPLOI



APRES L'EMPLOI

POILS FOLLETS

enlevés instantanément par le

Baume Magique de Cléopâtre

Prix \$2. la bouteille

OU PAR L'ELECTROSIS

Aussi, Massage de la Figure, Manteuro, Préparation de la Chevelure, Cors, Oignons, Inflammation des Ongles, soignés par

Mme GEO. TUCKER

Chiropodiste pratique et Dermatologiste de la figure

A L'INSTITUT DU BAIN ORIENTAL

437 et 443 rue Craig

Vis-à-vis Champ-de-Mars. Tel Bell Main 312.

Le vrai sage est celui qui apprend de tout le monde.

LES DAMES

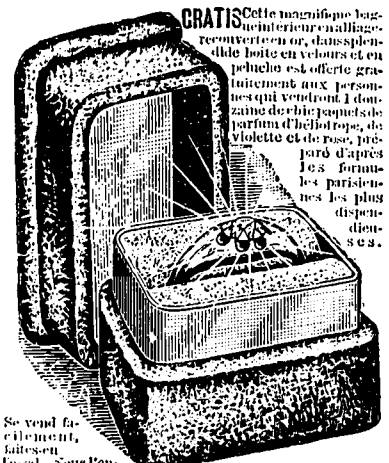
Qui désirent conserver la beauté de la figure et des formes, ou la recouvrer quand elles l'ont perdue, feraient bien de communiquer avec nous. Nous leur fournirons tous les renseignements nécessaires à la conservation de la santé, de la force et de la beauté. Toute demande doit être accompagnée d'un timbre de 2c.

THE UNIVERSAL SPECIALTY CO.,
P. O. BOX 1142, MONTREAL.

GRATIS POUR HOMMES

Tout homme qui écrira au "State Medical Institute," 756 Elektron Building, Fort Wayne, Ind., peut recevoir gratuitement un paquet échantillon du plus remarquable Traitement à la maison, qui a guéri des milliers d'hommes qui, pendant des années, avaient souffert des effets de la faiblesse sexuelle, résultant des folies de la jeunesse, de la perte prématurée de la force et de la mémoire, de la faiblesse rénale, de la varicocèle et de l'émaciation des parties. Envoyez sous enveloppe unie. Ecrivez-nous aujourd'hui.

Il n'y a d'immuable dans la vie que les souvenirs: nous ne sommes sûrs de garder intact que ce que nous avons perdu.



Se vend facilement. Écrivez, sous enveloppe gratuite, le Docteur, le paquet, renvoyez-nous \$1.20 et nous vous enverrons immédiatement la baguette. Commission libérée au port. Vous pouvez renvoyer le parfum que vous ne voulez pas vendre. Soyez le premier à vous vendre dans votre district. Home Supply Co., Toronto